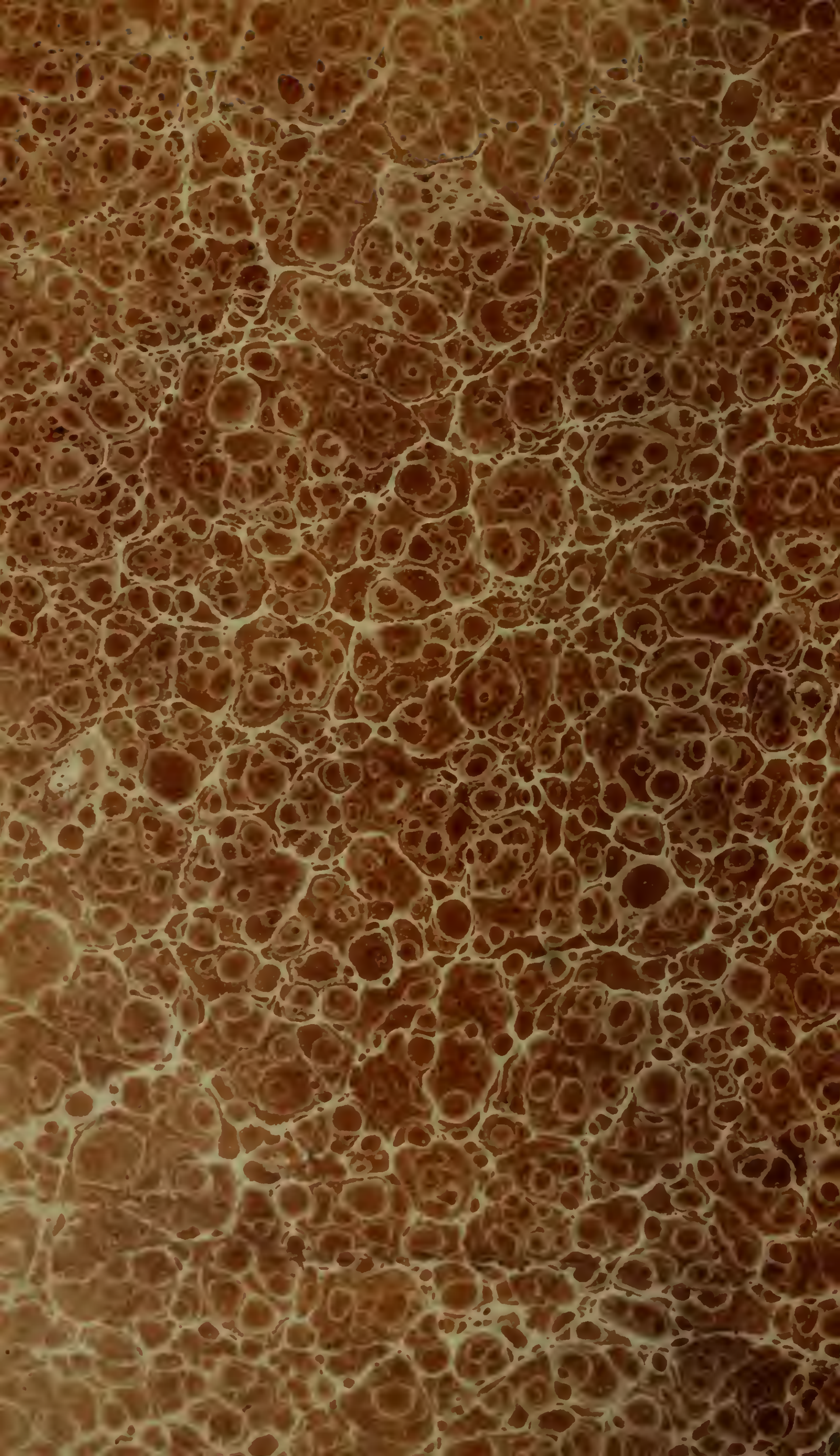
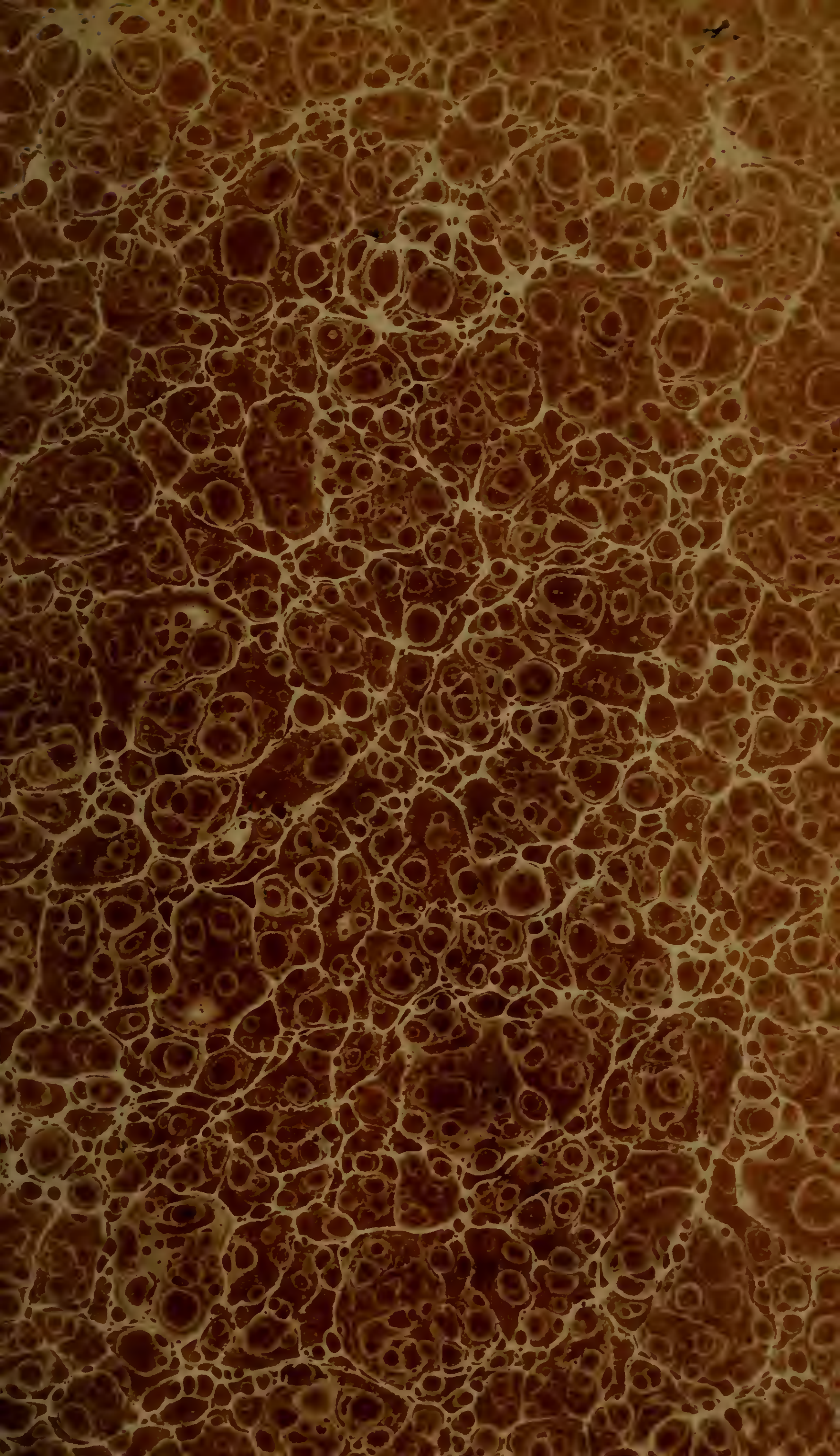






ICI L'ON AIME

OUVRAGE DE M. LOUIS LURINE

EN VENTE A LA MÊME LIBRAIRIE

Paris. — Imp. de la Librairie Nouvelle, A. Bourdilliat, 15, rue Breda.

LOUIS LURINE

ICI L'ON AIME

PARIS
LIBRAIRIE NOUVELLE
BOULEVARD DES ITALIENS, 15

A. BOURDILLIAT ET Cᵉ, ÉDITEURS

1861

LE

CŒUR DE MIGNON

Je rencontrai autrefois, dans un de ces longs voyages qui déforment la jeunesse, un chanteur allemand qui cheminait à pied, et le sac sur le dos. Ce pauvre artiste avait vendu sa garde-robe de théâtre; il n'avait plus d'argent pour payer son gîte de chaque soir, et il chantait dans les rues pour payer son pain de chaque jour. Seidler me contait son malheur en pleurant; il me disait, en me confiant sa cruelle et subite infortune :

— Dans ce temps-là, ma voix était ravissante; le public aimait à m'entendre, et je crois que j'aimais à m'écouter moi-même; mais, hélas! du soir au lendemain, par ma faute sans doute, ma voix si douce et si jolie devint fausse et criarde... Je ne suis plus un artiste, pour avoir trop vécu comme un homme : j'ai perdu le cœur de Mignon!

— Le cœur de Mignon?... lui demandai-je.

— Oui! quand on l'a perdu, comme moi, l'on cesse de chanter; quand on le possède, l'on chante et l'on ravit tous les auditoires de ce monde! Vous ne savez pas ce qu'il y a de commun entre une voix mélodieuse qui expire et le cœur de Mignon qui s'envole?... *Perdre le cœur de Mignon* est une espèce de proverbe, bien connu de tous les artistes de mon pays, — une tradition, une histoire, un conte fantastique, ce qu'il vous plaira, quelque chose de singulier, de vrai et de touchant, que je m'en vais vous dire ..

— Je vous écoute, Seidler; et puisqu'il s'agit d'un conte fantastique, allons nous recueillir et nous inspirer à la manière d'Hoffmann : nous fumerons dans un endroit écarté de l'auberge, et le vin de Johanisberg qui va teindre nos verres donnera à votre mémoire les reflets d'or de sa merveilleuse poésie!

La coupe de Bohême fit un miracle : la sombre figure de Seidler s'illumina; une goutte de vin du Rhin passa dans ses yeux comme un éclair de plaisir; sa dernière larme se perdit bientôt dans un sourire, et le malheureux artiste enivra sa douleur pour l'obliger à me raconter en souriant l'histoire suivante, — une histoire courte, simple, et pourtant mystérieuse, avec un sentiment poétique, avec une idée profonde peut-être, avec une moralité charmante

II

Un jeune chanteur du théâtre impérial de Vienne aperçut un jour, dans les allées du Prater, une jeune fille qui chantait pour les passants, avec une voix intelligente, distinguée, douce et mélancolique.

« Le chanteur s'approcha de cette jolie enfant et lui demanda son nom.

» — Je suis Mignon; ce matin encore, j'appartenais à une troupe de sauteurs et de baladins, mais mon petit talent déplaisait à mon maître le saltimbanque : il voulait m'enseigner la danse, et je n'ai voulu apprendre que la musique; il m'obligeait à faire des sauts périlleux, et je ne fais avec plaisir que les gammes et les roulades; il ne voyait en moi qu'une misérable baladine, et il me semble que je ne suis bonne qu'à devenir une chanteuse.

» — Et votre maître, Mignon, où est-il maintenant?

» — Je n'en sais rien, monsieur; il m'a battue et il est parti!

» — Et vous, Mignon, qu'allez-vous faire?

» — Je vais chanter, pour n'avoir pas l'air de mendier.

» — Voulez-vous me suivre, Mignon?

» — Qui êtes-vous?.. On ne suit pas tout le monde!

» — Je suis un artiste, qui chante moins bien que vous ne chantez, Mignon.., mais qui adore les jolies voix et les jolies chanteuses.

» — Un artiste! un chanteur! s'écria la jeune fille; donnez-moi votre main... vous êtes mon maître, monsieur, et votre humble servante est prête à vous suivre!

» Un mois après cette rencontre, le chanteur, qui se nommait Stéphen, et la chanteuse, qui se nommait Mignon, étaient déjà les deux meilleurs amis du monde, — des amis, ni plus ni moins. Ils chantaient ensemble tous les jours; ils vivaient dans les roulades et dans les cadences d'un duo interminable. En pareil cas, la musique chantée à deux ressemble à la calomnie : il en reste toujours quelque chose; pour Stéphen et Mignon, il en resta beaucoup d'amour et beaucoup de peine.

» Un soir, Stéphen venait de chanter la délicieuse fantaisie de *Mio tesoro*; Mignon se tenait immobile aux pieds du chanteur qu'elle admirait en silence. Une larme tomba

tout à coup sur le front de la jeune fille ; elle s'écria, en levant sa petite main pour essuyer les pleurs de son ami :

» — Stéphen, si vous êtes malheureux, que deviendra Mignon ?

» — Regarde-moi, lui répondit Stéphen : est-ce qu'il y a du malheur dans mes larmes ?

» Mignon s'agenouilla devant l'artiste qu'elle appelait son maître ; elle appuya sa jolie tête sur les genoux de Stéphen, sans prendre garde à sa longue chevelure noire qui jouait sur ses belles épaules et qui oubliait la présence d'un jeune homme. Stéphen essaya de relever la jeune fille, — et, au même instant, il sentit glisser sur sa main une grosse larme tombée des yeux de Mignon. Il lui dit à son tour :

» — Si tu es malheureuse, que deviendra Stéphen ?

» — Regardez-moi bien, lui dit Mignon, est-ce qu'il y a du malheur dans mes larmes ?

» — Mignon, ma belle Mignon ! s'écria Stéphen, pleure encore dans mes bras... Pleurons ensemble, si près, si près l'un de l'autre, que nos deux cœurs devineront le secret de nos yeux qui pleurent !

» Stéphen lui donna un baiser, que Mignon daigna peut-être lui rendre ; avec une jeune fille qui vous aime, un baiser ressemble à un bienfait : il est rarement perdu. En ce moment, — l'âme encore troublée de cette caresse qu'il avait donnée et reçue, — l'artiste amoureux ne trouva rien de plus galant à faire que de répéter le *Mio tesoro*, en regardant, en contemplant, en adorant Mignon. Il chanta avec une verve et une inspiration sans pareilles ; jamais sa voix n'avait été aussi pure, aussi brillante, aussi charmante qu'en ce moment de joie et d'amour. L'on eût dit que le chanteur venait de trouver le goût, le sentiment, la passion et le génie de la musique, dans un seul baiser, sur les lèvres de sa maîtresse, dans le cœur de Mignon !

» C'est ainsi que dans la vie intime des grands artistes, des hommes d'élite qui vivent par l'imagination, par le cœur, par l'esprit, il se cache presque toujours une femme, une muse, une Égérie, une enchanteresse qui les aime et qui les inspire de ses larmes ou de ses baisers.

III

» A compter de ce jour, Stéphen, qui commençait à s'entendre chanter à merveille, se promit de courir, en chantant, à la gloire et à la fortune; de son côté, Mignon se promit de l'aider de ses conseils, de ses souvenirs et de ses leçons; elle voulut être la première à le seconder, à le diriger en secret dans ses nouvelles études; elle devint son maître à chanter et à aimer!

» Lorsque Stéphen, après une assez longue absence, reparut sur le théâtre impérial de Vienne, l'auditoire tout entier faillit ne plus reconnaître la voix du chanteur. Cette voix était devenue souple, agile, pénétrante. spirituelle, amoureuse, merveilleuse. Jamais l'on n'avait rien entendu de plus éclatant et de plus doux, rien qui fût plus expressif et plus passionné que le chant de cet admirable artiste. Le cœur de Mignon avait chanté par là.

» Mignon se sentait bien fière et bien heureuse du talent et de la gloire de Stéphen. La pauvre fille étudiait du matin au soir, pour mieux enseigner à la voix de son amant les moyens les plus ingénieux dans l'art de chanter, les ressources les plus difficiles de la musique, tous les mystères de la perfection. Le talent de Stéphen était son chef-d'œuvre : oui, c'était véritablement le cœur de Mignon qui chantait sur un théâtre de Vienne, avec les lèvres de Stéphen!

» Pourvu que son bien-aimé l'aimât encore et eut la bonté de le lui dire; pourvu qu'il daignât lui offrir les bouquets et les couronnes que le public adressait au merveilleux chanteur; pourvu que Stéphen lui rendît ses précieuses leçons et ses doux conseils en serments et en tendresses, la jeune fille croyait ne rien avoir à demander, rien à désirer dans le monde.

» La joie de Mignon ne devait point durer; son bonheur allait finir aussi vite qu'un roman.

» Dans l'orgueil et dans l'ivresse du triomphe, Stéphen commença par ressembler au héros d'une de vos pièces françaises : lorsque le Joueur a séduit et enchaîné la Fortune, il dédaigne, il oublie, il raille le bel amour d'Angélique; lorsque la Fortune le trahit et l'abandonne, il revient tout galant à la femme qui l'aime, et il se reprend à l'adorer! Eh bien! il en fut ainsi de la grande passion de Stéphen : quand il jouait de bonheur avec l'enthousiasme de son auditoire, adieu la beauté, l'esprit, la tendresse et le dévouement de Mignon! Quand il pensait avoir à se plaindre du public, quand il croyait avoir perdu un peu de son admiration et de son enthousiasme, il redevenait charmant pour la jeune fille; il la trouvait encore bien jolie, bien spirituelle, ravissante, et il l'adorait!

» Stéphen s'imagina bientôt qu'il n'avait plus besoin d'emprunter quelque chose de mélodieux au goût, aux leçons, aux baisers, à la voix et au cœur de Mignon. Il finit par ne plus voir en elle qu'une pauvre fille qui était bien à plaindre, une maîtresse fidèle qui avait bien de l'amour, une amie dévouée qui avait bien de la résignation!

» Stéphen se plaisait à vivre dans le monde de la galanterie fardée, dans le royaume équivoque des coulisses, Mignon avait un grand tort aux yeux de l'artiste : elle n'était pas une comédienne; elle ne recevait à ses pieds ni amants, ni

flatteurs, ni esclaves, ni poëtes; elle ne portait point sur sa tête un couronne de fleurs fanées, et ses gracieux vêtements n'étaient point des oripeaux de théâtre; elle avait la figure rose sans avoir besoin de la peindre, des mains blanches sans avoir besoin de les blanchir, l'haleine douce sans avoir besoin de la parfumer; non, elle n'était pas une comédienne: elle se contentait d'être une femme! Mignon ne songea point à se plaindre, à se désoler; elle se condamna peut-être à se laisser mourir le plus tôt possible sans se tuer.

IV

» La santé de la jeune fille s'altérait chaque jour, et d'une façon alarmante pour tout le monde, excepté peut-être pour Stéphen. Mignon s'efforçait en vain de lutter contre la souffrance, contre la faiblesse, et un soir elle tomba presque mourante dans les bras de son médecin.

» Quand elle revint à elle, bien avant dans la nuit, pâle, méconnaissable, sans mouvement et sans voix, Mignon aperçut au chevet de son lit, au-dessus de sa tête, Stéphen qui se penchait tristement vers la jeune malade, comme pour lui parler à voix basse, sans doute pour la plaindre et la consoler. Elle le remercia de sa visite, de son doux regard, de sa tristesse, avec un sourire, avec un soupir et avec une larme.

» — Chère Mignon, lui dit Stéphen, Dieu lui-même a voulu me punir et vous venger!

» — Dieu m'a vengée? murmura Mignon.

» — Oui! désormais, c'en est fait de ma gloire et de ma fortune! Le jour où j'ai commencé à vous oublier, à vous trahir, chère Mignon, j'ai ressenti le premier effet de la colère divine!

» — Qu'est-ce donc, Stéphen?

» — Je ne chante plus, Mignon!... les derniers sons de ma voix se sont envolés avec les derniers soupirs de votre bonheur! J'ai perdu tout ce que je devais à la secrète inspiration de votre amour! Dieu a soufflé sur mes lèvres, Mignon... et les chants ont cessé!

» — Vous ne chantez plus, Stéphen?

» — Je ne chanterai plus jamais, Mignon!

» — Vous chanterez encore! s'écria la jeune malade; vous chanterez... s'il vous plaît de m'aimer et de m'obéir... écoutez-moi.

» Stéphen s'agenouilla.

» — Je n'ai plus de force, je n'ai plus de mémoire, je vous vois à peine... et je sens que je ne tarderai pas à mourir! Eh bien! ami, à l'heure, à la minute de ma mort, cette nuit, sans doute, vous viendrez tout doucement jusqu'au chevet de mon lit : vous pencherez votre front sur le visage de celle qui vous a tant aimé; vous devinerez, au trouble de mes regards, à la pâleur de ma figure, à l'agitation de mes traits, que le dernier souffle va s'échapper de mes lèvres!... alors, ami, vous m'embrasserez dans une étreinte suprême; votre bouche se posera sur la mienne; vous sentirez que j'expire... et votre dernier baiser recueillera le cœur de Mignon!... Si vous daignez le bien garder tout près du vôtre, pour l'écouter encore, vous retrouverez ce que vous aviez naguère, la voix, l'éclat, le sentiment et la passion d'un artiste inspiré! Mon bien-aimé, tu vas recevoir dans ton cœur le cœur amoureux de Mignon : mon cœur vivra dans toi, Stéphen! pourvu qu'il ne soit avili ni par tes actions, ni par tes pensées, ni par tes paroles, mon cœur soufflera dans ta voix des notes admirables, des trésors de mélodie et de poésie; pourvu qu'il te souvienne de la pauvre fille que tu as adorée, le cœur de Mignon te sera fidèle et te portera bonheur!

» Quelques heures après cette scène, la jeune fille vivait encore... mais elle allait mourir : Stéphen lui donna un long et douloureux baiser; elle exhala son dernier soupir, et le cœur de Mignon passa dans le cœur de l'artiste.

» Deux ou trois jours après la mort de Mignon, Stéphen se hasarda, bon gré mal gré, dans la chambre de la jeune fille. L'aspect de cette triste chambre inspira au pauvre artiste de singulières idées, des regrets bien amoureux, des enfantillages de sentiment, qui tenaient de l'ivresse ou de la folie. Il touchait, un à un, douloureusement, délicieusement peut être, des chiffons, des livres, des papiers, des riens qui avaient appartenu à sa maîtresse! Il baisait la trace de ses petits pieds, tout le long du tapis! il répétait devant un fantôme des mots de tendresse qu'il avait dits si tendrement à une femme! il caressait la tête de Mignon sur un oreiller qui ne portait plus cette jolie tête! il babillait avec des fleurs toutes nouvelles que Mignon n'avait pas eu le temps de cueillir! il écoutait le chant de quelques oiseaux, qui avaient bien souvent chanté pour elle! il regardait l'horizon qu'elle avait contemplé tant de fois, les étoiles qu'elle avait admirées sans doute, et les beaux nuages qu'elle avait vus passer dans le ciel! Mignon devait être contente là-haut, bien heureuse et bien fière : on la regrettait, on la pleurait, on l'aimait encore.

» Il sembla tout à coup à Stéphen qu'une voix mystérieuse, aussi douce que la voix de sa maîtresse, lui disait bien bas à l'oreille : — Tu peux chanter... Dieu te pardonne, et je t'inspire... chante!

» Stéphen essuya ses larmes. Il alla s'asseoir devant le piano de Mignon. Il préluda d'une main tremblante, les yeux à demi tournés vers le ciel où il espérait d'entrevoir une femme bien-aimée; il essaya de chanter... Et soudain, ô miracle!... il chanta, d'une voix qui lui rappelait ses

plus belles inspirations, le *Mio tesoro* qu'il avait si bien chanté autrefois, en pleurant aux pieds de sa maîtresse! C'était le cœur de Mignon, un cœur amoureux, qui chantait encore avec Stéphen.

» Depuis ce moment-là, Stéphen ne chanta jamais sur un théâtre sans penser à Mignon, il avait aimé sa personne : il adora son souvenir, et cette adoration de sa mémoire porta bonheur à son talent. »

V

Le naïf conteur de cette histoire ajouta philosophiquement :

« La douce moralité de ce petit drame amoureux n'est-elle pas bien engageante, je vous le demande ? Est-ce que la secrète pensée de ce récit ne s'adresse pas à tous ceux qui vivent par l'imagination et par l'esprit ? A un artiste, à un poëte, à un écrivain, il faut l'inspiration d'une femme qu'il aime ou le souvenir d'une femme qu'il ait aimée, — le cœur de Mignon ! »

Le vin du Rhin l'avait peut-être enivré.

LE

SECRET DES AUMONES

Il n'y a peut-être pas, dans toute l'Europe, une ville plus charitable que celle de Paris. Je ne parle point de la charité privée, de la charité individuelle, de la charité de tout le monde.

Ce qui se donne à Paris, de la main à la main, est incalculable, et je suis sûr que l'on y donne presque toujours pour la seule joie de donner : au fond de ces abondantes aumônes, il n'y a sans doute que de la bienfaisance, — le premier mouvement de la bienfaisance qui prend son plaisir où elle le trouve; voilà, je l'imagine, la règle des nobles cœurs et des bonnes âmes.

Je me demande, seulement, si la règle de cette bienfaisance que rien ne fatigue, que rien n'épuise, ne cache point çà et là des exceptions mystérieuses, des exceptions qui ne gâtent rien, du reste, au sentiment de la charité publique.

Je me demande si l'on ne pourrait point écrire une curieuse étude du cœur, de l'esprit, du caractère, de la conscience, avec le secret des aumônes, ou plutôt avec le secret de certaines aumônes.

II

Dans ces petites pièces de monnaie et de pitié, que l'on distribue aux mendiants de la rue, il doit se cacher plus d'une fois un mystère, un souvenir, un regret, un retour de quelqu'un ou de quelque chose que l'on ai aimé.

En pareil cas, ce n'est point la main qui donne... c'est la mémoire ! ce n'est point l'homme qui devient charitable... c'est l'humanité.

Je ne vois jamais un passant faire l'aumône, sans imaginer un secret sentiment dans cet acte de l'assistance la plus vulgaire.

Cette manie d'observer, d'étudier, de pénétrer les aumônes, si je ne puis le dire, pour en découvrir la cause, le mobile, le prétexte, le mystère, m'a été inspirée par le spectacle d'une tristesse bien simple et bien touchante.

Je cheminais un soir, il y a longtemps, dans la rue Laffitte, bras desssus, bras dessous, avec un écrivain qui est devenu célèbre. Une vieille mendiante nous tend la main : mon ami, qui rêvait tout éveillé, relève la tête, regarde la mendiante et lui donne *deux sous*, ni plus ni moins; elle remercie à voix basse, essuie une larme qui semblait honteuse de couler, et nous continuons notre route. Au détour de la rue de Provence, mon rêveur s'arrête un instant : il fouille dans sa poche, revient sur ses pas et donne cinq francs à la pauvre femme.

Je lui demandai en souriant :

— Pourquoi cette double aumône, l'une assez petite, et l'autre assez grande ?

Il me répondit tristement :

— Je vais te l'apprendre ; c'est là toute une longue histoire, en quatre mots. Dans sa vieillesse, ma mère n'était pas riche ; ma pauvreté l'aidait à vivre, à mal vivre, et je faisais de mon mieux. Après avoir donné deux sous à cette malheureuse femme, j'ai pensé à ma mère : je me suis dit qu'elle aurait fini peut-être par mendier, si elle avait eu la douleur et le malheur de me survivre... je suis revenu sur mes pas vers cette mendiante, avec le fantôme de ma mère !

Que de passants qui reviennent ainsi sur leurs pas, pour donner une aumône qu'ils ont d'abord refusée ! Ils suivent un regret, un chagrin et une ombre.

III

Ce n'est point sur les degrés d'une église, les jours de fête, qu'il faut chercher à surprendre le secret des aumônes : les aumônes de l'église se distribuent peut-être en dehors du sentiment humain, par une douce habitude du dimanche, souvent pour l'amour du Dieu que l'on va prier, bien plus que pour l'amour du pauvre prochain qui vous prie. Il faut étudier le secret des aumônes dans la rue, dans la foule, au hasard des rencontres, — et l'on arrive à inventer plus d'une fois quelque chose qui doit être vrai.

Je connais de bonnes gens qui ne donnent aux pauvres qu'à l'heure du dîner : ces gens-là rougissent, bon gré mal gré, du dîner qu'ils vont faire, en voyant des malheureux qui ne demandent qu'à manger. Il y a des dîneurs qui donnent volontiers, au moment de se mettre à table, en se souvenant de n'avoir pas dîné tous les jours.

On donne très-souvent aux pauvres, lorsqu'on est malheureux soi-même ; on oublie très-souvent de leur donner quand on redevient heureux.

On donne quelquefois pour expier une faute cachée, pour tempérer un regret, pour étouffer un remords : on se mortifie, on se rachète en détail, à bon marché, en gros sous.

On fait plus d'une aumône, par une secrète superstition, avec une mystérieuse espérance : on se dit qu'une aumône peut nous porter bonheur.

Je pourrais nommer un homme riche, et des plus fiers, et des plus vaniteux, et des plus âpres peut-être, qui ne manque jamais d'assister les pauvres vêtus d'une certaine façon, déguenillés d'une certaine manière : ces vêtements, ces guenilles, lui rappellent les habits qu'il portait il y a trente ans.

On s'apitoie sur un mendiant qui passe, parce qu'il ressemble à quelque figure d'autrefois qui glisse tout à coup dans votre mémoire.

Il n'est point rare de rencontrer de jeunes filles qui donnent aux pauvres en leur souriant de la meilleure grâce du monde ; d'ordinaire, ces jolies âmes charitables n'ont point la conscience de leur douce charité : elles donnent, parce qu'elles viennent de faire une petite provision de bonheur, d'émotion et d'espérance. Elles donnent en souriant, parce qu'elles sourient à la veille ou au lendemain. Comme elles sont heureuses de vivre, elles veulent que tout le monde vive : elles font en même temps l'aumône de leur joie et de leur argent. Elles ont peut-être reçu, au fond du cœur, un regard, une parole, un soupir, une belle promesse : les voilà bien riches !... elles peuvent donner tout ce qu'elles ont dans leur bourse.

Il y a peu de jours, une vieille dame, presque pauvre elle-

même, s'en allait sur les boulevards, distribuant ses petites épargnes aux malheureux qui lui tendaient la main. Elle semblait si contente et si fière de pouvoir donner, que plus d'un passant la prenait pour une folle. Cette folle a deux fils qui souffrent je ne sais où, dans un double exil, dans la patrie et la famille absentes. Quand elle a pu distribuer quelques aumônes, elle se prend à dire à une de ses amies : « Je viens d'envoyer un peu d'argent à mes enfants... Dieu leur rendra sans doute ce que j'ai donné ! »

Il y a des aumônes qui passent par un cimetière, avant de tomber dans la main du pauvre : aumônes mouillées de larmes ; on donne en pleurant, on donne parce qu'on pleure !

Les jeunes femmes qui n'ont point d'enfants donnent volontiers aux petits pauvres de la rue : c'est un accès de tendresse maternelle, chez des femmes qui ne sont point mères. Elles murmurent peut-être, après avoir donné, ces vers d'un grand poëte :

Seigneur, préservez-moi! préservez ceux que j'aime.
Frères, parents, amis, et mes ennemis même
Dans le mal triomphants,
De jamais voir, Seigneur, l'été sans fleurs vermeilles,
La cage sans oiseaux, la ruche sans abeilles,
La maison sans enfants !

Les mendiants profitent, sans le savoir, des grands anniversaires de la vie intime, de la vie secrète de tout le monde. Les vieillards surtout font des aumônes qu'ils rattachent mystérieusement à un grand jour heureux ou malheureux de leur jeunesse. Le *mal du passé*, plus désolant peut-être que le *mal du pays*, rapporte à ces vieillards un nom, une coutume, un malheur, une affection : ils s'attendrissent, et ils donnent...

O puissance du temps ! ô légères années !
Vous emportez nos pleurs, nos cris et nos regrets ;
Mais la pitié vous prend, et sur nos fleurs fanées
Vous ne marchez jamais !

IV

Ces *Fleurs fanées* d Alfred de Musset me rappellent une aumône sentimentale, une façon de charité galante, dont le secret se cache dans un petit bouquet de violettes, — des violettes flétries depuis longtemps.

Un homme politique, un ancien homme d'État, qui a été bien souvent trop spirituel et trop jeune, ne refuse jamais un sourire et une aumône à ces pauvres femmes qui mendient en offrant des fleurs : quand ces fleurs sont des violettes, il donne et il sourit deux fois. Si quelque ami l'interroge sur le motif caché de cette faiblesse charitable pour les mendiantes à bouquets, il n'hésite point à lui raconter l'histoire suivante :

« A l'âge de vingt ans, dans un jour de malheur et de deuil, il me fallut visiter la petite ville où je suis né. Cette petite ville, calme, grave, silencieuse, commença par m'effrayer, et je me mis à pleurer en arrivant au seuil de la maison paternelle : la mort avait passé bien souvent sur cette maison, et, à mon retour, je ne retrouvai personne de cette chère famille, qui avait été pour moi le monde dans le monde. Aussi, à la première vue, la ville tout entière me sembla déserte; elle m'apparaissait comme une immense nécropole : les morts que j'avais tant aimés durant leur vie, m'empêchaient de voir les vivants.

» A la fin, Dieu prit en pitié ma pieuse folie : la ville se

ranima tout à coup à mes yeux; j'aperçus des passants dans toutes les rues; je commençai à croire que l'on vivait encore autour de moi; je repeuplai les solitudes imaginées par ma tristesse; et, pour un pareil miracle, pour un pareil enchantement, il me suffit de trouver, un beau soir, dans ma chambre, sur mon oreiller, — bien peu de chose, presque rien : un bouquet de violettes.

» Pendant un grand mois, je ne sais comment, une main mystérieuse, invisible, impitoyable, renouvela chaque soir mon bouquet de violettes. D'où me venaient ces fleurs? Quelle femme ou quelle jeune fille avait tant d'audace et de bonté, dans une petite ville toute remplie de serpents, d'envieux, de curiosités malfaisantes et d'oiseaux-rapporteurs ?

» Le bouquet de chaque soir faisait disparaître le bouquet de la veille : on emportait les fleurs flétries, peut-être comme on emporte un souvenir ; on les remplaçait par des fleurs nouvelles, peut-être pour me donner un espoir nouveau. Ce petit roman de l'*Inconnue*, comme je disais dans ce temps-là, ne manquait point de charme : Je passais une partie de mes soirées, de mes nuits quelquefois, assez gaiement et assez tristement : les yeux et le cœur fixés sur une image. sur une ombre, sur un rêve.

» J'imaginai de déposer chaque soir, sur mon oreiller, avec les violettes fanées qu'on allait reprendre, une lettre, un billet, un mot qui aimait beaucoup. Je finis par écrire toutes sortes de caresses : on ne répondit jamais à de pareilles folies; mais il me plaisait de croire qu'on me les rendait secrètement parmi les fleurs. Mon roman aurait pu s'intituler : *l'Amour sans se voir.*

» Je résolus de courir les promenades et les salons de la ville, à la recherche d'un regard, d'un sourire, d'un soupir, d'une parole qui sentît l'odeur de mes violettes : je ne vis

rien, je n'entendis rien qui eût quelque chose de commun avec les fleurs de mon oreiller.

» Comme l'amour ne vient jamais que de celui qui l'éprouve, je me rendis amoureux en conscience, amoureux de cette femme.... Quelle femme? Je me mis à aimer toutes les femmes, jeunes, belles et charmantes. J'attachais tous les jours, par la pensée, à quelque joli corsage, le mystérieux bouquet de violettes ; mais il me semblait tous les jours, à chaque épreuve de ma folie, que nulle ceinture ne voulait de ces pauvres fleurs, et mon imagination les ramassait bien vite, ne trouvant pas une seule robe entr'ouverte qui daignât les reconnaître et les garder.

» Mon roman dura quarante bouquets ; il se dénoua d'une façon bizarre, presque terrible, funèbre. Un soir, comme j'allais prendre mon espoir de chaque jour, sur ce merveilleux oreiller où poussaient depuis un mois tant d'illusions et de violettes, j'aperçus une petite branche de cyprès. Je la touchai d'une main tremblante ; je la baisai en pleurant, sans trop savoir pourquoi. C'en était fait des illusions, des violettes et des espérances !

» Je me demandai, toute la nuit, le secret de cet affreux dénoûment, le mystère qui se cachait dans cette petite branche de cyprès : était-ce là un dernier adieu de la vie ou de la mort? Une femme se mourait-elle pour tout le monde, sous la main de Dieu? Une femme était-elle morte pour moi seul, dans les bras d'un homme? Je me disais avec une vraie douleur : est-ce mon âme souffrante qui s'envole? est-ce un cœur infidèle qui me laisse?

» Le lendemain, je reçus une lettre de *faire part*, qui m'annonçait le prochain mariage de la plus jolie fille de la ville avec le plus vilain garçon de l'endroit. En lisant cette lettre, je dédaignai de prendre garde à un mariage de convenance qui ne convenait ni à l'un ni à l'autre des deux

époux, mais je m'avisai de la relire, et, cette fois, chose étrange!... il me sembla que cette lettre banale renfermait le dernier mot de mon roman : je crus entrevoir mes violettes dans les fleurs d'oranger de la mariée.

» Huit jours plus tard, j'assistai à la cérémonie nuptiale, et je me pris à contempler, en l'adorant, cette jeune fille, cette jeune femme, que j'avais regardée si souvent sans penser à l'aimer. Oui, vraiment, je l'adorais! je l'adorais si bien, ou plutôt si mal, que je me promis de la désoler, de la châtier, de l'humilier, de la calomnier peut-être et de la haïr. Quelques mots prononcés par ma vieille servante m'empêchèrent de tenir cette vilaine promesse. Ma servante me dit un soir, à la croisée de mon jardin, en me montrant une ravissante personne qui se promenait dans un jardin du voisinage : — Monsieur, si vous l'aviez seulement voulu pour vous faire plaisir, vous auriez épousé notre jolie voisine!

» En ce moment, la jolie voisine se baissa tout doucement au-dessus d'une touffe de petits arbustes en fleurs; je me troublai sans doute... Et ma vieille servante reprit en souriant : — Ne soyez pas jaloux..... elle cueille des fleurs..... mais ce ne sont point des violettes.

» La dame aux violettes se promena longtemps dans son jardin. Elle portait une robe blanche, et je pouvais la suivre des yeux, malgré la nuit venue. Je m'écriai tout à coup, en m'adressant à la vieille Marguerite : — Je ne la vois plus! — Suivez le bout de mon doigt... me répondit la servante... Regardez bien, là-bas, au fond... elle est assise derrière le cyprès.

» Dès ce moment, le souvenir de la famille, le regret de l'enfance, l'attendrissement des jeunes années me gagnèrent de nouveau. Ma petite ville se dépeupla pour la seconde fois; je cessai d'apercevoir les passants; je recommençai à croire que l'on ne vivait plus autour de moi. Je m'échap-

pai un matin, dans un jour de tendresse et de faiblesse, un de ces jours que j'appelais des *jonrnées de violettes*; je m'en retournai dans le monde des amours faciles et des fleurs joyeuses, dans un monde où l'on peut devenir amoureux très-souvent, sans être forcé d'aimer une seule fois.

» J'ai longtemps oublié dans le bruit, dans la dissipation, dans le plaisir, cette pauvre aventure de ma jeunesse : en vieillissant, je me la rappelle encore; je me la rappelle toujours, lorsque les mendiantes, vieilles femmes ou jeunes filles, viennent me tendre la main en m'offrant des fleurs. Ces malheureuses me donnent bien plus qu'elles ne reçoivent : elles me donnent une espèce de chagrin qui me fait plaisir. »

Le héros de cette petite histoire s'avise ordinairement de prêter à son récit une conclusion philosophique; la voici : « Quand nous les recevons d'une femme bien-aimée, les plus jolies fleurs du monde finissent par ressembler à des branches de cyprès. »

V

Je m'arrête parfois, dans le quartier Saint-Lazare, devant une jolie résidence, habitée, il y a quelques années, par une grande dame très-charitable et fort originale.

Cette bonne dame avait une manie singulière : elle adorait les chiens, jusqu'à l'extravagance, jusqu'au ridicule; elle aurait rendu jalouse, sur ce point, Mme de Choiseul elle-même.

Dans la résidence dont il s'agit, il y avait des appartements complets pour *messieurs les chiens* : c'étaient de vastes et merveilleux chenils, tout décorés de tableaux et d'ornements de chasse; dans la salle principale, le salon des

bêtes, un peintre avait représenté, sur des panneaux, une compagnie de chiens d'élite, chiens savants, fidèles et dévoués : on y apercevait Munito faisant l'exercice; les chiens du mont Saint-Bernard figuraient dans cette galerie historique et philosophique; on y voyait aussi, à la plus belle place, le chien du pauvre, seul derrière le corbillard qui emporte son maître.

Les chiens privilégiés et bienheureux du quartier Saint-Lazare étaient servis comme des maltôtiers : ils avaient à leur service des laquais, des promeneurs, des bouffons et des cuisiniers; la broche tournait tous les jours, à leur intention; ils avaient sans doute des amis, des admirateurs et des pique-assiettes. Dans la chaude saison, on les envoyait à la campagne, dans un château : ils avaient le droit de recevoir et de traiter, une fois par semaine, les chiens du voisinage, chiens de garde, chiens de basse-cour, chiens de bergers, chiens de rien. Les inviteurs étaient si intelligents, si bien appris, si mondains, si habiles, qu'ils réservaient leurs meilleures prévenances pour les invités qui portaient un collier.

Notre excellente dame qui adorait et qui gâtait ainsi les chiens, à grands frais d'argent et de folie, était une personne intelligente, raisonnable, spirituelle. Elle tempérait l'énormité d'une pareille extravagance par des sentiments élevés, des actions délicates, des œuvres bienfaisantes, des largesses de pitié. Quand elle sortait dans les rues de Paris, à pied ou en voiture, elle y semait la charité. Tous les pauvres étaient égaux devant la loi de sa bienfaisance inépuisable. Seulement, lorsqu'elle rencontrait *un aveugle et son chien*, elle doublait l'aumône; elle disait au mendiant, en lui donnant une pièce de monnaie : *Voici pour vous!* Elle lui disait, en lui remettant une seconde offrande : *Voici pour votre compagnon, pour votre ami!* ensuite, elle

parlait au chien en le caressant; elle lui disait d'une voix émue : *Garde-lui tes yeux et continue son chemin !* Elle suivait du regard le pauvre chien : elle tenait à savoir s'il continuait le chemin de l'aveugle. *Garde-lui tes yeux et continue son chemin!* ce n'est point là le mot d'une folle.

Après tout, si elle était folle, sa folie avait du moins une bonne mémoire. La charitable femme se souvenait d'une charmante fille, d'une adorable enfant, qu'elle evait failli perdre dans un malheur horrible, et qu'elle avait conservée par un vrai miracle.

Cette enfant se promenait un jour et s'amusait toute seule dans le château de sa mère, au bout du jardin, sur le bord d'une grande pièce d'eau. L'enfant se laissa tomber dans le bassin; elle disparut, reparut un instant, disparut de nouveau... Et le chien du logis s'élança dans le vivier à la recherche d'une compagne qui jouait souvent avec lui. Il saisit la petite fille qui se noyait, la traîna jusque sur le bord de l'eau et la déposa tout doucement sur l'herbe. L'enfant avait les yeux fermés; elle se tenait immobile; elle était presque morte : le chien aboya si fort, il courut si vite au château, il s'ingénia si bien, qu'on finit par le comprendre, par le deviner et par le suivre... La petite fille fut sauvée.

Voilà tout le secret de cette singulière manie, de cette rare extravagance dont j'ai parlé; voilà tout le secret de cette double aumône qu'une main généreuse faisait tant de fois à l'aveugle et à son chien.

VI

Il y a dans Paris deux charitables personnes, riches, jeunes et bienheureuses, qui donnent surtout aux mendiants

aveugles, par pitié pour ces mendiants eux-mêmes, et non point à cause de leur chien : je les ai vues cent fois s'arrêter devant ces malheureux, sourire tristement à leur infortune et les secourir à pleines mains.

Les pauvres aveugles ont fini par les connaître : ils savent le chemin qui conduit à leur porte : ils ne sont jamais repoussés par le concierge de cette noble maison ; ils sont toujours bien sûrs d'arriver à la charité du logis, les yeux fermés.

Je n'ai point le droit de nommer les deux bonnes âmes dont il s'agit ; seulement, j'ai besoin de leur prêter des noms, je vais les baptiser à mon gré, dans un récit qui révélera le secret de leurs meilleures aumônes, — les aumôde la mémoire attendrie.

VII

« Ce que je vais te conter n'est point un conte !... me disait un jour Fréderic d'Arnay, un ami de collége, un ami qui ne me hait pas ; ce que je vais t'apprendre est une histoire... la mienne... et celle de ma femme. Figure-toi que depuis notre séparation, sur les bancs de l'Ecole de droit... j'ai été aveugle... tout à fait aveugle !... Tâche de m'écouter et de me suivre : je t'emmène en Suisse, et je commence.

» C'était dans la belle campagne de Bâle, par un soir d'été. J'avais couru tout le jour ; j'étais brisé. Mes yeux avaient vu et admiré tant de magnificences naturelles, qu'ils en étaient éblouis ; je chancelais presque, dans un éblouissement qui ressemblait à une ivresse douloureuse. Je frappai à la porte d'une excellente auberge ; je me couchais et je m'endormis tout de suite dans un bon lit. Je rê-

vai, et mes rêves furent charmants. Mon ami, je ne crois plus aux beaux rêves que l'on fait sans dormir.

» En m'éveillant, au bruit éclatant d'une chanson villageoise, je m'imaginai tout d'abord que le soleil s'était déjà levé ; hélas ! non, mon ami : le soleil dormait encore, et la nuit commença à me paraître bien noire, bien affreuse !

» J'entendis tout à coup le chant des oiseaux qui fredonnaient dans la campagne, et je me disais, avec une certaine inquiétude : Est-ce que les oiseaux chantent pendant la nuit ? — Je m'élançai dans la chambre, au hasard, à tâtons, et bientôt, en glissant sur la muraille, ma main finit par se poser sur les vitres d'une fenêtre ; je me hâtai d'ouvrir cette croisée : il me sembla respirer une bouffée odorante que m'envoyaient les fleurs du jardin, sans doute pour encenser mon réveil, et je me disais avec une singulière frayeur : L'herbe, les fleurs, les arbustes n'ont pas de parfums dans la nuit ! Je me mis à toucher, d'une main tremblante, le mur d'appui de la fenêtre, et il me sembla qu'il faisait chaud en y touchant ; je me disais encore : Est-ce que l'on peut sentir la chaleur du soleil pendant la nuit ? — Holà ! m'écriai-je, quelle heure est-il ? Une cloche daigna me répondre, en sonnant douze heures à l'horloge du village.

» Au même instant, la servante de l'auberge poussa la porte de ma chambre, — Monsieur, me dit-elle, voulez-vous déjeuner ? il est midi !

» A ces mots, je chancelai comme un homme ivre ; je ne voyais rien ni personne devant moi ; la nuit, toujours la nuit !... Je cachai ma tête dans mes deux mains ; je murmurai des mots confus, des plaintes inintelligibles ; mes yeux n'avaient plus de regards... ils n'avaient que des larmes ; je tombai la face contre terre en jetant un cri terrible... j'étais aveugle !

» Quand je revins à moi, je me trouvai dans une voiture qui roulait au grand galop des chevaux de poste; une main, assez petite et assez douce pour être celle d'une femme, vint se poser lentement dans la mienne ; j'avais une compagne de voyage que je ne connaissais pas encore, et je lui demandai sans la voir :

» — Où suis-je?

» Elle me répondit d'une voix aussi douce que la main dont je parlais tout à l'heure :

» — Sur la route d'Allemagne.

» — A quelle amie charitable ai-je l'honneur de parler, madame?

» — A la comtesse Rose de...

» — Pourquoi donc, madame, avez-vous eu pitié de mon malheur?

» — Précisément parce que vous êtes malheureux.

» — Que de bonté, madame, pour un simple voyageur, pour un inconnu!

» — Je vous connaissais assez bien pour vous reconnaître à la première rencontre; je vous ai vu souvent, très-souvent, l'hiver dernier, dans les salons de notre ambassade, à Paris, et l'on vous nomme Frédéric d'Arnay. Si j'en crois les indications officielles de votre passe-port, vous avez souhaité voyager en Autriche, n'est-il pas vrai? Eh bien! monsieur, moi aussi, je vais à Vienne, dans ma patrie, dans ma famille; cela se trouve à merveille, et nous voyagerons ensemble.

» — Hélas! madame, qu'est-ce donc que je verrai en voyageant?

» — Voulez-vous me permettre d'y voir pour vous, monsieur Frédéric?

» Je croyais rêver encore dans une chambre d'auberge, dans les illusions d'un songe... qui était une réalité horri-

ble; il me sembla que je baisais en pleurant la main de cette femme, jeune, jolie, riche sans doute, et qui ne trouvait rien de mieux à faire, avec de pareils trésors, que de prêter son temps à un malheureux voyageur, ses forces à un pauvre malade, ses beaux yeux à un misérable aveugle.

» Nous voyagions à petites journées. La comtesse Rose était une rare et merveilleuse Antigone. Il ne lui suffisait pas, mon ami, de me protéger, de me servir et de me conduire; elle essayait de me consoler, de m'égayer et de me distraire, à grands frais d'imagination, de complaisance et d'esprit.

» Presque toujours les amitiés de ce monde nous apportent leurs ennuis, sans rien vouloir prendre des nôtres; il n'en fut pas ainsi pour moi, avec ma nouvelle amie, avec mon admirable compagne de voyage : elle s'ennuyait peut-être en tête à tête avec un aveugle, et jamais rien d'ennuyeux, rien de triste ne s'échappait de son cœur ou de sa bouche; je devinais à chaque instant, par une sorte de seconde vue, que Rose me souriait sans cesse... Et vraiment! je la voyais me sourire dans ses paroles; elle trouvait moyen de donner des regards à mes yeux éteints, à mes yeux maudits, en regardant le ciel et la terre, en prodiguant à ma pensée les merveilles dont elle me racontait le magnifique spectacle.

» Près de toucher au terme de mon voyage, grâce à la bonté divine d'un ange gardien, j'osai dire à ma sœur, à mon amie, à ma protectrice, à mon Antigone, comme il te plaira :

» — Madame, puisque les malades sont de véritables enfants gâtés, qu'il ne faut jamais punir, qu'il faut toujours plaindre, laissez-moi vous adresser impunément une question qui ressemble presque à une sottise...

» — Je n'en crois rien, me répondit Rose.

» — Je continuai avec impatience en cherchant la main de la comtesse, que je finis par trouver dans la mienne :

» — Madame, je sais que vous avez de l'esprit ; n'êtes-vous pas spirituelle, tout le jour, afin de me distraire? Je sais aussi que vous êtes riche ; vous semez l'or et l'argent dans la poussière de la grande route !... Je sais que vous êtes noble ; vous honorez un des plus beaux noms de l'Allemagne aristocratique ! Je sais que vous êtes bonne, excellente, dévouée ; votre dévouement pour moi n'est-il pas sublime ? Je sais enfin que vous portiez naguère les habits de deuil d'une élégie que l'on appelle le veuvage : vous avez pris la peine de me parler, à voix basse, de la mort de votre mari ; mais ce que je ne sais pas encore, ce que je voudrais bien savoir, parce que je suis curieux et indiscret comme on l'est en France... avez-vous daigné le comprendre ou le deviner, madame ?

» — Oui, je comprends... je devine... et je vous conseille d'attendre les confidences d'une femme, lorsqu'il s'agira de son âge.

» — Et quand il s'agit de sa beauté ?

» — On la regarde.

» — Et si l'on est aveugle ?

» — On cherche à la voir sans la regarder.

» — Je vais chercher, madame...

» Ma main indiscrète, guidée par une mystérieuse lumière, alla se placer audacieusement sur le front de la comtesse : le front de Rose était aussi doux, aussi poli que le marbre d'une statue, et je me figurai qu'il avait une blancheur et une transparence admirables. Les cheveux de Rose n'étaient pas loin : j'imaginai, en les touchant, qu'ils étaient noirs, parce qu'ils me semblaient épais, touffus, longs et soyeux ; la chevelure de Rose me fit voir assez clairement

que mon Antigone était brune. Ma main redou de hardiesse : elle se laissa glisser le long d'une boucle de cheveux, pour entreprendre un véritable voyage d'agrément à travers la figure d'une femme, et, en voyageant ainsi, le plus lentement possible, je m'aperçus tout de suite que le figure de Rose était charmante. Il me restait à connaître, à deviner l'âge de la comtesse : sa délicieuse façon de babiller et de rire n'avait guère que vingt-cinq ans.

» A Vienne, je fus installé dans la maison hospitalière de la comtesse : les serviteurs s'empressaient autour de moi ; mes amis de l'ambassade de France me visitaient chaque matin ; la voix des chanteurs et des instruments m'inondait chaque soir des flots de la mélodie italienne ; Rose me paraissait, à moi pauvre aveugle, plus jeune et plus jolie que jamais ; il ne manquait à mon bonheur qu'un rayon de soleil... moins que cela... un brin de lumière !

» Un jour, après le dîner, la comtesse me ramena mystérieusement dans ma chambre, et je me couchai dans un immense fauteuil qui me servait de lit de repos. Un peu plus tard, deux visiteurs, deux personnes dont l'une marchait absolument comme Rose, et dont l'autre marchait en se traînant comme un vieillard, s'approchèrent de mon fauteuil sans m'adresser une parole ; ils me regardaient... J'en étais sûr ; ils s'apitoyaient sur mon infortune, et cette pitié silencieuse me faisait bien du mal.

» — Qui est là ? demandai-je d'une voix tremblante à force d'émotion et de colère.

» Je sentis se poser sur mon front une main que je connaissais à merveille, et je repris, en souriant à la comtesse :

» — Rose, vous n'êtes pas seule près de moi ?

» — Non, mon ami ; je viens vous voir avec le plus célèbre médecin de toute l'Allemagne : il est là, devant vous :

il vous regarde, il vous examine, il songe à vous guérir, et il vous guérira...

» — Rose, ce n'est plus votre main qui touche mon front...

» — Ne parlez pas, Frédéric... et restez immobile sous la main du docteur.

» Le médecin souleva mes paupières... et presque au même instant, deux piqûres affreuses, deux coups d'un poignard effilé comme une aiguille, m'arrachèrent un grand cri de douleur; on jeta sur mes yeux, en guise de bandeau, un mouchoir, le mouchoir de Rose peut-être, et tout fut dit josqu'au lendemain.

» Le lendemain au soir, la comtesse fit allumer une simple veilleuse dans ma chambre; elle vint se placer devant moi; le docteur n'était pas loin, sans doute; il y avait beaucoup de monde autour de nous, et pourtant je n'entendais rien dans cette foule si attentive, si inquiète, et dont le silence avait quelque chose d'effrayant; enfin, le bandeau tomba de mes yeux, et juge un peu de ma joie, de mon bonheur, de mon délire : l'aveugle venait de renaître à la vie de la lumière!... Je voyais des hommes, des femmes, des jeunes filles, des serviteurs du logis, qui souriaient au miracle d'une pareille résurrection! il me semblait que je devais reconnaître la comtesse, sans l'avoir jamais vue, et je me disais, en regardant tour à tour les grandes dames qui avaient la bonté de me sourire : Où est donc Rose? où se cache-t-elle? Mon Dieu! rendez-moi l'éternité de la nuit, pourvu que je regarde Rose un seul instant... pour que je la contemple, que je l'admire, et que je me souvienne de sa beauté!...

» Une voix, dont le son me fit tressaillir, daigna répondre à ma pensée :

» — Frédéric, me dit la comtesse, après Dieu qui vous a

protégé, voici votre sauveur; remerciez ensuite le docteur Muldorff.

» A quoi bon remercier le médecin? il m'avait guéri;... la comtesse seule m'avait sauvé! Mes premiers regards appartenaient à Rose, et j'avais hâte de les lui donner, en ayant l'air de lui dire: A mon sauveur, mes yeux reconnaissants!...

» O mon ami! quelle surprise, quelle honte et quelle douleur! Cette Rose si jolie... Rose, ma bien-aimée, était une femme déjà flétrie et ridée par l'âge! Rose était une femme de cinquante ans!... Je te l'avoue, je faillis m'évanouir en m'agenouillant à ses pieds: je repris bien vite mon précieux bandeau: je redevins aveugle, par l'ordre du médecin, et je retrouvai dans mon cœur, avec l'image d'une belle personne que j'avais rêvée, les illusions de mon rêve!

» Tous les soirs, à la même heure, on m'habitua, en me rendant la vue, à supporter l'éclat de la veilleuse; une lampe remplaça ce brin de lumière, et j'attendais impatiemment que la lampe, à son tour, fût remplacée par le soleil.

» Chose étrange! singulière vision qui ne pouvait être qu'un jeu du hasard, de l'amour et de la lumière... Tous les soirs, en la regardant bien, je croyais découvrir dans la vieillesse de ma protectrice une grâce qui n'était pas trop vieille, un sourire qui avait un certain charme, des œillades qui ne manquaient pas de coquetterie... mystérieux trésors que l'amour avait oublié de reprendre en s'envolant avec la jeunesse! Oui, chaque soir apportait à mes yeux une lumière plus vive, plus brillante que celle de la veille: et en même temps, par un miracle qui effrayait ma raison, les journées, les heures, les minutes semblaient vouloir rajeunir, pour me plaire, le noble visage de la comtesse. Une voix secrète murmurait au fond de mon cœur: Encore un trait

magique, un coup de pinceau sur cette nouvelle image, sur cette figure qui se métamorphose, et la merveille sera complète ; la comtesse, qui a cinquante ans, disparaîtra pour jamais, et Rose, qui en a vingt-cinq à peine, reparaîtra pour toujours !

» Un beau matin, le soleil illumina le spectacle d'un rare et charmant prodige : ce jour-là, pour la première fois, j'avais reçu de mon docteur le droit délicieux de contempler les splendeurs de la lumière céleste ; je venais de rentrer dans le salon de la comtesse, après une longue et magnifique promenade à travers le ciel et la terre ; je m'approchai de Rose, qui était seule, et qui m'attendait peut-être ; je tremblais, en m'asseyant tout près d'elle ; je baissais les yeux, de peur de la voir... ou plutôt, je craignais et je souhaitais à la fois de la regarder encore.

» — Frédéric, me demanda la comtesse, vous souvient-il d'une plaisante scène qui s'est passée entre nous, dans ma berline de voyage ? Vous étiez aveugle, et, précisément à cause de cela, sans doute, vous teniez beaucoup à voir la figure de votre Antigone... N'est-il pas vrai ? Tout le monde adore l'impossible !

» — Je m'en souviens, madame, et j'ai honte de ma curiosité, de mon audace.

» — Je vous ai pardonné !... Il n'était pas facile, pour un aveugle, de bien regarder la figure d'une femme : vous souvient-il aussi de quelle façon vous cherchiez à la deviner, à la reconnaître, à la voir ?

» — Je m'en souviens, madame.

» — Vous me disiez avec une fatuité singulière : Je vous connais, je vous ai regardée, je vous ai vue !

» — Je disais vrai, madame.

« — Vous me répétiez à chaque instant : Madame, vous avez de beaux cheveux noirs, de grands yeux bleus, une

bouche toujours souriante, des lèvres toujours fraîches, les plus jolies choses du monde... Madame, votre beauté me paraît admirable !...

» — Je vous admirais, madame.

» — Hélas ! mon pauvre Frédéric, qu'allez-vous faire de votre complaisante admiration?... L'homme aveugle propose et l'homme clairvoyant dispose !... Regardez-moi.

» Je regardai la comtesse...

» — Rose ! Rose ! m'écriai-je, en me prosternant à ses genoux, il y a un dieu qui protége les aveugles ! Je vous reconnais maintenant, je vous regarde et je vous revois ! Oui, oui, vous avez de beaux cheveux noirs, de grands yeux bleus, une bouche toujours souriante, des lèvres toujours fraîches, les plus jolies choses du monde... et j'ai retrouvé tout ce qui me paraissait admirable !... Je le devine, madame, vous avez fait pour mon cœur malade ce que le médecin a fait pour mes yeux affaiblis : le docteur a ménagé à mes regards le vif éclat de la lumière ; vous avez ménagé à mon amour l'éclat radieux de votre beauté ! »

» Tu connais maintenant la merveilleuse histoire de mon infortune, de mon mariage et de mon bonheur ; tu connais le secret d'une préférence charitable qui étonne bien des gens ; tu connais le mystère de quelques aumônes souriantes que Rose et moi nous laissons tomber dans la main des pauvres aveugles : nous donnons avec la charité de la mémoire, les yeux tournés vers la lumière du ciel ! »

VIII

Tous les habitués du café Cardinal, sur le boulevard des Italiens, connaissent le *père Ténor*, un ancien chanteur allemand, un grand vieillard sec, propre et dédaigneux, qui

parle si souvent et si longuement de son *admirable* talent d'autrefois ! Le père Ténor, qui vit de peu, donne beaucoup; il donne surtout aux chanteurs ambulants, — pourvu qu'ils chantent mal. Quand ces pauvres artistes de la rue ont quelque justesse ou quelque éclat de voix, le capricieux vieillard devient impitoyable ; il leur dit, en détournant la tête : Que Dieu vous assiste... vous chantez trop bien !

Il faut rendre justice aux mendiants-chanteurs : en général, ils chantent assez mal pour que le père Ténor leur fasse toujours l'aumône.

Cette aumône spéciale, particulière, privilégiée, que le vieil artiste destine à de malheureux chanteurs, se rattache dans la mémoire du père Ténor à une petite aventure assez étrange; le bonhomme raconte cette aventure à qui veut l'entendre; d'ordinaire, il commence à donner un titre à son récit : *la Rose des Marais Pontins*. Ensuite, il pousse un profond soupir, un soupir de basse, et il continue :

« On me nomme véritablement Guillaume Snobel. J'étais autrefois le plus célèbre chanteur de Berlin, un grand chanteur, le chanteur du sentiment et de la passion. Je savais si bien chanter une certaine musique, tendre, langoureuse, mélancolique et mourante, que l'on m'avait surnommé dans le beau monde : le mélodiste de l'amour malheureux.

» Je n'étais pas encore content de ma voix : je ne chantais qu'avec une voix allemande, et je voulais apprendre à chanter avec une voix italienne. Je résolus d'aller entendre ces claviers sublimes, ces instruments de musique touchés par le souffle de Dieu, et que l'on appelle les chanteurs de Naples, de Milan, de Florence, de Venise et de Rome.

» En allant à Rome, il me fallut passer une nuit tout entière dans un misérable pays, dans un coin de terre empoisonnée, où les hommes sont décimés chaque jour par l'influence des marais Pontins. Le muletier qui me conduisait

me força de descendre dans une méchante auberge des marais. Je me retirai bien vite dans ma chambre, et je me pris à feuilleter un cahier de musique, une petite collection de mélodies sentimentales. Appuyé sur le bord de la croisée, je fredonnai les notes amoureuses d'une romance de Cimarosa, et presque aussitôt, à côté de moi, sous ma fenêtre, au pied d'un arbre de la grande route, une voix répondit à la mienne en répétant le premier couplet, le premier soupir de ma belle romance italienne.

» Cette voix, pure, mélodieuse, claire, limpide, comme la voix d'une clochette d'argent, troubla mon esprit et mon cœur : je m'élançai hors de ma chambre, je sortis de la maison, et je vis s'enfuir une jeune fille à travers les broussailles d'un chemin de traverse.

» Vous souvient-il d'un petit chien qui figure dans l'histoire fantastique de Faust, et qui soulève en courant dans la campagne une longue traînée de poussière lumineuse? C'était le diable!... Eh bien! il en fut ainsi, dans l'aventure que je vous raconte : un affreux petit carlin passa tout près de moi, sur la grande route, et l'on eût dit que ses gambades faisaient jaillir des étincelles.

» Une force invincible, une puissance surhumaine me poussa vers ce maudit chien qui courait, et j'essayai de l'atteindre. Le carlin continua de courir dans un sillon de lumière, et je m'obstinai à le suivre. La course fut un peu longue; mais je fus récompensé de ma peine : j'aperçus, à ma grande joie, au détour d'un buisson de rosiers en fleurs, le petit chien qui sautillait en cadence aux pieds d'une jeune fille, aux pieds de cette jolie chanteuse qui chantait si bien les romances de Cimarosa.

» La jeune fille dont je parle était une beauté ravissante, une créature vraiment italienne; on devinait en elle, à travers les pampilles d'une chanteuse de rue, d'une *diva* de

carrefour, des trésors charmants et de secrètes merveilles.

» — Qui êtes-vous, ma belle enfant? lui demandai-je.

» — Qui je suis? me répondit-elle d'une voix qui chantait encore; je suis une misérable chanteuse, et j'ai eu honte, il y a un instant, d'avoir osé chanter après vous! Il faut me pardonner... Je chante souvent malgré moi... Oh! le chant! le chant!... Je ne me lasse jamais de chanter; je chante le matin, je chante le soir, je chante la nuit, je chante toujours! Le chant, c'est ma prière, mon amour, ma vie; il me faut chanter ou mourir : je souhaite de mourir en chantant!...

» A ces mots, la jeune fille se pencha coquettement sur le buisson de rosiers; elle cueillit une rose qu'elle sembla m'offrir sans avoir l'air d'y prendre garde. Cette fleur était sans doute enchantée par une malfaisante influence ou empoisonnée par la fièvre des marais Pontins... Je tremblai rien qu'en y touchant; je tombai dans une sorte de somnolence où la rêverie me faisait assister à des spectacles étranges. Je me réveillai tout à coup, et j'entendis une voix délicieuse, passionnée, pénétrante, qui me fit tressaillir. La jeune fille était assise devant moi; elle chantait des phrases divines, des mélodies inconnues, des merveilles improvisées, des chants singuliers, des chefs-d'œuvre de composition naturelle, qui auraient provoqué l'enthousiasme et l'envie des meilleurs maîtres de l'art.

» Je me disais, en l'écoutant : quelle est donc cette femme? d'où vient-elle? Est-ce une fée qui me protége, en m'enseignant la musique? est-ce mon imagination qui glisse des rêves à mon oreille? est-ce la fièvre qui me défie et me raille? Non, je regarde et je suis bien sûr de voir; j'écoute et je suis bien sûr d'entendre : c'est une jeune fille qui sait chanter, voilà tout. Oui, mais quelle jolie fille, grand Dieu! et comme elle chante!

» Il m'arriva de fermer les yeux un instant, pour mieux écouter ma belle chanteuse; je ne tardai point à vouloir la contempler et l'adorer encore : je r'ouvris les yeux... elle n'était plus là! Il me parut qu'une ombre se jouait à travers les rosiers, et je vis étinceler dans le buisson le petit chien de Faust, qui gambadait en brisant les roses.

» Je rentrai chez moi assez tristement; l'aubergiste me dit, sur le seuil de la porte :

» — Gardez-vous de respirer le parfum de cette fleur que vous tenez à la main; les fleurs des marais Pontins donnent la fièvre!

» Je plaçai cette rose sur une table, au milieu de ma chambre : le lendemain, à mon réveil, la rose des marais Pontins n'était plus qu'une petite pincée de cendre! Je m'effrayai de ce prodige : je me laissai gagner par la peur et par la fièvre; j'arrivai à Rome pour y être malade : je recouvrai ma santé... mais j'avais perdu ma voix... la chanteuse des marais Pontins l'avait sans doute emportée!

» Depuis ce temps-là, depuis que je ne chante plus, je m'apitoie volontiers sur ces pauvres diables d'artistes ambulants, malheureux artistes qui ont eu peut-être le bonheur de chanter autrefois, et qui mendient aujourd'hui en faisant semblant de chanter! »

Je n'ai pas besoin d'ajouter que Guillaume Snobel a horreur des chanteurs, des petits chiens et des roses.

IX

J'adressais, il y a peu de jours, la question suivante à un de mes plus spirituels confrères, à un homme pauvre qui trouve le moyen d'arracher à sa pauvreté tout ce qu'il faut pour être charitable :

— Avez-vous quelque faiblesse, quelque préférence,

quelque secret penchant, dans la distribution de vos petites aumônes ?

— Oui, je l'avoue, me répondit-il... Il y a, dans le triste monde de la mendicité, des créatures qui ont le pouvoir de m'attendrir jusqu'à la faiblesse; quand je rencontre une de ces mendiantes, je m'imagine toujours que je lui dois les meilleures préférences de ma charité...

— Qu'est-ce donc qui vous attendrit secrètement dans la personne de ces malheureuses ?

— L'image de la jeunesse qui souffre, qui se flétrit et se meurt ! Il m'est impossible de voir mendier une jeune fille souffrante, faible, pâle, fatiguée par la lutte, épuisée par la douleur, sans que ma mémoire se navre, et sans que mon âme se brise... Je me souviens de ma sœur !...

— Votre sœur n'était point une fille pauvre...

— Non, elle était presque riche ; mais, à dix-huit ans, ma sœur se mourait déjà... Elle se sentait mourir sans oser le dire, sans le savoir peut-être... Elle mourut le jour même de son mariage !... Ce jour-là, ma sœur, qui se nommait Dolor... *Douleur !...* ma sœur se retira bien avant l'heure dans la solitude de la chambre nuptiale; en accourant auprès d'elle, mon père, ma mère et moi, nous la trouvâmes étendue sur son lit, calme, muette, immobile, ses petits bras croisés sur sa poitrine, enveloppée dans son voile de mariée comme dans le chaste linceul d'une jeune fille.

En nous voyant penchés sur elle, inquiets, haletants, éperdus, ma sœur se releva lentement ; elle écarta les plis de son voile, j'allais dire de son suaire ; elle nous fit signe de nous asseoir. Alors, avec une intention secrète qui ne pouvait naître que dans la pensée d'une vierge, Dolor détacha de son sein son bouquet de mariée, et, le donnant à sa mère, elle murmura ces mots :

— Pour mon mari !

Au même instant je me sentis frapper d'un pressentiment qui éclata sur mon front comme un coup de marteau; mes yeux se fermèrent... J'avais le vertige... J'exhalai un soupir terrible, et je tombai au pied du lit.

Quand je revins à moi, il était déjà nuit : je me trouvai seul dans ma chambre... sans doute on m'avait oublié pour ma sœur. J'écoutai de mon mieux, et j'entendis des plaintes, des gémissements, des cris qui réclamaient l'assistance d'un médecin. Je me levai à la hâte. Je quittai la maison. Je me mis à courir dans les rues, la tête découverte, les pieds nus, les vêtements en désordre, et j'allai frapper à la porte du docteur! et comme je soulevais le marteau de cette porte, je crus entendre un bruit lointain... quelque chose qui glissait, qui soufflait... un murmure doux et plaintif... le son d'une voix expirante... un dernier soupir! Il me vint une idée sinistre, horrible; je m'écriai, les yeux levés vers le ciel : Ma sœur est morte!... Et c'était vrai : ma sœur venait de mourir.

Si vous n'avez jamais assisté au spectacle de la mort, dans une personne et une affection bien-aimées, à un âge où l'on ne croit qu'à la vie, — vous n'avez point encore souffert, vous ne savez rien de la douleur! Dans cet immense moment, au dernier souffle de l'âme, il vous semble que c'est un peu de vous-même que vous avez perdu, qui se détache, et qui s'en va je ne sais où; c'est votre propre sang qui coule par une secrète blessure; c'est votre chair que l'on déchire; c'est une fibre de votre cœur que l'on coupe et que l'on arrache!

C'est une folie peut-être... une folie de regret... mais j'aperçois bien souvent ma pauvre sœur, pâle, souffrante, mourante, dans ces jeunes filles qui mendient en ayant l'air de souffrir et de mourir. Je leur dis toujours, en leur donnant : *Dol r!*... Elles n'y comprennent rien et me sourient.

X

Moi qui vous parle, trop longtemps peut-être, du secret de certaines aumônes, j'adresse plus d'une fois ma petite offrande de charité, avec une douce préférence, aux pauvres diables qui mendient en jouant de l'orgue de Barbarie; j'ajoute bien vite que j'ai horreur de ce vilain instrument, dont la musique stridente et sauvage déshonore les plus belles mélodies du monde. L'orgue de Barbarie ressemble à un sot qui, en parlant d'un grand homme, trouve toujours le moyen de le rendre ridicule.

Lorsque je me surprends à écouter un orgue, le bruit de ma mémoire se mêle aux sons étouffés de cette déplorable musique. L'orgue qui gronde à mon oreille, c'est une voix qui arrive de loin pour me parler de choses heureuses ou malheureuses. L'orgue qui pleure, c'est pour moi un monde tout entier qui recommence à vivre en ressuscitant ma jeunesse. Comme les proscrits qui retrouvent la patrie absente dans l'écho d'une chanson, je retrouve souvent ma vie entière dans les harmonies confuses d'un orgue. A travers les sons équivoques de l'orgue, je crois reconnaître des voix amies qui n'ont rien perdu de leur ancienne tendresse, chacune de ces affreuses notes, arrachées à cet instrument vulgaire, me laisse entendre, dans une espèce d'accompagnement mystérieux, de caressantes paroles qui semblent m'envoyer des amitiés absentes ou des affections éteintes : ce sont des airs charmants, empruntés au répertoire de mes premières espérances; ce sont des mélodies intimes que j'ai entendues déjà, là-bas, bien loin, dans le concert de mes jeunes années.

Pourquoi et comment je rêve de la sorte tout éveillé, — je n'en sais rien; ce qui est vrai, ce qui est bien doux, ce qui

est bien triste peut-être, c'est que l'orgue de Barbarie a la puissance de m'émouvoir, de me rajeunir, de me faire vivre autrefois. Oui, en écoutant le vacarme d'un orgue, je deviens plus jeune, plus ardent, plus crédule et plus faible; je souffre encore, et je suis heureux de souffrir; je recommence ma vie, pour l'adorer peut-être; je murmure des mots que je croyais ne plus savoir dire; je tremble, comme si je prenais quelque plaisir à craindre pour moi-même; j'entrevois des visages que je redoute et que j'aime toujours; je salue les belles années qui passent dans la rue, sur une litière de fleurs; il s'en échappe des souvenirs, des regrets et des parfums que l'on a trop bien connus, que l'on reconnaît tout de suite, avec une émotion qui va jusqu'aux larmes, les larmes dont parle le poëte :

Ah ! laissez-les couler ! Elles me sont bien chères,
Ces larmes que soulève un cœur encor blessé;
Ne les essuyez pas !... Laissez sur mes paupières
    Ce voile du passé !...

C'est à cause de cela qu'il m'arrive souvent de faire l'aumône aux mendiants qui jouent de l'orgue.

XI

D'ordinaire, on donne pour donner, j'en suis sûr, et je le répète; on donne par devoir, par plaisir, par pitié; on donne par bonté d'esprit, par entraînement de cœur, par un attendrissement de l'âme, qui s'adresse religieusement aux misères de l'humanité.

Mais je crois aussi que le *secret des aumônes* peut se cacher dans plus d'un acte visible de la bienfaisance publique. On donne peut-être plus d'une fois en songeant à soi-

même; souvent, on assiste la pauvreté en regardant tout à coup, par la pensée, quelqu'un ou quelque chose dans l'ombre d'un pauvre; on donne encore, dans un accès de tristesse ou de joie, parce qu'on regrette ou parce qu'on espère; enfin, il arrive que l'on donne parce qu'on se souvient : c'est la charité de la bonne mémoire.

A tous ceux qui demandent, je souhaite la bonne mémoire de tous ceux qui peuvent donner!

L'AME DU VIOLON

I

Mon meilleur ami de ce beau temps-là se nommait Marcel ; c'était l'ami le plus charmant et le plus spirituel du monde. Il étudiait le droit, comme moi ; il ne faisait rien, comme moi, et nous nous aidions. Il demeurait dans la rue Jacob, à l'hôtel de la Louisiane ; nos deux mansardes se touchaient et se parlaient. Le portier du logis refusa plus d'une fois à Marcel la clef de sa petite chambre. En pareil cas, il m'en arrivait presque toujours autant. La mauvaise fortune nous réunissait bien souvent, après minuit, sur le seuil de la porte, dans la rue.

Marcel avait une intelligence qui comprenait tout, excepté le droit romain. Il avait un cœur d'une souplesse exquise : il aimait tout le monde, excepté le maître de son hôtel ; il adorait tout ce qui plaît à la jeunesse, excepté la danse. Quoiqu'il n'eût point vingt ans, il avait peur de n'être jamais assez jeune, et il avait hâte de vivre et de rêver ; il cultivait, en vivant ou en rêvant, des choses et des idées qu'il appelait les fleurs de ses belles années : l'amour,

la poésie, la musique; tout cela fleurissait pour lui d'un bout de l'année à l'autre, dans son imagination, dans son jardin. Il voulait, disait-il, amasser des provisions de jeunesse pour le mauvais temps où il serait vieux. Il pleurait volontiers, sans trop savoir pourquoi; même quand il riait le plus, il semblait s'apprêter à pleurer un peu; il nous disait à ce sujet: « Lorsque viendra l'âge où l'on ne pleure plus, je me souviendrai de mes pleurs; c'est quelque chose pour la vieillesse, de trouver encore des larmes à demi cachées, au fond de la mémoire! »

Il n'était pas rare d'entendre Marcel s'écrier, avec le mot plaisant d'une comédie: « Sans moi, je serais l'homme le plus heureux! » Ce pauvre ami avait raison: il possédait une singulière et affreuse puissance dans l'art de se tourmenter et de souffrir; une sensibilité nerveuse, maladive, lui donnait des commencements de défaillance morale, des spasmes d'émotion, des attaques de mélancolie et de chagrin. Il avait des pressentiments de passion et de peine, qui le désolaient et le charmaient. Il s'avisait de souhaiter qu'une main impitoyable blessât son âme, afin de pouvoir adorer ses blessures. Il était la tendresse et la faiblesse mêmes, avec le génie de la douleur. Il était capable de trouver jusque dans la cendre, à force de la remuer, une flamme secrète pour se brûler; du reste, spirituel, assez spirituel pour prêter de l'esprit à tous les rêves, à toutes les folies de son cœur. Les cœurs spirituels sont les vrais poëtes de la vie réelle; ils commencent à être rares.

Marcel était pauvre.

Je n'ai jamais vu de pauvreté plus aimable, de résignation plus charmante, de misère plus doucement portée. Quand il n'avait que du pain à manger pour son dîner, Marcel achetait un bouquet de violettes, et il en faisait l'ornement de sa table. Il fredonnait le *Vin de Chypre*, de

Béranger, en buvant de l'eau, et il trouvait le moyen d'apercevoir au fond de son verre tous les jolis dieux du poëte. Il portait ses guenilles avec une fierté souriante, avec une sorte d'enfantillage hautain qui semblait défier les tristesses de la vie. Dans sa mansarde, quand les mauvais jours devenaient tout à fait mauvais, il attachait plus d'une fois des flots de rubans bleus à ses habits râpés : il appelait ces beaux rubans la décoration du printemps et de l'espérance ! Il en était ainsi pour sa tristesse : elle portait des fanfreluches bleues, dans les regards et dans les sourires.

II

Malgré son grand dégoût pour le droit romain, et peut-être pour le droit français, Marcel voulait obtenir le plus tôt possible un diplôme d'avocat : il tenait beaucoup à pouvoir plaider la cause de certaines femmes malheureuses, dussent-elles n'être pas toujours innocentes ; il se promettait de préférer, dans l'exercice de sa profession, l'intérêt de la veuve à l'intérêt de l'orphelin. Il étudiait, il recherchait surtout, dans les lois, dans l'esprit humain des lois, les questions de droit sentimental, si on peut le dire. Il soufflait le commentaire du roman dans l'œuvre des législateurs ; il entrevoyait, dans son Code, je ne sais quelles ravissantes plaideuses, qui pleuraient en souriant à la justice. Il imaginait déjà, il improvisait au fond de son cœur, dans l'intérêt de ces belles clientes de l'avenir, une éloquence galante et passionnée tout à la fois, remplie de douceur et de colère, d'attendrissement et d'enthousiasme.

Comme il était seul et pauvre, Marcel faisait à peu près tout ce qu'il pouvait et tout ce qu'il savait pour vivre. Comme il était fier et timide, il cachait de son mieux bien

des expédients qui payaient son pain, ses inscriptions, ses livres, son hôtel, ses rubans bleus, ses violettes et son eau claire : il copiait des manuscrits, en secret ; il donnait des leçons de langue italienne et de musique instrumentale ; il corrigeait des épreuves latines pour la maison Didot. Enfin, il s'en allait jouer du violon, je ne sais où, trois fois par semaine, au cachet, à la soirée, à l'heure. Un de nos amis crut le reconnaître, un soir, bien loin du logis : il figurait dans un orchestre de Montmartre, au bal de l'*Ermitage* ; il jouait, en soupirant, un air à danser et à boire !

Marcel adorait son violon, non pas précisément parce que ce violon l'aidait à vivre, mais parce qu'il l'aidait à rêver et à aimer. Il n'avait qu'à fermer les yeux, à se recueillir dans une contemplation intérieure, pour arracher à son instrument des mélodies étranges, capricieuses, des rêves chantés, des rêves qui berçaient tout doucement le musicien et l'auditoire ; Marcel faisait des prodiges avec son violon, les yeux fermés.

Je ne pense jamais au violon de Marcel, sans me souvenir du piano de Chopin. Ce piano et ce violon spiritualisaient la musique : l'art, la main et la matière disparaissaient : on ne voyait plus les instruments. On se surprenait à lever les yeux, comme pour mieux entendre un langage nouveau, mélodieux, chaste, poétique, surhumain, une voix d'en haut qui daignait nous parler en chantant.

Marcel disait que son violon avait un corps et une âme, comme tout le monde. Quand il s'adressait au corps, l'instrument ne faisait que du bruit ; quand il s'adressait à l'âme, l'intrument faisait de la musique. Eh bien ! oui, le violon de cet admirable artiste inconnu avait une âme chrétienne, une âme pleine de foi, d'amour, d'espérance, comme il sied à l'âme immortelle. Le violon de Marcel ne laissait jamais passer une grande fête de l'Eglise, sans la

célébrer dans sa mansarde avec des notes qui priaient Dieu; je m'étonnais qu'il eût tant de religieuses prières dans un misérable instrument de musique !

Je me rappelle encore les trésors de mélodie et de pitié que Marcel trouvait dans l'âme de son violon, le jour de la *fête des Morts*. Ce jour-là, le musicien récitait sur son instrument une prière pour tous, plus belle peut-être, plus poétique et plus touchante que la *Prière pour tous* d'un grand poëte; c'était un mélange singulier de science et d'inspiration, de recherche et de naïveté; c'était une étude désespérée de la douleur par la musique; c'était un voyage mystérieux de l'imagination, de l'art, et de la mémoire, de la rêverie, à travers le monde de l'absence et du regret.

Aux dernières strophes de cette oraison de la mélodie, dans une espèce de finale qui tempérait le chagrin par une secrète espérance, le musicien désolé saluait encore les personnes qu'il avait le plus aimées : son père, sa mère, sa sœur. Il parlait à ces trois amis disparus, avec ce qu'il avait de meilleur dans l'âme de son violon. Il adressait à son père des phrases solennelles, simples et vigoureuses qui avaient du respect; à sa mère, des plaintes et des douceurs qui avaient des baisers; à sa sœur, des notes familières qui caressaient la mémoire d'une jolie fille, des refrains qui riaient et soupiraient, des chansons qui se souvenaient des joies et des tendresses de l'enfance.

L'âme du violon, cette âme chanteuse qui souffrait presque toujours, avait fini par se glisser dans l'imagination de Marcel, comme une influence, comme une puissance, comme un génie familier. Elle donnait à sa pensée des terreurs, des passions et des romans; elle prêtait à son caractère, à son esprit, une faiblesse, une mollesse qui empêchait le pauvre diable d'apercevoir les réalités de ce monde.

A force de suivre dans un monde romanesque l'âme rêveuse de son violon, Marchel oubliait souvent la vérité, l'histoire commune, la vie humaine. Il cherchait des poëmes partout, et il s'en faisait volontiers le héros heureux ou malheureux. Il prenait un plaisir secret à s'émouvoir et à s'attendrir. Il ne voyait et ne voulait voir que le côté sentimental et impossible des choses réelles. Il s'habituait lâchement à cette seconde existence où il ne trouvait d'ordinaire que la douleur.

Marcel devait peut-être à l'âme de son violon un talent dont il n'avait point la conscience : en s'attendrissant lui-même, il excellait à attendrir les autres, sans peine, sans effort, avec une simplicité ravissante. Parfois, à propos d'un accident vulgaire, d'une infortune banale, d'une rencontre, d'un souvenir, il mouillait les yeux et le cœur de son auditoire. Il avait, si on peut le dire, l'esprit et la voix de l'émotion : il mettait dans ses récits, dans ses mensonges, dans ses romans, une éloquence qui avait de l'artifice et de la musique.

Je me souviens d'une histoire vraie ou fausse, que Marcel nous racontait avec une émotion contagieuse, peut-être avec un secret pressentiment : il s'agissait d'un malheureux musicien, qui jouait du violon dans l'orchestre d'un petit théâtre de Paris. Ce musicien était fort à plaindre : il adorait une maîtresse infidèle, une comédienne de l'endroit, une jolie femme à la mode du jour et de la nuit. Chaque soir, à l'heure du spectacle, l'artiste amoureux reprenait sa place dans l'orchestre : il contemplait tristement l'ingrate bien-aimée; il la voyait sourire et se donner de loin à des bienheureux ; il interceptait ses œillades, et il s'en faisait des larmes; puis le moment venu, quand la comédienne se mettait à chanter, le musicien l'accompagnait bon gré mal gré, sur son violon : il l'accompagnait en conscience.....

mais il finissait bien souvent par oublier le public, la note, la mesure, l'air tout entier et la chanson !

Au fond de toutes les tristesses du monde, Marcel ne voyait rien plus de affreux que la vie de cet artiste, spectateur obligé d'une horrible comédie qui lui infligeait un rôle, pauvre musicien qui déchirait les fibres de son cœur sur les cordes d'un violon, trop faible pour briser son instrument et trop misérable pour le dédaigner, regardant passer tous les jours son bonheur d'autrefois avec la robe d'une femme infidèle, jouant un pareil jeu pour gagner sa vie, et se tuant chaque soir pour vivre !

Marcel était l'ami de ce malheureux sans le connaître ; il nous parlait de lui, comme d'un martyr ; j'ai de tristes raisons pour être bien sûr qu'il ne l'oublia jamais.

III

Marcel nous quitta, pour aller plaider dans une petite ville du Dauphiné. Quoiqu'il n'entendît pas grand'chose aux arguties de la loi, je croyais à son avenir, et je lui promettais la fortune dans le succès, en songeant à la rare intelligence de sa parole. Je n'avais qu'une seule crainte : c'était qu'il ne s'avisât, tôt ou tard, de paraître à la barre du tribunal avec son violon à la main ; il me semblait que le violon de l'artiste devait porter malheur à l'avocat.

Marcel ne tarda point à plaider ; le hasard et le crime lui envoyèrent une bonne fortune qu'il avait bien souven souhaitée : une belle veuve à défendre, à sauver et à venger. Sans doute, il fit des prodiges de dévouement et d'éloquence ; mais il plaidait contre la vérité, contre une arme visible, contre le sang qui coulait encore, et il perdit sa cause. Cette jolie veuve avait tout simplement égorgé son mari : elle fut condamnée.

Quelques heures après cette condamnation qui le désolait, Marcel se trouvait seul dans son cabinet de travail : il croyait apercevoir encore tous les personnages du drame judiciaire qui venait de se dénouer; il se rappelait les moindres détails d'une cause bien mystérieuse; il se demandait tristement s'il avait rempli son devoir tout entier, s'il avait dépensé dans l'intérêt de sa cliente assez d'esprit, de sentiment et d'imagination. Il eut peur! il devint pâle... il se mit à trembler... en pensant qu'il avait oublié de faire valoir une circonstance atténuante! Marcel se laissa tomber dans un fauteuil; il frappa de la main, sans y prendre garde, sur une petite table, et il entendit un soupir, une plainte, un gémissement : c'était son violon, qu'il venait de toucher un peu violemment, et qui se plaignait sans doute d'être rudoyé après avoir été bien négligé.

Marcel essuya la poussière de ce pauvre violon, qu'il avait oublié si longtemps : il le prit, le regarda, l'examina en souriant; il l'effleura, il l'interrogea du bout des doigts, et il s'en échappa quelques notes joyeuses qui saluaient le retour de l'artiste; enfin, il saisit son archet et l'âme du violon se fit entendre...

En ce moment, des passants daignèrent s'arrêter dans la rue, et des voisins se mirent aux fenêtres: on écouta, on admira, on applaudit le musicien, et ce fut un grand malheur pour Marcel,

Il y a des goûts et des talents, frivoles peut-être, mais charmants, qui ne conviennent pas à la dignité officielle de certaines professions; suivant le monde, par exemple, un médecin, un avocat, un juge, un prêtre ne doivent songer qu'à guérir, à plaider, à juger, à prier: on les blâmerait volontiers de tempérer par un don de l'esprit, par une grâce de caractère, par un art ou un agrément, la science, le travail, la justice, la dévotion

Les passants, les voisins, les curieux, qui avaient applaudi Marcel, n'hésitèrent point à le blâmer. On ne parla, dans toute la ville, que du violon de *Monsieur l'avocat*. On se demandait ce qu'il y avait de commun entre la procédure et la musique; on disait qu'un pareil légiste avait dû étudier le droit à l'école du Conservatoire; on ne le trouvait bon qu'à plaider dans les concerts de la société philharmonique. Les femmes surtout étaient furieuses contre l'avocat musicien : un homme de robe qui avait joué du violon en sortant de la cour d'assises, après avoir perdu sa première cause, et quelle cause!

Une jeune dame, qui passait pour être déjà d'une méchanceté malsaine, lui fit demander s'il consentirait à donner des leçons de solfége, au cachet. Un vieux plaisantin, un des nobles les plus malpropres du chef-lieu, distribua une lettre d'invitation qui renfermait cette petite note: *Maître Marcel jouera du violon*. Le bibliothécaire de la ville, un ignorantissime savant, un cuistre frotté de poussière et de venin, publia une caricature qu'il prit la peine de glisser sous toutes les portes, à plat ventre : cette vilaine lithographie représentait *un avocat jouant du violon sur un échafaud*.

Marcel eut la faiblesse de craindre cet horrible monde : il se sentait trop grand et trop petit pour lutter; il s'écarta du chemin des sots et des vipères; il se cacha, travaillant dans le jour avec l'esprit de ses livres, rêvant et se consolant chaque soir avec l'âme de son violon.

IV

Un soir qu'il avait joué, au coin du feu, une mélodie italienne, douce et triste, brillante et langoureuse, une ro-

mance mêlée de pluie et de soleil, Marcel s'imagina que des mains invisibles venaient de l'applaudir, tout près de lui, au-dessous de lui, dans une chambre de la maison.

— C'est une femme, pensa Marcel ; un homme n'aurait point applaudi ! il n'y a que les femmes et les enfants qui aient le courage de leur émotion et de leur plaisir. Mais quelle est cette femme ? Est-elle jeune ? est-elle jolie ? Si elle était vieille, elle n'applaudirait point de la sorte, à demi-voix... c'est-à-dire à demi-main, avec une petite façon de timidité, de pudeur et de mystère ; elle est jeune !

Restait la question de figure, de charme, de beauté ; Marcel n'osa point décider tout à fait que la jeune femme était belle.

Le lendemain, à la même heure, Marcel reprit son bienheureux instrument ; il avait la meilleure envie de se faire applaudir, et l'on battit des mains par trois fois, si bien qu'il se crut obligé de recommencer les jours suivants. Il se disait en souriant, avec un jeu de mots que je lui pardonne : L'âme de mon violon a trouvé un cœur !

Un matin, la servante du premier étage se présenta chez Marcel qui habitait l'étage supérieur ; elle venait lui adresser des compliments et des remercîments de la part de sa jeune maîtresse.

Marcel avait donc deviné : elle était jeune !

— Votre jeune maîtresse est une de mes jolies voisines ? demanda-t-il à la servante.

— Oui, justement, une voisine qui demeure dans la maison, dans une chambre au-dessous de la vôtre ; c'est une enfant qui souffre et qui a toujours peur de mourir ! Elle dit que votre violon l'empêche tous les soirs de sentir sa souffrance et de penser à la mort...

— J'irai la remercier à mon tour...

— Gabrielle est bien trop faible, trop malade, pour rece-

voir des visites; mais, comme elle se croit votre obligée, elle veut que vous puissiez la connaître dès aujourd'hui, sans la voir : elle m'a suppliée, à l'insu de sa mère, de vous montrer son portrait; c'est une manière de vous sourire et de vous saluer... Elle fait ce qu'elle peut!

Marcel regarda le portrait : c'était une jolie fille, blonde, blanche, rose, trop rose peut-être; par bonheur, elle avait des yeux qui voilaient tendrement la jeunesse trop éclatante de son visage. Quelque chose de triste, d'inquiet, tombait de ces beaux yeux, quelque chose qui avait dû toucher à des larmes... le regard en était encore mouillé.

— Oh! reprit la servante, Gabrielle n'est plus aussi fraîche, aussi vermeille que cette image; mais, la belle couleur de la jeunesse lui reviendra bientôt, avec la santé! Sans vous en douter, monsieur, vous contribuerez à la guérir : elle se porte déjà très-bien lorsqu'elle entend votre musique! Mais voici qui n'est pas naturel!... Je n'y comprends rien : votre musique fait la joie et le bonheur de ma jeune maîtresse, tandis que je me désole comme une sotte en vous écoutant!... Ce qui paraît lui donner de la force me rend toute faible; elle pleure comme moi, c'est vrai, à vos belles chansons... mais elle pleure joyeusement, et il me semble que je pleure triste! Si vous continuez à jouer du violon, je serai malade... quand Gabrielle ne le sera plus!...

On ne saurait dire toute la joie, tout le plaisir que Marcel prenait à jouer du violon, chaque soir, à la même heure, pour un auditoire qui n'était que le cœur d'une jeune fille inconnue. Il se sentait bien heureux et bien fier d'être pour quelque chose de bon dans la santé, dans la vie de cette jeune malade. Il s'efforça de prêter à son instrument un charme nouveau, des douceurs et des émotions qu'il ignorait encore lui-même. Il poussait la bonne volonté, le dévouement, l'enthousiasme jusqu'à l'enfantillage: il s'as-

seyait sur le parquet de sa chambre, et il jouait ainsi du violon, pour mieux se faire entendre de Gabrielle, pour mieux se rapprocher de son cœur, avec le son, avec la mélodie, avec les secrètes caresses de la musique. Un applaudissement le récompensait de sa tendresse, de son talent et de sa peine. Il s'endormait, en méprisant toutes les sottises de ce vilain monde.

Un soir, on dédaigna, on oublia d'applaudir Marcel, après un air sentimental qu'il avait délicieusement chanté sur son violon. Il recommença de plus belle, et on ne l'applaudit point davantage. Il improvisa des merveilles, il imagina des prodiges, il arracha à l'âme de son violon tout ce qu'elle avait de beau, de poétique et de tendre ; il n'entendit battre ni le cœur ni les mains de la jeune fille.

Marcel quitta sa place habituelle ; il ouvrit lentement la porte de sa chambre ; il descendit sur la pointe du pied jusqu'au seuil du premier étage : il écouta, l'oreille collée contre une cloison... et il lui sembla que l'on pleurait tout près de lui. Marcel avait bien entendu : on pleurait, on se désolait ; c'était une mère qui sanglotait sur le visage immobile de son enfant. La jolie malade était morte.

Chose bien étrange et bien triste ! Marcel ne connaissait pas cette jeune fille ; il ne savait rien de sa vraie personne ; il ne l'aurait peut-être jamais aimée si elle avait vécu ; eh bien ! la mort de cette enfant le troubla jusqu'à la douleur ; cette mort faisait une espèce de vide autour de sa pensée : il venait de perdre une amie inconnue qui était, pour lui, non pas une affection, mais un besoin mystérieux, une sorte d'attache secrète. Marcel se crut plus malheureux, plus dédaigné, plus seul que jamais, et il regretta Gabrielle jusqu'aux larmes.

Il y a des femmes que l'on n'aime point, que l'on n'aimera jamais ; un jour, elles s'en vont, elles disparaissent,

elles se retirent de votre ombre, et l'on se prend à les regretter, à les pleurer, comme si on les avait beaucoup aimées. O mystère! ô misère!

L'ombre de Gabrielle empêchait Marcel de dormir; il voulut quitter la maison où la jeune fille était morte, une maison qui n'était pour lui qu'un grand tombeau entr'ouvert; il en croyait voir sortir toutes les nuits un fantôme qui venait jouer avec les cordes de son violon.

Marcel quitta cette maison, ce tombeau, à la hâte, du jour au lendemain; il se retira mystérieusement à l'autre bout de la ville... Mais l'ombre de Gabrielle se mit à le suivre, à le poursuivre, jusque dans sa nouvelle demeure. Marcel pensa que la jeune fille revenait sur la terre pour l'obliger à disparaître de ce petit monde, de ce petit gouffre où il n'avait trouvé que des mépris, des injures et des chagrins; il résolut de disparaître, et il s'en alla secrètement, chassé... ou plutôt accompagné par l'ombre de Gabrielle, qu'il ne cessa d'entrevoir que sur le seuil de la petite ville. En ce moment, Marcel sentit passer sur son front un souffle qui le glaça; c'était peut-être le dernier baiser du fantôme! Marcel continua sa route, et Gabrielle reprit tout doucement son chemin, le chemin invisible de sa tombe.

Marcel ne m'avait point oublié depuis son départ de Paris; il m'écrivait souvent, et je pourrais emprunter à cette correspondance de véritables trésors de misanthropie spirituelle. Après son petit roman avec la jeune fille malade, il oublia de m'écrire pendant un grand mois; il ne devait plus m'adresser que quatre lettres! En voici deux : elles racontent ce que j'ai à dire; les autres viendront plus tard, si j'en ai besoin.

V

« J'ai vendu mes livres; j'ai presque donné mes meubles; j'ai envoyé ma robe d'avocat à une vieille femme qui avait besoin de se couvrir; je n'ai emporté que mon violon. Quand je me suis vu bien loin de ma petite ville, je me suis agenouillé sur le bord de la route, et j'ai joué sur la quatrième corde un adieu qui s'adressait à des âmes bien-aimées, sans oublier l'âme de Gabrielle.

» Me voici, depuis un mois, dans un coin du monde, dans une solitude, dans une Thébaïde, dans une forêt. Où je suis, je n'en sais rien; dans quel pays, sous quel ciel je me laisse vivre, je ne m'en inquiète guère. Le pays est beau et le ciel est bleu! Je crois pourtant que mon désert se cache dans le voisinage de Turin.

» La petite maison que j'habite, très-simple et très-jolie, appartient à une vieille marquise, fort originale et un peu folle. Quand elle était jeune, cette bonne femme eut un amour malheureux, elle fit bâtir une maisonnette, une cachette, au milieu d'un grand bois, pour y cloîtrer sa passion et sa douleur; le chagrin et la recluse s'en allèrent bien vite : la cellule seule est restée à sa place. Je m'y abrite à mon tour, à bon marché, et j'y resterai longtemps.

» J'ai trouvé dans le cloître de la marquise deux ou trois robes de femme, un cahier de musique et un piano. Je n'ai que faire du piano : le piano est un vilain instrument, un corps sans âme. Le cahier de musique renferme, au milieu de beaucoup de niaiseries sentimentales, une belle romance de Bellini, une romance peu connue, un vrai cantique d'amour, d'un sentiment admirable, d'une passion qui va jusqu'à l'enthousiasme de la douleur. Les deux ou trois robes

sont d'une étoffe et d'une forme sévères; elles semblent avoir été faites pour quelque deuil de la coquetterie; la marquise les aura laissées pêle-mêle avec ses chagrins de cœur. J'ai oublié de vous apprendre un détail assez singulier : ma maison n'a point de porte! cela se comprend peut-être, quand on pense qu'elle a été bâtie pour une pénitente, pour une recluse, pour une amante désolée. Chaque soir, quand le soleil se couche, je retire mon échelle de soie, et je m'endors, sans craindre les voleurs, dans le petit lit fort élégant de la marquise.

» Les oiseaux du voisinage commencent à me connaître et à m'estimer: ma présence les avait effrayés; mais ils se ravisent, ils se rassurent, ils reviennent près de moi, et ils me chantent leur petit talent. Ils devinent que je daigne prendre garde à leurs danses et à leurs chansons; ils sautillent, en chantant, jusque sur le bord de ma croisée; il leur arrive plus d'une fois, quand je déjeune, de venir chanter et danser jusque dans ma chambre.

» Tous ces petits oiseaux savent déjà que j'adore la musique; ils me font peut-être l'honneur de me croire un assez bon musicien : lorsque je prends mon violon, ils se taisent, et je m'imagine qu'ils m'écoutent à leur tour.

» Tout est en feuilles et en fleurs dans ma forêt. C'était hier le 21 mars, le premier jour du printemps, le grand jour où les oiseaux se marient. J'ai donc assisté à toutes sortes de mariages, célébrés par-devant le soleil, qui avait pris, pour cette solennité, son écharpe la plus éblouissante. Les oiseaux qui se marient ressemblent à la plupart des jeunes mariés de ce monde, ils célèbrent leur mariage par des fêtes, des spectacles, des bals et des concerts. Les jolis couples de mon voisinage ont dansé, tout un jour et tout un soir, sur des branches de tilleuls et de marronniers fleuris. Ils ont chanté leurs nouvelles amours, avec des ro-

mances qui feraient envie à l'Opéra-Comique; deux oiseaux chanteurs, un chardonneret et une linotte, avaient imaginé d'exécuter, entre deux paravents de charmille, la partition du *Rossignol*. La fête du 21 mars s'est terminée par un immense concert; l'orchestre a fait des miracles; il était composé de quelques milliers de musiciens; il était conduit par le doigt de Dieu!

» Après le concert, les mariés se sont couchés dans des draps de verdure, avec de petites fleurs pour oreillers.

» Au moment où je vous parle ainsi du mariage des oiseaux, mon petit ermitage prend à mes yeux une physionomie toute nouvelle et vraiment admirable; c'est la première fois que j'assiste au spectacle d'une pareille scène : il pleut comme dans le beau temps du déluge; le ciel est tout couvert, tout noir, et si bas, si bas, qu'il touche presque à la cime des arbres et à la toiture de ma chaumière.

» Tant mieux!... Je commençais à m'ennuyer de ce ciel toujours uni, toujours calme, toujours bleu, toujours transparent, toujours immobile, comme la toile d'une décoration superbe; je commençais à être fatigué de ce soleil toujours chaud, toujours lumineux, toujours splendide, si fier et si hautain qu'il ne vous permettait pas de le regarder en face. Aussi, mon ami, c'est pour moi une belle distraction de voir, à travers les vitres de ma fenêtre, la pluie qui tombe, qui se promène, qui roule, en balayant les fleurs qui ne devaient mourir que demain; c'est pour moi une joie sans pareille, une joie d'enfant, d'entendre les cris étouffés du vent et les sanglots furieux de l'orage!

» Il fait un temps épouvantable!... Pourtant, vous le dirai-je? il y a là, sous les arbres de mon jardin, à mes pieds, et par ma faute, deux pauvres diables que je laisse, bien tranquillement, bien cruellement, se morfondre, se noyer à la pluie; je les entends: ils se plaignent, ils crient, ils

menacent; mais c'est égal, ils ont beau crier, je n'ouvrirai point ma porte, ou plutôt ma fenêtre. Je me doute qu'ils ont de l'eau jusqu'aux genoux, jusqu'à la ceinture, par-dessus la tête; je crois bien qu'ils en pourront faire une bonne maladie et qu'ils n'oublieront pas de me maudire; mais, encore un coup, je ne veux point ouvrir. Il ne me sied pas de recevoir et d'abriter, pendant une partie de la nuit, des vauriens égarés, des mendiants de campagne, la pire espèce de mendiants après les voleurs! il me semble avoir entendu la voix d'une femme... mais quelle femme? Une bohémienne qui accompagne sans doute un vagabond!...

» L'orage continue et s'accroît encore! L'eau ne tombe plus seulement: on dirait qu'elle se précipite à la fois du ciel et de la terre; c'est la fin du monde!

» Je me souviens qu'un jour, dans la maison de santé du docteur Blanche, à Paris, un fou disait à ses compagnons d'infortune: Mes bons amis, lorsque Dieu se résout à châtier les crimes de la terre, il s'échappe de ses yeux une larme, et cela forme les déluges! — Une vieille folle s'avança vers l'orateur et lui dit à voix basse: Qu'est-ce donc, quand il pleut seulement? — Alors, répliqua le fou, ce ne sont que les anges qui pleurent!

» Ma foi! mon ami, si le fou du docteur Blanche a raison, il faut que les anges aient eu bien du chagrin aujourd'hui!

» La nuit sera terrible! le vagabond et la bohémienne recommencent à crier.

» Adieu! »

VI

« Je vous ai écrit, il y a huit jours, une longue lettre; si vous l'avez lue, vous savez déjà comment il me fallut subir, dans la même soirée, le spectacle d'un orage qui vint

me distraire dans ma retraite, et la visite de deux promeneurs égarés, que je laissai se morfondre à la porte de mon ermitage. Cette visite-là, mon ami, est une grande aventure, et vous allez la connaître tout entière.

» Après avoir dédaigné, repoussé les deux visiteurs inconnus, je continuai à vous écrire et je cachetai ma lettre. Ensuite, j'allai prendre mon violon, tranquillement, comme une personne qui n'a rien à se reprocher. Je feuilletai un vieux cahier de musique ; je retournai au hasard la belle mélodie de Bellini dont je vous ai parlé ; précisément cette mélodie a pour titre : *Après l'orage !* C'était là un bon titre de circonstance, et je ne pus m'empêcher de voir dans cet à-propos une petite malice, une petite espièglerie du diable.

» Je fermai les yeux, à la façon d'un improvisateur qui rêve, qui se recueille dans l'obscurité et dans le silence. Je voulus préluder à ma manière : je demandai aux gammes, aux caprices, aux mystères de mon violon tout ce qui pouvait ressembler, bien ou mal, au vent qui siffle, à la pluie qui tombe, aux éclairs qui brillent et passent, au tonnerre qui gronde, à la foudre qui éclate, à la scène tout entière dont j'avais été le spectateur, et qui venait de se jouer à la fois sur la terre et dans le ciel.

» Tandis que mon archet, mes doigts et surtout mon imagination s'ingéniaient à faire jaillir de mon instrument les plus beaux éclats de la tempête, je détournai les yeux, et je crus apercevoir à travers les vitres de ma chambre un coin du ciel qu'illuminait le scintillement des étoiles. Bientôt la nappe bleue dont j'avais vu d'abord un seul pli flotter au milieu des nuages, s'étendit, se déroula peu à peu, déploya les flots de sa draperie admirable, et finit par couvrir l'immensité de la table céleste.

» En une minute, et comme par enchantement, le temps

était redevenu calme, radieux, magnifique ; alors, sans y songer, par un mouvement involontaire, je revins à mon instrument que j'avais quitté, et, l'œil toujours fixé sur un vaste horizon de lumière, je me mis à jouer doucement, bien doucement, avec l'âme de mon violon, la délicieuse mélodie de Bellini ; et jugez de ma surprise, de mon émotion : à côté de moi, au dehors, dans mon jardin, une voix répondit à la mienne ; je m'approchai de la fenêtre pour mieux entendre, et j'entendis chanter la seconde strophe de la romance.

» Cette voix me fit tressaillir : elle était toute pleine de la musique, et, si je puis le dire, du cœur même de Bellini ; elle était molle, tendre, pénétrante, comme la meilleure caresse de la mélodie italienne. J'ouvris bien vite ma croisée, je me penchai sur le jardin, et j'adressai à cette voix, à cette femme, je ne sais plus quels mots d'admiration stupide. J'attachai mon échelle contre la muraille, et je descendis, ou plutôt je m'élançai jusqu'aux pieds de la chanteuse. Elle ne fut point effrayée de ma brusquerie ; elle me dit avec une douceur qui était encore de la musique :

» — Monsieur, y a-t-il loin d'ici à la ville ?

» — Très-loin, madame... lui répondis-je ; il est impossible que vous partiez en un pareil état et à une pareille heure ; de grâce, attendez le jour !

» — Où donc, s'il vous plaît ? sous la toiture de vos arbres, au clair de la lune, la tête dans l'eau et les pieds dans la boue ?

» — Chez moi, madame, chez moi.. pour peu que votre bonté me pardonne !

» Elle me regarda en souriant, et je devins tout à fait timide, presque honteux ; ma timidité ne m'empêcha pas de de lui prendre la main, qu'elle m'abandonna de la meil-

leure grâce. Je lui montrai l'échelle suspendue au bord de ma fenêtre. Elle me comprit et se prépara hardiment à monter.

» Je crois la voir encore, mon ami : elle relève sa robe blanche; elle pose ses deux petits pieds sur la première marche de mon escalier mobile; elle hésite, et puis se remet en route; elle fait un pas en arrière; elle a honte de sa frayeur; elle me regarde avec une poltronnerie adorable, en ayant l'air de me dire : Je ne suis qu'une femme!

» A la fin, pourtant, elle prit son courage à deux mains; elle grimpa d'un seul trait jusqu'au bout de l'échelle; elle sauta lestement sur le parquet de ma chambre, en s'écriant avec joie : A ton tour, mon vieux Laurent!

» Laurent et moi nous fûmes bientôt auprès d'elle.

» Mon premier soin fut de réparer ma cruelle sottise, autant qu'il m'était possible. Je jetai dans le foyer un énorme fagot de chêne. Je priai Laurent de mettre à profit les faibles ressources de ma garde-robe, dont il alla s'affubler dans un coin, avec toute la niaiserie d'une jeune fille. Quant à sa jolie compagne de voyage et d'infortune, je la suppliai de me suivre dans une petite chambre qu'il plaît à ma vanité d'appeler un boudoir; j'ouvris une vieille commode, la commode de la marquise, et je pris dans ce meuble les robes qui avaient habillé autrefois, dans un jour de regret, la passion, la beauté et la jeunesse.

» Au bout d'un quart d'heure, nous nous trouvâmes réunis sous le manteau de la cheminée, dans l'attitude de trois amis intimes qui se taisent, parce qu'ils n'ont pas le droit de se gêner. Malgré cette apparence d'intimité, mon embarras était extrême : n'osant ni parler ni regarder, je me mis à attiser le feu d'une manière assez

gauche. Je relevai la tête, bon gré mal gré, et je profitai de notre silence, de notre contrainte commune, pour examiner à mon aise les deux personnages qui posaient devant moi.

» Laurent était un homme grand, maigre, sec, ridé, grave, presque fier, comme un serviteur émérite, habitué à des douceurs, à des privautés qu'il partage avec un chat, un griffon, une levrette. Il y avait en lui quelque chose d'assez remarquable, et que n'ont point tous les valets : un regard plein de dévouement et de sollicitude, un front large, intelligent, et une lèvre légèrement plissée qui avait l'air de faire fi ! Je n'ai qu'un mot à vous dire de la mystérieuse maîtresse de Laurent : elle ressemblait, en le flattant peut-être, à un délicieux portrait que nous avons souvent admiré ensemble, — au portrait de Mme Malibran !

» Je puis bien vous l'avouer, ami, à vous qui savez regarder au fond de tous les gouffres du cœur humain : je me laissai aller à une admiration si prompte, si vive, si profonde, si terrible, que je tombai dans un état complet de rêverie et d'extase. J'essayai de me soustraire à cette influence, à ce pouvoir, à ce prestige, à cette fascination, et je cachai ma tête dans mes mains. A force de rêver, je m'étendis lentement dans mon fauteuil, les yeux fermés, et ne cessant point de voir cette femme.

» Je fus arraché à ma rêverie par un bruit fâcheux qui me fit trembler : c'était le bruit d'un instrument que j'avais toujours dédaigné... c'était le bruit du piano ! Elle était assise devant le piano de la marquise, promenant ses jolis doigts, au hasard, sur le clavier, sur un petit chemin d'ivoire qui, d'ordinaire, ne conduit à rien de charmant. Je me levai, et j'écoutai pour être poli, sans me douter encore que le piano allait être animé d'une vie nouvelle et merveil-

leuse, ressuscité par une femme dans le monde de la mélodie, du sentiment, de la poésie et de la passion ! J'écoutai par une sorte de dévouement hospitalier, et ce misérable piano, ce grand corps sans âme, me donna un véritable concert où j'entendis des voix inimaginables, des douceurs indicibles, des soupirs inconnus, des tendresses inédites, des caresses en cadence, des notes qui chantaient des baisers !... Non, je n'avais jamais soupçonné qu'il y eût tant d'esprit et d'amour, de bonheur et de chagrin, de douleur et d'audace, de grâce et d'attendrissement, dans cette mécanique, dans ce meuble, dans cette chose qu'on nomme un piano ! Je me disais, en écoutant : Voilà un beau miracle ! c'est un piano qui donne aujourd'hui à mon violon ce que les amants et les poëtes appellent une *âme-sœur !*

» Je la suppliai de continuer... Elle me répondit, en me montrant une lampe :

» — Cette lumière me fatigue !

» Je m'empressai d'éteindre la lampe, et j'allumai ma veilleuse, dont la clarté est si pâle, si douce, si triste, et qui n'importune jamais. Elle avait bien raison : une lampe est curieuse, indiscrète, insolente ; elle vous regarde, vous interroge, vous suit et vous épie. Une veilleuse, au contraire, est toujours timide et bien avisée : elle vous éclaire sans jamais oser vous regarder en face ; c'est une duègne à demi prudente qui détourne la tête au bon moment ; elle s'endort d'un œil pour y voir encore, sans trop vous gêner.

» — Maintenant, me demanda la musicienne, qui voulez-vous entendre ?

» — Vous, madame, vous seule !

» Alors commença un second concert, un concert vocal qui devait durer une bonne partie de la nuit.

» Elle débuta par la romance du *Saule*, cette belle élégie notée que j'avais entendue bien souvent, mais que je ne

connaissais pas encore. Tout était nouveau pour moi dans cette manière de dire le chant, de le parler, de le jouer, avec la pénétration d'une grande comédienne, avec la puissance d'une tragédienne sublime.

» Quand Desdemone eut cessé de gémir et de soupirer, dans cet hymne de mort qui est le pressentiment de l'agonie d'une femme, la chanteuse changea d'esprit et de visage, si je puis le dire, de langage, de masque et de costume; elle se transforma en petite servante, et Ninette chanta pour moi seul la ravissante cavatine de la *Gazza ladra*.

» Après un repos dont elle avait grand besoin, elle me demanda si je connaissais la *Lucia* de Donizetti; puis, sans attendre ma réponse, elle dit à Laurent, qui restait immobile dans un fauteuil :

» — Allons!... voici la *Lucia* que tu aimes tant!

» Le vieux serviteur se leva, se dressa, comme à l'annonce d'une bienheureuse nouvelle; le seul nom de *Lucia* le jetait dans l'ivresse : il commençait à s'en aller au septième ciel, aux anges; il se rapprocha de sa maîtresse en murmurant : Quelle joie!

» Oui, tu as raison, mon pauvre Laurent, quelle joie d'entendre une pareille musique, et surtout de l'entendre chanter par une pareille femme!

» Elle choisit, daus l'opéra de Donizetti, la magnifique scène de la *Folie*, en lui donnant une introduction qui était un contraste dramatique : avant d'être folle, Lucie voulut encore se montrer raisonnable et heureuse; elle commença, elle préluda par les phrases les plus douces de son rôle, de son amour et de son bonheur. La folie éclata tout à coup sur le piano, et la folle se prit à chanter, à se souvenir, à pleurer, à aimer, égrenant les fleurs de sa couronne, les notes de sa voix et les larmes de ses beaux yeux, souriant au passé dans l'ombre de sa mémoire, timide et superbe, trem-

blante et résolue, amoureuse jusqu'à l'ivresse, et désespérée jusqu'au plus ravissant prodige de la douleur! C'était une folie délicieuse et navrante, la plus belle et la plus dangereuse folie de ce monde, pour un auditoire qui écoute bien!

» A la fin de cette scène, Laurent s'avisa de pleurer, et moi je pleurais aussi, tandis qu'elle nous regardait en riant! Il se passa au fond de mon cœur quelque chose d'étrange; j'étais si ébloui, si troublé, si bien gagné par l'illusion et par le charme, qu'il me sembla que j'avais un rôle à jouer dans ce roman, dans ce drame, dans cet amour, dans cette infortune. Je me rappelai le chef-d'œuvre tout entier, et je lui dérobai un personnage. Je pris mon violon, je saisis mon archet d'une main tremblante, ne voyant rien ni personne, oubliant tout, ne songeant plus qu'à l'amant de Lucie, et je chantai l'air des *tombeaux* avec la voix et l'âme de mon violon. Je chantai, en pleurant, ce désolant adieu du regret et de la passion; mes larmes tombaient sur mon instrument... elles en mouillaient la mélodie... elles ajoutaient quelque chose de tendre et de douloureux à cette musique de l'attendrissement et de la douleur. Et puis, ô miracle! l'âme qui chantait brisa une des cordes de mon violon, comme pour mieux nous faire entendre le dernier soupir, le dernier cri d'un cœur déchiré!

» Elle me tendit la main; elle me regarda longtemps; elle ne riait plus.

» Il était déjà tard : il fallut se séparer. Nos petits arrangements furent bientôt faits : pour elle, ma chambre et mon beau lit, qui est couvert de dentelles; pour Laurent, un tapis, un oreiller et une couverture, dans une espèce de placard; pour moi, un manteau et un canapé, dans le trou que j'appelle mon boudoir. Je me retirai.

» Je m'assis un instant sur le canapé, pour me tâter le

cœur. Presque aussitôt j'entendis un léger bruit dans la serrure. Ce bruit m'inquiéta, m'effraya, et je m'endormis en pressentant, hélas ! que je ne devais plus voir cette femme.

» Quand je me réveillai, il faisait grand jour; jugez : il était onze heures ! Je me hâtai d'aller frapper à la porte de communication : point de réponse ! je frappai encore, une fois, deux fois, vingt fois : rien ! j'essayai d'ouvrir : la porte céda; j'entrai : personne !

» La fenêtre était ouverte : je regardai au loin à travers les arbres; j'écoutai le moindre frémissement du feuillage. Je ne vis qu'un paysan qui revenait de la ville; je n'entendis que les oiseaux qui saluaient le beau temps.

» Ce moment fut triste ! Je me disais que je venais de perdre une richesse; je me disais que des voleurs avaient emporté tout mon trésor.

» J'allai m'asseoir près du piano, qui est rempli maintenant de souvenirs, de mélodies et de bonnes pensées; tout à coup, j'aperçus au milieu du clavier, entre deux touches, un papier plié en forme de petit billet; je l'ouvris, et je lus en tressaillant les mots et la signature que voici :

« Quand vous irez à Turin, dans un jour de curiosité,
» n'oubliez pas votre nouvelle amie. Ma maison est située
» dans la *Contrada Nova* : elle a une porte, et Laurent ne
» vous fera pas attendre. — COLOMBILLE. »

» Voilà tout ! l'on ne peut échapper à sa destinée : la mienne est de désirer ce qui n'est point possible, ou de regretter ce qui ne l'est plus !... Mais quelle est donc cette Colombille ? »

VII

Marcel n'était plus seul dans sa solitude. Il s'avisa peut-être de désirer ce qui lui paraissait impossible, ce que l'on désire le plus! il ne tarda point à quitter le petit ermitage de la marquise pour aller à Turin, dans la *Contrada Nova* où demeurait Colombille.

Marcel était un poëte, poëte de la vie réelle : il se prit à oublier tout à coup la bienheureuse maison et la merveilleuse personne qu'il cherchait, pour rêver d'une ancienne histoire, d'une poétique histoire qu'il avait lue dans les *Confessions* de Jean-Jacques. Il se promena lentement, tout le long de la rue, sans prendre garde aux vivants, cherchant quelques traces du passé, une porte, une enseigne, une façade, un rien dédaigné par le temps, une pierre dédaignée par lés hommes, quelque chose d'à demi visible, qui lui fit deviner dans la poussière et dans l'ombre la petite chambre, la petite boutique où Jean-Jacques Rousseau avait aimé Mme Basile. Oui, il songeait à Mme Basile! il croyait entrevoir cette jolie marchande, cette naïve et gracieuse femme d'un vieux mari, au moment où Jean-Jacques se présente devant elle, pauvre, honteux, tremblant, les yeux baissés, les mains tendues vers la charité d'une bonne âme! Il croyait assister à cette première entrevue où l'ami de Mme de Warens se confesse à Mme Basile! Enfin, Marcel frappa résolûment à la porte de Colombille, bien décidé à offrir à une jeune femme, — comme Jean-Jacques, — sa petite personne et son petit talent.

La porte s'ouvrit de suite. On introduisit Marcel dans une chambre d'attente, dans un salon, dans un boudoir; on le pria d'avoir un peu de patience, parce que Mlle Colombille travaillait avec sa couturière, son coiffeur et sa modiste.

Marcel demanda des nouvelles de M. Laurent; on lui répondit que M. Laurent faisait la sieste. Marcel déposa sur un meuble sa petite boîte à violon; il s'assit dans un coin de la chambre, dans la modestie d'une ombre que projetaient d'épaisses tentures; il s'efforça de deviner, non sans quelque frayeur, ce que pouvait être Mlle Colombille.

La chambre où il se trouvait, où il attendait en s'effrayant, n'avait rien d'effroyable pour un jeune homme bien né et bien doué : c'était une chambre coquette, parfumée, riante, où le goût et l'esprit du monde avaient imaginé des merveilles et des chefs-d'œuvre.

Les parois de cette salle étaient cachées sous une tenture blanche, coupée çà et là par des draperies flottantes d'un bleu céleste.

Des peaux de tigre et de panthère, travaillées avec un art infini, laissaient voir au milieu du parquet les couleurs, les dessins, les fantaisies bizarres d'une superbe mosaïque.

Les meubles, légers, capricieux et engageants, étaient enrichis d'incrustations magnifiques, de perles et de dorures.

Un lit de repos, blanc et doré, ressemblait à une longue corbeille ovale que l'on aurait suspendue à des branches d'arbre avec des flots de rubans; la mante qui le recouvrait était en drap de soie à broderies pleines et éclatantes, semé de figures mythologiques. Au lieu de fruits dans la corbeille, c'étaient des amours.

Le plafond, j'allais dire le ciel de ce boudoir, était jonché d'un immense bouquet de fleurs épanouies; la tige mobile d'une rose balançait négligemment une lampe bleue et transparente qui avait la forme d'un papillon aux ailes éployées; il s'en échappait un doux parfum pendant le jour, et une douce lumière pendant la nuit.

Dans un coin de cette thébaïde du plaisir, du caprice et de l'opulence, il y avait sur un piédestal en marbre une allé-

gorie du Silence, et de l'autre côté de la chambre une allégorie du Baiser. Ce baiser en aurait appris à celui de Houdon.

Eh bien! tout ce luxe, ces meubles, ces tentures, ces parfums, cette corbeille d'amours épanouis, ces fantaisies équivoques, ces symboles de la statuaire païenne, cette galanterie à demi vêtue dans de beaux habillements, cette poésie provoquante d'un certain monde suspect, tout cela disparut bien vite aux yeux de Marcel, qui se prit à contempler un des ornements les plus délicieux et les plus périlleux de ce joli endroit : le portrait de Colombille, coquettement placé au-dessus du lit de repos.

Ce portrait, que le vaste relief d'un cadre superbe repoussait habilement dans une profondeur mystérieuse, était l'ouvrage d'un artiste de Florence, d'un artiste amoureux de son modèle : il y avait en effet bien de l'amour dans ce chef-d'œuvre! J'ai là, devant moi, ce beau portrait de Colombille, copié au pastel par une main fort habile et peut-être par une passion bien inspirée; cette copie me vient de Marcel lui-même. Colombille est debout, appuyée contre un massif d'arbres; elle contemple le ciel, et sa bouche entr'ouverte chante sans doute quelque mélodieuse prière. Elle est vêtue de blanc; sa tunique a des manches flottantes que l'on a retroussées jusqu'au coude, afin de laisser voir les bras les mieux faits et les plus caressants du monde. Elle a serré sa taille avec une cordelière de soie vierge; elle a eu la fantaisie de chausser des sandales antiques.

La beauté de Colombille, sur cette image, est une de ces perfections que l'on rencontre dans l'Italie méridionale : l'accomplissement des lignes, la délicatesse des contours, la vivacité ardente du regard qui n'exclut ni la grâce ni la douceur, une expression avide qui semble retourner une âme sur une figure. Quand une fois on a regardé ces grands yeux noirs qui vous frôlent et vous bravent, ces cheveux

magnifiques et hardis qui jouent sur des épaules nues, ces formes qui tressaillent dans une robe de peinture, ce front illuminé par une intelligence exquise, cette bouche entr'ouverte, souriante et curieuse, toute cette éblouissante personne, on se trouble, on s'étonne, on songe, on babille avec soi, on fait son petit roman, on se raconte quelque fabuleuse histoire qui se dénoue bien près de Colombille !

Marcel, les yeux fixés sur ce portrait, imagina des contes à rêver debout. Chaque regard qu'il adressait à cette image était une page éloquente, spirituelle, sentimentale, qu'il donnait secrètement au roman improvisé de ses désirs et de ses rêves. Il dénouait sans doute ces contes, ces histoires, ces belles rêveries, avec le cœur et la main de Colombille,— au moment où il fut réveillé en sursaut, dans son ambition et dans son bonheur, par les sons d'une voix éclatante qu'il reconnut tout de suite : c'était la voix de Colombille elle-même qui chantait, dans une salle voisine, la première phrase d'un magnifique duo du troisième acte de la *Norma*.

Marcel regarda lentement autour de cette chambre mystérieuse où il venait de rêver si bien ; peut-être rêvait-il encore : il s'imagina qu'on lui parlait tout bas à l'oreille, quoiqu'il n'y eût personne près de lui ; on disait à ce pauvre rêveur : Chante !

Marcel ne savait chanter qu'avec la voix de son violon ; il ouvrit la petite boîte qui renfermait le précieux instrument ; il se recueillit, il s'inspira dans une rêverie nouvelle, il saisit son archet, et l'âme du violon se glissa dans un rôle d'opéra. Cette âme chanteuse connaissait tout le répertoire des belles mélodies, et rien ne lui était plus facile que de répondre aux plaintes de Norma avec toute l'émotion d'Adalgise.

Colombille reconnut la *voix* de Marcel, cette voix qui

avait déjà chanté pour elle seule, au milieu d'une forêt, dans un petit ermitage, pendant la nuit, les plus poétiques douleurs de la *Lucia*. Elle se troubla peut-être, un instant, une mesure, une note ; mais elle reprit bien vite le chant de son personnage, et ce fut une vraie merveille que ce duo admirable, chanté à distance par une femme et un violon, avec un amour, une passion, un enthousiasme chagrin, qui auraient fait envie aux deux plus grands artistes de ce monde.

Les deux rivales, Norma et Adalgise, venaient de se réconcilier, de s'embrasser dans une des plus belles inspirations de la musique de Bellini. Marcel était debout, les yeux baissés ; il tenait encore son violon d'une main, et son archet de l'autre ; il attendait, ou plutôt il *espérait*, en prêtant à ce mot ce que lui donne le sentiment délicat de la langue espagnole : un certain désir et un certain plaisir dans l'attente.

On ouvrit tout doucement une porte ; on souleva une tenture, et Marcel aperçut Colombille qui lui souriait, qui lui tendait la main : Marcel s'agenouilla en pleurant, comme Jean-Jacques pleurait un jour aux pieds de Mme Basile.

— Ami, lui dit-elle, l'âme de votre violon chantera ce soir avec moi, sur le théâtre Reggio ; je croirai l'entendre... elle m'inspirera... j'oublierai le monde entier, et je ne chanterai que pour vous !

VIII

Voici une nouvelle lettre de Marcel, écrite peu de jours après la scène que je viens de raconter.

« Je connais maintenant cette jolie et admirable Colombille, dont je vous ai parlé ; elle est la chanteuse favorite

du théâtre Reggio, de Turin : une grande dame à la mode de la galanterie, une princesse, une merveille, tout ce que vous voudrez de superbe et de charmant. Elle a fait les beaux soirs de presque toutes les scènes d'Italie. Elle a inspiré à Donizetti ses créations les plus passionnées, à Bellini ses soupirs les plus doux, à tous les maîtres contemporains leurs mélodies les plus touchantes. Ella a désespéré les plus nobles seigneurs de Naples, de Milan et de Venise. Elle s'est amusée, un jour, à tourner la tête au premier ministre d'Autriche, pour lui arracher la grâce de quelques proscrits de la Lombardie. Elle est née pour chanter et pour aimer, comme un oiseau; elle a aimé et chanté toute sa vie.

» Quoiqu'elle n'ait point de fortune, Colombille est très-riche : elle a des trésors inépuisables dans la voix ; elle joue le rôle de la richesse avec une rare magnificence. Elle a une maison étincelante, une voiture attelée de chevaux de Bohême, des serviteurs nombreux, des caméristes, un intendant, un cuisinier, des parasites, des pauvres à l'année, deux ou trois galopins, et des nègres de luxe.

» La loge de Colombille, au théâtre Reggio, ressemble à un vaste salon éclairé par des flots d'argent, d'or et de lumière. Chaque soir, elle y voit accourir et se prosterner à ses pieds toute la jeunesse, tout l'esprit, toute l'opulence, toute la galanterie intelligente de Turin. Elle reçoit tout ce monde empressé, jeune, riche, spirituel, bien plus dans sa loge que dans sa maison ; on croirait qu'elle ne veut être coquette que dans une dépendance du théâtre, dans un appartement du soir, qui est peut-être aussi un petit théâtre machiné.

» Qui aime-t-elle? aime-t elle quelqu'un? Toute la ville voudrait le savoir, et Dieu seul le sait! Il y a bien un harpiste que je soupçonne, un de ces éminents crétins qui deviennent des musiciens illustres; mais ce râcleur est si

déplaisant à force de vulgarité! il a si peu de figure et d'orthographe! il est si balourd et si prétentieux! il pue à la fois le parmesan et le musc! Quels cheveux pommadés de rance! Quelles oreilles, que l'on prendrait pour de certaines écailles abîmées par le couteau de l'écaillère! Et quel rire affreux, niais, stupide! un rire insupportable, si l'on n'en riait pas! Quand il dîne à la table de Colombille, il n'a l'air que de manger, et comme il mange! Dans toute sa personne, il semble n'avoir rien de propre que la main, parce qu'il est forcé de la nettoyer pour son état! C'est encore de l'orgueil, peut-être... mais, en conscience, il m'est impossible d'avoir peur d'un pareil galantin, qui est un exemple du certain degré d'intelligence que peut acquérir une huître.

» Il y a bien aussi un aimable gentilhomme, que j'accuse secrètement d'avoir su plaire à Colombille. Le comte Eric a de la jeunesse, de l'éclat, un tempérament spirituel, un esprit lettré, des mœurs faciles, un cœur doux et honnête, le désir de la galanterie et le goût du plaisir galant. Il a le caractère rose, comme son beau visage; ses yeux et ses lèvres semblent toujours sourire à la vie, comme s'il n'avait jamais souffert, comme s'il était sûr de ne jamais souffrir. Ce bonheur souriant, cet esprit content de tout le monde, cette douce humeur, cette gaieté galante, me rassurent quelquefois. On ne peut pas, on ne doit pas aimer Colombille sans chagrin, sans pâleur, sans colère, sans tristesse, sans passion et sans jalousie, en ayant l'air d'être heureux de vivre!

» Ce soir, après le spectacle, Colombille ayant voulu se promener à pied, au clair de la lune. Eric m'a poussé vers elle, et m'a conseillé de lui offrir mon bras. Eh bien! je vous le demande, est-ce que l'on prête à un ami le bras sacré d'une femme que l'on aime? J'ai touché, j'ai tenu

pendant un heure le bras de Colombille! Elle m'a dit beaucoup de bien d'Eric et beaucoup de mal du harpiste. En l'écoutant médire du musicien, j'ai recommencé à avoir peur de l'huître.

» Il est vrai que j'ai peur de tout le monde, des gens d'esprit et des imbéciles. J'ai peur de ceux qui connaissent Colombille et de ceux qui ne la connaissent pas. J'ai peur des enthousiastes qui l'applaudissent et des indifférents qui oublient de l'applaudir. J'ai peur des visites qu'elle reçoit et des visites qu'elle repousse. J'ai peur des amitiés qu'elle avoue et des affections qu'elle dédaigne. J'ai peur des misérables qui la servent, et j'ai osé lui demander, il y a deux jours, pourquoi elle souriait à son coiffeur! Les passants eux-mêmes, les passants de la rue, me font frémir, quand ils la regardent pour l'admirer! Je ne sais comment cela s'est fait... Mais, en ce moment, je puis vous dire ce que disait Molière amoureux : « Tout ce que je vois, tout » ce que j'entends, tout ce que j'apprends, toutes les choses » du monde se trouvent avoir du rapport dans mon âme » avec cette femme que j'aime! »

» Colombille adore ce qu'elle veut bien appeler mon talent; elle me répète chaque jour que mon violon est un instrument merveilleux, un petit corps habité par le génie même de la musique. Elle m'assure que mon archet est une espèce de diapason enchanté qui lui donne le ton du sentiment, du goût et du style. Quand elle doit chanter le soir, au théâtre, elle ne manque jamais d'étudier son rôle avec moi, dans son salon, presque toute la journée. Je suis, dit-elle, son inspiration, son enthousiasme, et l'âme de mon violon passe dans son cœur et dans sa voix; elle appelle cette âme de la melodie : une *Egérie qui chante!*

» Colombille me protége. Elle a eu la bonté de me faire admettre, en qualité de premier violon, dans l'orchestre du

théâtre Reggio. Je me trouve si bien payé de ma peine par le plaisir de l'entendre, que je n'ai rien voulu recevoir de l'impresario, et je ne lui demande pas même un remercîment. Ah ! mon ami, quel bonheur d'aimer une belle artiste, qui daigne parfois vous apercevoir du haut de la scène ! quel bonheur d'assister au spectacle qui l'illumine, au triomphe qui la couronne, à l'ivresse de cet auditoire qui l'adore ! quel orgueilleux bonheur pour moi de jouer un petit rôle dans ces grandes soirées, derrière un pupitre de l'orchestre, derrière un cahier de musique ! Je l'entends et la regarde chanter ; je peux la suivre des yeux, de l'oreille, du cœur ! je l'accompagne avec l'âme de mon violon, et je m'imagine que je chante moi-même avec elle !

» Oui ! je suis bien heureux !... mais, si ce bonheur-là durait longtemps, je crois que j'en pourrais mourir de chagrin. »

IX

Marcel m'écrivait encore, quelques mois plus tard :

» Cher ami, je ne crains rien et je n'ai peur de personne ! Elle n'a que du dédain, une espèce de mépris joyeux pour le cuistre à la harpe ; elle n'a que de l'amitié, une sorte d'affection fraternelle, pour le comte Eric. Colombille n'aime que moi ; elle m'aime tant et si bien, qu'elle m'adore !

» C'est un beau miracle que je viens de faire : on ne reconnaît plus Colombille, parce qu'elle paraît ne vivre que pour moi seul ! Le public, un certain public, qui la voyait, qui la rencontrait partout, ne l'aperçoit plus qu'au théâtre, sur la scène. Elle a fermé sa loge ; elle a presque fermé son salon. Elle a congédié la plupart de ses gens, parce

qu'ils faisaient trop de bruit dans nos silences. Elle est devenue modeste, simple, humble, pour ne point humilier ma pauvreté. Lorsqu'elle a chanté, le soir, au théâtre Reggio, elle ne rapporte au logis aucun bouquet, aucune couronne; elle se contente de quelques violettes de Gênes que je lui offre, après le spectacle, dans la coulisse où je l'attends. Quand elle a quitté son costume, elle glisse mes petites fleurs à la place qui leur plaît le mieux, tout près de son cœur, et c'est là que je les retrouve un peu plus tard; mes violettes ne sont pas à plaindre : elle ne quittent le corps de Colombille que pour passer la nuit sous son oreiller.

» Comme je lui dois désormais le bonheur de toute ma vie, je fais de mon mieux pour plaire à Colombille, pour la rendre heureuse avec mon seul amour. L'orgueil, la vanité, l'égoïsme, ne m'empêchent point de comprendre que mon amour a besoin d'être bien grand pour dominer une femme qui a toujours commandé à tout le monde. Entre nous, le passé de Colombille est un abîme, et je sens que je ne pourrai le combler qu'avec des trésors de dévouement et de passion.

» A force de vouloir charmer et séduire Colombille, j'arrive parfois très-naïvement jusqu'à la recherche et jusqu'à l'artifice de la coquetterie. Je songe à faire valoir, à ses yeux, avec une certaine grâce apprêtée, des enfantillages qui peuvent étonner une femme, chez un homme. Je trouve des mièvreries, des gentillesses, des mignardises, qui la flattent sans doute, et qui l'attachent à moi peut-être. En pareil cas, elle ne manque jamais de me demander, avec une joie mêlée de quelque surprise : — Tu m'aimes donc bien? Il semble que la naïveté de mon amour la surprenne, comme quelque chose de nouveau dans ses amours.

» Je suis d'avis qu'on n'aime point avec l'esprit; mais je

crois qu'on peut aimer avec esprit, et je m'efforce d'être spirituel jusque dans la passion. Je suis content lorsque j'ai réussi à donner une forme ingénieuse à une phrase de tendresse. Je me félicite lorsque j'ai prêté à mon amour heureux quelque bonne fortune de langage. J'aurais honte de parler des lieux communs de la galanterie. Je cherche bien souvent midi à quatorze heures, pour trouver un mot à effet, qui ait l'air d'aimer spirituellement. Ma jalousie même, violente, horrible, insensée, ne s'oublie jamais jusqu'à la parole banale, jusqu'à la plainte vulgaire; elle a des colères qui courent après l'esprit, des douleurs qui se croient forcées d'être spirituelles. Colombille me dit quelquefois, en souriant à cet esprit qui l'adore : — Tu sais aimer !

» Certes, je ne manque point de fermeté, de résolution, de courage et de force; j'ai appris de bonne heure à lutter contre les intérêts et les affections de ce monde ; l'amitié des hommes et la galanterie des femmes n'ont jamais trouvé en moi, pour le briser, une espèce de roseau peint en fer ; eh bien ! voilà que j'éprouve un certain plaisir mêlé d'orgueil à m'affadir jusqu'à la niaiserie, à m'affaiblir jusqu'à la défaillance, aux pieds de Colombille : je ne demande pas mieux que de m'abaisser, de m'humilier devant elle, et je me pardonne toujours ces humiliations, en songeant aux ravissements qu'elles me donnent. Je ne m'effraye point d'une pareille lâcheté, qui a peut-être quelque puissance, une puissance trop dédaignée par les hommes amoureux : il n'est point impossible d'enchanter une femme avec les tendres timidités de la faiblesse.

» Je dois avouer que ma faiblesse touche bien plus l'imagination que le cœur même de Colombille. Elle est charmée de mes attendrissements ; elle n'en est pas attendrie. Elle me regarde chanceler dans le chagrin, dans la dé-

fiance, dans la passion, dens la jalousie, en ayant l'air de me remercier de tant d'amour et de tristesse. Elle applaudit à un spectacle qui ne s'adresse qu'à elle et qui lui fait plaisir. Si elle s'aperçoit que je pleure, elle se hâte d'essuyer mes yeux en souriant. Mes pleurs ne lui donnent jamais l'envie de pleurer ; je puis dire qu'elle ne sait verser que mes larmes.

» Il n'y a que mon violon, l'âme de mon violon, qui trouve le moyen d'attendrir son cœur. Quand il me paraît que Colombille, assise près de moi, s'absente de mon amour pour courir dans les mondes équivoques de sa mémoire, l'âme de mon violon s'en va la surprendre dans quelque chemin de traverse. Alors, elle se repent de m'avoir quitté, de m'avoir trahi peut-être, en se souvenant ; elle s'attriste, elle s'émeut, elle revient dans ma vie, dans mon amour et dans mes bras ! je me dis parfois, avec une secrète colère, en la voyant ainsi revenir de quelque affreux voyage dans le passé : C'est un cœur féroce que j'apprivoise !

» Le jour où l'âme de mon violon aura glissé sur ce cœur, sans l'étonner et sans l'émouvoir, Colombille sera bien près de me tuer, de me dévorer.

» L'autre soir, en accompagnant la voix de Colombille, qui chantait dans *la Sonnambula*, je pensais à un pauvre musicien d'un petit théâtre de Paris, que vous n'avez peut-être point oublié : c'était un malheureux, fort épris d'une jolie comédienne qui l'avait aimé et qui l'avait trompé ; chaque soir, le musicien prenait sa place, bon gré mal gré, dans l'orchestre du théâtre, devant son pupitre, et il accompagnait d'une main tremblante, sur un violon qui était son gagne-pain, cette femme infidèle qu'il aimait encore !

» Le souvenir du malheur de cet homme m'a désolé ; j'en ai tressailli, et l'âme de mon violon a brisé une corde de

mon instrument avec un bruit plaintif qui a troublé les artistes de la scène. La douleur de ce musicien amoureux m'a navré ; je me demande si, en me trompant, en m'abandonnant, Colombille me laisserait assez de force pour souffrir, pendant une heure, tous les supplices d'un pareil martyre. Que Dieu me garde ! »

X

Marcel se trompait assurément : il devait tôt ou tard supporter un pareil supplice, plus d'une heure et plus d'un jour. Il y a, pour l'amour heureux ou malheureux, un tel besoin de souffrir et un tel charme dans la souffrance, que la force ne manque presque jamais au patient le plus désolé, le plus abattu, le plus faible. Il aime à se tourmenter lui-même, sans le savoir, et ce qu'il y a de volontaire dans ce tourment lui prête une puissance qui se renouvelle pour chaque douleur.

Il arriva qu'à la fin d'une triste soirée d'automne, Colombille se prit à voyager dans les mondes suspects de sa mémoire, comme nous le disait Marcel il y a un instant. Elle s'en alla si loin, d'étape en étape, de souvenir en souvenir, que Marcel désespéra de l'atteindre et de l'arrêter dans sa malheureuse course. Il lui demandait d'une voix émue :

— Où êtes-vous ? où courez-vous ?

Colombille, les yeux à demi fermés, les yeux voilés peut-être par la poussière du *voyage*, se contentait de lui répondre avec un signe de la main, avec un geste qui avait l'air de dire : « Je suis là-bas... là-bas... à l'autre bout du monde ! »

De temps en temps, Colombille, muette, presque immo-

bile, s'avisait de sourire, et la jalousie de Marcel avait bien le droit d'imaginer qu'on souriait à quelque ombre, à quelque fantôme de la vie galante. Parfois aussi, Colombille semblait écouter des voix mystérieuses qu'elle seule entendait; elle relevait la tête comme pour mieux entendre : à coup sûr on lui parlait, on lui soupirait à l'oreille, et la jalousie de Marcel avait bien le droit de soupçonner que des amours invisibles, revenus de *là-bas*, babillaient avec l'imagination de sa maîtresse.

Marcel disait à Colombille, avec une contrainte, une timidité, une discrétion que les jaloux ne trouvent que dans l'excès même de la colère et de la douleur :

— Amie, puis-je parler?... puis-je rester?... Sommes-nous seuls?...

Colombille ne répondait point; apparemment, il y avait du monde autour d'elle : les revenants babillaient encore...

Une ou deux fois, elle se leva pour s'accouder à la croisée : en regardant, les yeux fermés, elle voyait peut-être revenir les absents; elle apercevait peut-être les amours disparus, qui passaient encore sous sa fenêtre.

Quand elle revint à sa place, elle dit à Marcel :

— Vous êtes pâle, vous êtes blême, vous êtes vert... Je devine que vous vous ennuyez déjà près de moi!

L'ennui tuait Colombille : elle en mourait depuis deux heures; mais il lui semblait habile sans doute de reprocher à son malheureux amant de s'ennuyer auprès d'elle.

Marcel voulut appeler à son aide une douce influence qui lui avait déjà réussi : il espéra que l'âme de son violon ramènerait encore le cœur de sa maîtresse. Il essaya d'emprunter à cette âme, qui aimait si bien en chantant, une de ces mélodies pleureuses dont les larmes avaient réveillé plus d'une fois en sursaut l'imagination galante de Colombille.

Marcel prit son instrument. L'âme du violon se mit à chanter, à pleurer, à supplier, à aimer; elle ne fit entendre que des mots, des soupirs et des notes qui adoraient; elle parla le langage désespéré de la passion et de la jalousie; elle poussa des cris charmants et affreux; elle tâcha de se glisser, par toutes sortes de tendresse et de caresses, dans la conscience infidèle d'une femme; elle improvisa des variations désolantes, sur les rôles les plus tendres, les plus passionnés de la chanteuse, elle épuisa le répertoire des plaintes, des gémissements et des sanglots de l'amour malheureux. Mais cette musique, ce langage, cette éloquence, cette prière, ce désir, cette douleur, cette désolation, passèrent sur le cœur endormi de Colombille sans le remuer, sans le réveiller; ce misérable cœur n'eut pas un seul battement pour applaudir à toutes ces belles mélodies du chagrin!

Colombille s'était réfugiée, ensevelie, dans les plis et replis du passé, comme dans un linceul qui l'empêchait de prendre garde au présent : ce soir-là, elle était morte pour Marcel.

XI

Marcel ne devait être désormais, pour Colombille, que le premier violon du théâtre Reggio de Turin.

Ce supplice qui l'avait tant ému, tant effrayé autrefois, dans l'infortune d'un pauvre musicien de Paris, Marcel allait le connaître et le sentir tout entier. Le voilà bientôt comme cet amant d'une petite actrice infidèle, obligé d'accepter un rôle dans une comédie horrible, regardant chaque soir passer sur la scène une realité adorable qui n'est plus pour lui que l'ombre d'un bonheur adoré, accompagnant la voix amoureuse d'une artiste qui ne lui dira plus un seul mot d'amour, s'attachant de loin à cette belle robe qui s'a-

5.

gite sur un théâtre, à ce beau linceul qui lui jette la cendre d'une passion !

Marcel commença par prendre son malheur en espérance, une espérance qui lui donnait quelque joie ; il se trouvait encore bienheureux, tristement heureux, d'avoir le droit de regarder et d'entendre Colombille, quand elle chantait pour le public. En la voyant, il espérait sans doute ce qu'il désirait, ce qu'il avait perdu. Il se disait naïvement, avec l'orgueil de la plupart des amours trahis : « On ne cesse point d'aimer du jour au lendemain ; on n'oublie pas en une minute les folies que l'on a faites et les folies que l'on a inspirées; on ne renonce pas tout de suite à ce que la passion a de plus séduisant et de plus affreux; l'infidélité peut se laisser gagner et séduire par un caprice de mémoire, par un rêve, par une idée, par un secret désir de plaire encore au cœur fidèle qu'elle a trompé; oui, oui, Colombille me reviendra ! »

Colombille ne se hâtait pas de revenir à l'amour, par le chemin de la galanterie; Colombille avait mieux à faire que de recommencer la lecture d'un roman qui avait fini par l'ennuyer : elle avait besoin de lire quelque livre nouveau, un livre vulgaire, mal écrit, grossier peut-être, mais un livre qui pouvait ressembler à une nouvauté, pour le style et pour le sentiment; elle comptait sur des détails imprévus. Marcel cessa d'espérer ; il cessa d'attendre le retour d'un cœur en voyage, et il se jeta dans un tombeau, dans le regret, un soir qu'il avait trop regardé Colombille.

La grande et malheureuse faiblesse de Marcel, ce fut de se souvenir; il avait une mémoire impitoyable : il se rappelait tout ce qu'il avait reçu, tout ce qui lui avait paru bon et beau. En se souvenant ainsi, il regrettait ; en regrettant, il aimait plus que jamais, et il ne pouvait point se résoudre à perdre ce que l'on avait fait semblant de lui don-

ner pour toujours. Bien des hommes amoureux, spirituels, ardents et faibles ont passé par cette épouvantable maladie de la mémoire.

Marcel personnifiait, avec un courage et une tristesse déplorables, tout ce qu'il y a de terrible et de périlleux dans le regret de la passion. Il croyait impossible de remplacer une imagination et un corps infidèles ; il désespérait de retrouver à jamais, dans une créature humaine, ce qu'il avait aimé dans Colombille. A ses yeux, la femme était tout entière dans une seule femme ; le jour où cette femme échappait aux carresses de son amant, Marcel n'avait plus rien à faire dans ce monde : le monde était vide ! Il n'y a que le regret qui fasse les grandes passions, les cœurs lâches et les amours vraiment malheureux.

XII

Lorsque Colombille chantait au théâtre, la jalousie glissait un chagrin nouveau dans les regrets de Marcel. Assis à sa place habituelle, devant un pupitre, son violon à la main, il regrettait le bonheur perdu en songeant qu'un autre homme sans doute l'avait trouvé; il croyait voir cet homme dans chaque spectateur qui s'avisait de sourire à la chanteuse, qui l'applaudissait avec un certain enthousiasme, qui lui jetait des fleurs avec une certaine prétention. Marcel accompagnait le chant de Colombille, les yeux fixés tour à tour sur la scène et sur la salle, épiant à la fois les regards de l'artiste et les regards du public, interrogeant les visages, étudiant les gestes, analysant les impressions de l'auditoire, se défiant de tout, jaloux de tout le monde, et croyant prendre çà et là pendant toute la soirée des gens heureux qui devaient être les amants de Colombille !

On peut dire que chaque soir la secrète pensée, la secrète colère de Marcel assassinait plus d'un spectateur; il n'aurait pas mieux demandé que de tuer Colombille, et il l'aurait lui-même enterrée très-volontiers. Chaque coup d'archet de Marcel était un coup de poignard. En pareil cas, le musicien ne s'inquiétait guère de la musique; par bonheur, l'âme du violon continuait toute seule à faire son devoir : elle chantait juste !

Eh bien! telle était la tendresse, telle était la défaillance de Marcel, que souvent, après avoir tué Colombille au fond de sa pensée, au fond de sa haine, il la ressuscitait dans son amour, dans son enthousiasme, pour l'applaudir et l'admirer publiquement. Marcel avait horreur des bouquets et des couronnes qu'il voyait tomber chaque soir sur la scène, autour de la célèbre chanteuse; mais, d'ordinaire, à la fin de la représentation, quand on rappelait cette belle artiste pour la couvrir de fleurs, il prenait dans sa boîte à violon un petit bouquet de violettes, et il le jetait sur le théâtre, aux pieds de Colombille !

Après le spectacle, Marcel se cachait dans la pénombre d'une ruelle qui faisait face à la porte d'entrée des artistes: il attendait Colombille, et il la voyait monter en voiture; il suivait cette voiture bien longtemps, des yeux d'abord, et puis de l'oreille, et puis de tout son cœur. Il faisait courir son imagination derrière cette voiture, pour accompagner Colombille jusqu'au seuil d'une jolie maison de la *Contrada Nova*. L'imagination de Marcel se hasardait au delà du seuil de ce bienheureux logis : elle refermait discrètement la porte qu'on avait laissée ouverte; elle montait sans faire de bruit; elle se glissait dans un appartement dont elle connaissait toutes les chambres, tous les secrets, tous les réduits; elle arrivait ainsi jusqu'aux genoux de Colombille, et l'imagination disait au cœur de Marcel que Colombille

semblait enchantée d'une pareille visite, enchantée de tant d'amour, de mystère et d'audace!

Un soir, après avoir subi Colombille, après l'avoir accompagnée, après l'avoir visitée de cette façon, en imaginant des choses impossibles, en rêvant debout au milieu de la rue, Marcel s'avisa de lui écrire qu'il n'avait plus qu'à se jeter sous les pieds de ses chevaux! Il faut rendre justice à Colombille; elle répondit tout de suite à Marcel ce mot charitable, bien digne d'une belle âme : — Soyez tranquille; j'ordonnerai à mon cocher de prendre garde.

De tous les rôles de Colombille, c'était celui de Desdemone, dans l'*Otello* de Rossini, qui plaisait le mieux à l'amour malheureux de Marcel. Il se faisait sans doute quelque terrible illusion, au dénoûment de ce drame : il voyait encore la tragédienne dans le personnage qu'elle représentait; il se sentait heureux de l'entendre expirer sous la main du More; il se disait peut-être que s'il ne tuait pas lui-même Colombille, un autre amant, un autre jaloux, pourrait bien avoir le courage et le bonheur de la tuer. Cette douce espérance le consolait jusqu'au lendemain. Il est juste de tout dire : à chaque représentation d'*Otello*, l'accompagnateur de Colombille, pour la romance du *Saule*, était précisément le grotesque et affreux harpiste que vous savez; cette aggravation du supplice de la jalousie était une circonstance atténuante en faveur de Marcel, lorsqu'il prenait tant de plaisir à la mort tragique de Desdemone.

XIII

Depuis qu'il avait perdu, parmi les fantômes de la galanterie, ce qu'il voulait bien appeler l'amour de Colombille, Marcel assistait aux spectacles du théâtre Reggio avec une solennelle tristesse : il y faisait son état de musicien avec

une mélancolie qui n'avait pas même le sourire de certaines douleurs amoureuses. D'ordinaire, les mélancoliques espèrent quelque chose, et ils sourient encore ; comme il n'avait plus d'espérance, Marcel ne souriait à rien ni à personne.

Un soir, Marcel, qui semblait toujours pleurer en secret, au dedans, se prit à rire dans l'orchestre, en regardant Colombille qui chantait. Il se prit à rire tout bas, tout doucement, pour lui seul ; il se parlait, il babillait, en riant, et l'on eût dit qu'il se racontait à lui-même les histoires les plus divertissantes du monde. Marcel, qui riait, fit rire tous ses camarades, tous ses amis du théâtre. On le crut un instant guéri de sa faiblesse, de son regret, de sa sottise. Un spirituel gentilhomme que nous connaissons, le comte Éric, le complimenta de ce retour de gaieté, après avoir bien souvent raillé sa grande douleur.

Le lendemain et les jours suivants, Marcel riait encore ; il continuait à rire et à babiller pendant tout le spectacle. Il ne s'inquiétait ni de la scène ni de la salle; il levait rarement les yeux pour regarder Colombille; il n'était jaloux d'aucun spectateur, et il ne songeait seulement pas à jeter sur le théâtre, aux pieds de la chanteuse, son petit bouquet de violettes. Il avait une si bonne envie de rire, pour son amusement particulier, qu'il riait en jouant du violon, en accompagnant les chanteurs, aux passages les plus sérieux, les plus dramatiques et les plus difficiles.

On finit par croire que Marcel devenait un peu trop gai pour un homme si triste ; Colombille pensa qu'il s'enivrait peut-être pour s'étourdir, et Colombille avait raison. Oui, c'était de l'ivresse, l'ivresse de la douleur, et Marcel chancelait déjà dans un accès de folie joyeuse, le verre à la main, un verre invisible que le regret ne cessait pas de vider et d'emplir, un verre où l'amour malheureux buvait, en riant, tout le fiel et toute la lie d'une mauvaise passion !

Marcel s'enivra si souvent dans ce verre ou dans ce calice, il s'enivra si gaiement avec le vin de la peine, qu'un jour, après avoir chanté un admirable solo de tendresse en faisant pleurer l'âme de son violon, il partit d'un gran éclat de rire qui épouvanta la salle tout entière : Marcel était fou ! Il était devenu fou en riant, et la folie faisait ce qu'avait fait Colombille : elle riait de la souffrance de cet homme qui avait tant aimé à souffrir !

A son premier pas dans une maison d'aliénés, aux portes de la ville, Marcel demanda son violon. Il n'avait plus rien qui parlât dans son esprit, dans sa mémoire; il n'avait plus rien, de son intelligence, qui lui fît entendre la voix du monde, le bruit de la vie; mais, au fond de son cœur, sans doute, l'âme du violon chantait encore.

Singulière folie ! Marcel déraisonnait sur toute chose ; il avait tout oublié; il ne reconnaissait personne ; il avait perdu la conscience de lui-même; les sentiments et les idées s'en étaient allés pêle-mêle par les blessures de son cerveau; on devinait qu'il ne lui restait pas une seule goutte de sang mystérieux de la vie intellectuelle. Eh bien ! je ne sais quelle prodigieuse puissance rendait parfois à ce fou la raison, l'intelligence, l'esprit, tout le sang échappé naguère de son cerveau brisé : dès qu'il touchait à son violon, Marcel était un homme raisonnable; dès qu'il touchait à ces quatres misérables cordes d'un instrument que l'archet faisait tressaillir, Marcel tressaillait à son tour, et il recommençait à penser, à se souvenir et à vivre ! il débitait les choses les plus sensées, les plus justes, les plus vraies, les plus ravissantes, en musique ! Ce fou jouait tout son ancien répertoire, à la façon d'un grand artiste ; ce fou improvisait des chefs-d'œuvre, par-dessus le marché, sans une seule note de folie ! L'âme de son violon lui était restée fidèle : cette bonne âme faisait de son mieux pour lui

garder, après la mort de l'esprit, une espèce d'immortalité du cœur.

Il y a çà et là, dans l'ombre, dans le silence, plus d'un malheureux à peu près fou, plus d'une imagination malade, dont le mal ressemble à cette étrange folie de Marcel. Dans les insensés dont je parle, l'intelligence est endormie; l'âme veille encore. Ils sont peut-être morts par l'esprit; il leur arrive souvent de vivre par le cœur. Ils ne comprennent plus rien aux intérêts du monde qui les a blessés; ils ont perdu la mémoire de leurs désirs et de leurs passions; mais. quelquefois, dans leur abîme, dans leur folie, ils entendent et ils reconnaissent *l'âme du violon,* qui chante près d'eux: c'est la voix, c'est l'écho, c'est la plainte du sentiment, de la croyance et de la tendresse, — et tant que dure cette belle chanson, cette belle mélodie, on dirait qu'ils reviennent à la raison et au bonheur. N'est-ce point là un grand miracle? Ils ont oublié, en devenant fous, tout ce qu'ils ont souffert, tout ce qui a fait leurs folie, et ils ne se retrouvent un instant raisonnables et heureux, que parce qu'ils s'en souviennent!

XIV

Le comte Eric me raconta lui-même, à Turin, la fin de cette histoire. Il m'annonça le singulier mariage de Colombille: Colombille venait d'épouser l'huître-harpiste que vous connaissez. Les nouveaux mariés passaient la moitié de leur temps à jouer aux cartes, en tête-à-tête; ils étudiaient ensemble des mélodies nouvelles, que le râcleur avait composées avec beaucoup d'airs connus; le dimanche, ils s'en allaient dîner en partie fine, dans une gargote, hors barrière; ils se grisaient avec du vin sucré, les jours de grande fête!

LE

CHASSEUR D'OMBRES

I

Je lisais, il y a peu de jours, un livre tout plein d'une majestueuse grandeur : c'est l'*Histoire des Forêts*, une histoire qui pourrait être celle de la barbarie et de la civilisation. Forêts antiques, forêts vierges, forêts alpestres, forêts maritimes, forêts du monde entier, les voilà toutes dans le livre savant dont je parle : c'est un spectacle étrange, qui vous donne des étonnements, des éblouissements et des terreurs. On s'émeut, on admire, on tremble, on s'arrête pour écouter, on a peur d'entendre, on se trouve bien faible et bien humble, on se sent disparaître dans l'immensité de ces ombrages, de cette splendide végétation, de ces masses arborescentes de tous les pays.

Par malheur, au fond de ces forêts, l'histoire, l'esprit des siècles, le souffle des idées, l'influence des événements, n'ont rien laissé de visible : la grande créature de Dieu est

absente! Je suis de l'avis d'un critique spirituel, qui a écrit à propos de ce livre : « On ne fait pas assez de rencontres dans ces *Forêts ;* rien n'y manque, sauf l'homme, l'homme qui seul peut donner une expression de la vie et de la poésie à ces bois ; l'homme, fût-il seulement sabotier, bûcheron ou charbonnier... j'ai besoin de le voir et de l'entendre. »

Si vaste ou si étroite que soit une forêt, il faut que les génies familiers de l'histoire viennent la peupler et l'*enchanter;* il faut que la voix du passé lui donne des échos ; il faut que l'on y surprenne la trace de l'humanité ; il faut que l'on y découvre des secrets, des trésors et des merveilles d'autrefois, à demi cachés dans la poussière, dans le feuillage et dans la poésie. Je vous demande un peu ce que signifie une grande et belle forêt, sur la terre ou dans un livre, quand on s'y promène sans pouvoir y saluer un souvenir historique, sans toucher aux monuments et aux siècles, sans jamais entrevoir au fond des massifs les fantômes de la tradition, les revenants de l'histoire?

Je connais un pauvre rêveur, un savant, un poëte, qui serait bien étonné, bien confus, bien indigné, s'il lisait l'*Histoire des Forêts* que je viens de lire ; il ne manquerait pas de s'écrier, en jetant au feu un pareil livre, comme s'il y jetait une branche morte, une branche stérile : des végétaux de toutes les sortes, des voûtes de rameaux, des graminées gigantesques, des fourrés, des taillis, des futaies, luxuriante verdure, et magnifiques arbres partout !... mais, aucun mort qui ressuscite, dans ces forêts; aucun brin de poussière humaine qui se soulève à votre approche; aucun fantôme qui glisse dans le feuillage ; aucune ombre qui traîne sa robe blanche à travers les gazons! des arbres, encore des arbres, toujours des arbres !... mais, ne faut-il pas bien autre chose que des arbres pour faire une forêt ?

II

Le rêveur, et peut-être le fou dont il s'agit, se laisse vivre tout doucement dans le parc de Fontainebleau, dans une petite maison qui ressemble à une vaste bibliothèque, sur la lisière qui touche à l'église d'Avon. Fontainebleau est un séjour fort triste pour tout le monde, excepté pour lui ; il s'y trouve à merveille, avec sa science, avec sa sagesse, ou plutôt avec sa folie.

Quand je dis qu'il n'a point de tristesse et qu'il se laisse vivre tout doucement, je me trompe : il pleure plus d'une fois; lorsqu'une certaine image du passé voile ses yeux mouillés de larmes, il croit entrevoir sous ses pieds un abîme qui est une tombe. C'est là une grande intelligence qui arrive à la folie, en se plaisant dans une grande douleur. Ce poëte naïf et désolé se nomme Pierre Marcou ; on l'a surnommé : *le Chasseur d'ombres*. J'ai là, devant moi, une lettre que m'adressait, il y a peu de jours, Pierre Marcou. Voici cette lettre, qui laisse deviner déjà la singulière extravagance d'un homme intelligent, et qui explique le surnom étrange qu'on lui a donné :

« Venez donc visiter, dans un jour de peine, ce coin de terre qui est si beau ! Dieu lui a prêté des paysages, des décorations, des spectacles admirables; l'homme lui a prêté des souvenirs, des monuments et des chefs-d'œuvre. La poésie a chanté dans tous les temps avec l'amour, avec l'infortune, avec le génie, dans ce palais, dans ce parc, dans cette forêt, dans cette immense zone de verdure, qui est un appendice historique à l'histoire de votre Paris !

» Venez donc admirer dans un jour de désœuvrement, dans une matinée de paresse, le mystère, le bruit, le silence,

la splendeur, l'obscurité, les arbres et l'herbe fraîche de ma forêt? On y peut faire les plus aimables et les plus utiles rencontres : pas plus tard qu'hier, j'ai rencontré la Poésie qui se moquait de la *Henriade*, au pied de deux chênes que l'on appelle *Henry IV* et *Sully*; j'ai rencontré l'Amour qui batifolait dans la *mare aux Èves*; j'ai rencontré l'Histoire qui s'asseyait gravement à la *table du roi*; j'ai rencontré la Chanson, la muse de Désaugiers, qui fredonnait en chancelant tout près de la *grande treille*; j'ai rencontré le Roman qui demandait à la *vallée de Franchart* ses secrets les plus terribles; j'ai rencontré la Pénitence qui pleurait sur le seuil de l'*Ermitage de la Madeleine*; enfin j'ai rencontré la Peinture qui s'arrêtait à chaque pas dans cette forêt féerique, pour contempler des toiles mobiles, des tableaux prodigieux, qui ont passé par le pinceau de Dieu et par la palette du soleil.

» Voici l'automne : venez vite ! voici la saison, le temps, le mois qui conviennent le mieux à la forêt de Fontainebleau. Elle commence à perdre un peu de son orgueil, de son éclat et de sa pompe; elle s'attriste, elle se radoucit, elle s'humanise; elle a déjà des feuilles mortes et des accès de mélancolie; elle se désole parfois, et l'on croirait qu'elle pleure, quoique elle n'ait rien de commun avec les saules-pleureurs. On y voit revenir des ombres que je connais, bien, des ombres qui s'étaient enfuies pendant l'été, à cause du bruit et de la foule : elles s'y promènent de nouveau; elles glissent, elles jouent, elles dansent comme des nymphes, aux sons d'un orchestre invisible qui chante, avec les brises du soir, une belle symphonie inédite. Oui, voilà bien tous les génies familiers de la forêt, qui reparaissent au-dessus de leur grande tombe. J'ai reconnu mes glorieux fantômes, mes revenants illustres, que la lumière des étoiles couronnait d'une douce auréole ! On m'appelle un *chasseur*

d'ombres, en riant, en se moquant de moi peut-être, parce qu'il me plaît de guetter, d'attendre ou de poursuivre à travers la forêt ces images mystérieuses, ces apparitions charmantes, ces voyageurs qui arrivent de si loin, ces absents qui reviennent de la mort, ces vivants d'autrefois qui sortent un instant de leur tombeau et de leur histoire! venez vite; nous chasserons ensemble... La chasse aux ombres! Je trouverai peut-être le fantôme que je cherche et que j'appelle en pleurant; je ne vous l'ai pas dit encore... Mais voilà deux ans que je me désole à l'attendre! Il y a donc des ingrats et des infidèles dans la mort comme dans la vie! »

III

Pierre Marcou ne se sentait pas de joie, un soir de la semaine dernière, en me recevant dans sa jolie maisonnette, en me montrant ses livres, ses médailles, ses reliques, ses tableaux, ses meubles, sa servante et son lévrier. Il semblait bien heureux d'une visite qui flattait sa faiblesse. Il me remerciait à chaque instant d'avoir accepté son invitation, d'avoir donné au chasseur d'ombres un compagnon crédule, qui daignait chasser avec lui.

Le temps était superbe, ce soir-là, pour la chasse aux ombres : un ciel doucement éclairé; des nuages qui voilaient parfois les étoiles, pour leur prêter un peu de mystère; des vapeurs légères, transparentes, qui passaient et s'agitaient dans toute la forêt; une solitude attristante, presque terrible, et qui avait un charme secret; un silence qui donnait des rêves à l'imagination; de loin en loin, un murmure d'oiseaux qui n'avaient plus la force de chanter, pour avoir trop aimé pendant le jour; çà et là, des caquetages d'arbres encore verts, qui se moquaient des feuilles

jaunes de leurs voisins; dans les massifs, à travers la découpure du feuillage, des clartés capricieuses qui ne faisaient que paraître et disparaître, comme si une puissance invisible avait voulu improviser des variations de lumière sur un rayon de la lune.

A sept heures, au seuil même de la forêt, Pierre Marcou me dit tout bas en ôtant son chapeau :

— Voici une ombre !

J'essayai de faire l'esprit fort et de railler; je voulus rire... et, chose étrange ! je devins sérieux tout de suite; je me laissai gagner par cette folie qui m'invitait gravement à devenir fou : à mon tour, j'ôtai mon chapeau, et je saluai.

— Quelle est cette ombre? demandai-je à Pierre Marcou.

— Une femme spirituelle, me répondit-il en marchant; une bonne vieille dame qui se nommait Mlle Thévenin. Elle passa plus de vingt ans à Fontainebleau; elle y mourut l'an dernier. Depuis sa mort, je la rencontre ce soir pour la première fois; elle s'ennuie déjà dans l'autre monde! Mlle Thévenin nous a laissé le souvenir d'une vie brillante, incertaine et romanesque; elle personnifiait avec beaucoup d'agrément une variété galante de cette jolie famille que l'on pourrait appeler les *Ephémères*. Elle était, par une équivoque alliance, la belle-cousine de Sophie Arnould et de Guimard, ces terribles Danaïdes qui jetaient à pleines mains l'or, l'argent, l'esprit et le cœur dans des gouffres insatiables, dans le luxe, dans le caprice, dans le plaisir et dans l'orgueil !

IV

— Mlle Thévenin n'est pas seule... J'aperçois l'ombre de son ombre... un fantôme désolé qui se souvient encore d'a-

voir été un amant malheureux. Ce pauvre amant, trahi et toujours fidèle, s'était réfugié à Fontainebleau, dans une grande résidence de la rue de Ferrare; il était riche, millionnaire, et il vivait avec une servante dans une vaste et mystérieuse solitude. Il vit s'effondrer, sans sourciller, les étages de la maison qu'il habitait, et qui avait commencé par ressembler autrefois à une élégante et galante demeure. Il sciait chaque jour les plus beaux ormes de ses vastes jardins. Il jetait de la cendre sur les allées de son parc. Il voulait s'ensevelir tout vivant dans une véritable thébaïde. Quand il sortait de son désert, ce n'était jamais que pour aller au tribunal; ces jours-là, il disait à sa vieille servante: « Je vais entendre les hommes se lamenter, se disputer et s'insulter pour quelques sous; je vais renouveler ma petite provision de mépris et de haine contre les peuples civilisés ! »

Quand on est riche, opulent, millionnaire, instruit, spirituel, on ne se condamne à vivre ainsi tout seul, misérablement, que parce que l'on n'a point réussi peut-être à vivre *deux*; l'avarice elle-même est quelquefois une généreuse passion rentrée.

Pendant plus de quarante ans, le malheureux original dont je parle ne cessa point un seul jour de lire et de commenter, sans doute pour la plus grande tristesse de son cœur qui savait se tourmenter, le *Misanthrope* de Molière; il écrivait souvent des commentaires, avec de l'encre rouge, sur les marges d'une superbe édition de cette comédie, et parfois il montrait à sa servante la couleur de son encre, en s'écriant : « Voilà mon sang ! »

Il m'est arrivé d'ouvrir et de feuilleter ce livre, cette brochure ; j'y ai trouvé des observations qui trahissent un cœur blessé, un cœur qui saigne encore en se souvenant, à l'ombre et dans le silence. Assurément, c'est un amour bien

malheureux, bien désolé, qui a écrit les phrases suivantes sur les marges d'un exemplaire du *Misanthrope :*

« Le plus grand homme de ce monde ne pèse pas autant qu'une dentelle dans la main d'une femme. »

« Les robes nouvelles d'une coquette sont les échantillons de son indifférence. »

« Il y a des femmes qui poussent la coquetterie jusqu'à ne point aimer l'amour qu'elles nous inspirent; elles dédaignent leur propre ouvrage. »

« C'est surtout avec les femmes que la pauvreté est un vice; je suis devenu riche trop tard. »

« Les femmes ont quelquefois des larmes qui ne sont seulement pas salées; on ne sait point où elles prennent ces larmes factices. »

« Aux yeux de bien des femmes, les absents sont des morts qui peuvent revenir; quand ils reviennent, elles leur en veulent beaucoup d'être revenus. »

« J'ai connu un homme courageux, résolu, plein de force et d'esprit, qui avait une faiblesse bien singulière, une faiblesse qui touche terriblement à la niaiserie, à la lâcheté. Quand il souffrait, quand il se sentait malade, il attachait autour de son cou, en guise d'écharpe, un mouchoir bleu qui lui rappelait un amour d'autrefois; en voyant et en touchant ce mouchoir, il se souvenait, bon gré mal gré, de la femme qu'il avait aimée, et il lui semblait que ce souvenir devait porter bonheur à sa santé! — Triste, triste, triste! »

« Est-ce qu'il n'y a point çà et là quelques niais, quelques misérables, quelques sublimes imbéciles, qui ont porté secrètement des amulettes d'amour entre leur peau et leur chemise!... Demandez à ces idiots si le talisman les a défendus contre la femme qui le leur avait donné?... »

« Qand un homme amoureux s'avise de pleurer, ses larmes commencent par plaire à la femme qui le désole : on les

prend pour une flatterie, on les accepte comme un éloge; si de pareilles larmes coulent trop souvent, elles déplaisent, elles finissent par inspirer de l'horreur à la femme qui les fait couler : elles ne sont plus qu'un reproche, — qu'elle a sans doute mérité. »

« Il y a des hommes amoureux et obstinés qui attendent, toute leur vie, le retour du cœur d'une femme. Quelle plaisante et misérable histoire, que celle de ces pauvres amants dédaignés qui attendent un cœur en voyage! Alceste a dû attendre fort longtemps, dans son *endroit écarté*, le cœur de Célimène; l'*endroit écarté* d'Alceste était sans doute le creux d'un orme. »

« Après tout, pourquoi donc imiter Alceste? pourquoi donc haïr tout le monde, sous le prétexte de bien aimer une seule personne? Alceste est vraiment trop bon : il passe sa vie à lutter contre la ruse et le mensonge; il s'oublie, et il oublie tout, devant la beauté; il ne songe qu'à triompher de l'esprit à force de cœur; il se met en colère contre le sonnet à Philis; il s'amuse à gronder, à sermonner, à maudire une pécheresse incorrigible; au lieu de vivre, il a aimé! Il faut peut-être lui pardonner; il s'agite, mais c'est un Dieu caché qui le mène, — un dieu qui a deux petites ailes empoisonnées. Décidément, il faut ressembler à Philinte, un homme poli, froid, dur et brillant comme le marbre. »

Dans les petits commentaires dont il s'agit, le misanthrope de la rue de Ferrare paraît beaucoup se préoccuper de la fin probable de Célimène; il se demande souvent comment a pu finir la coquetterie de cette femme, et il se répond à lui-même dans ces mots qu'il a écrits sur le dernier feuillet de la comédie : « Célimène a fini par épouser cet horrible Philinte, après la mort d'Eliante. »

La Célimène de ce pauvre philosophe, de ce commenta-

teur sentimental, était Mlle Thévenin, et il adorait sa Célimène! Oh! gouffre du cœur humain, qui n'est peut-être qu'un ruisseau!

Chose étrange, — Mlle Thévenin, aux premiers jours, aux premiers soirs de la vieillesse, se réfugia précisément dans un hôtel de la rue Ferrare, tout près de ces mystérieuses masures habitées par un homme qui l'avait autrefois adorée! Alceste et Célimène se promenaient sans le savoir dans la même rue, presque dans les mêmes jardins, l'un maudissant toujours le passé, l'autre lui souriant encore!

Un mur chancelant, une tenture de charmille déchirée, séparaient le bourreau et la victime, la coquetterie et la passion du temps passé : si la passion avait frappé sur le mur avec le bout de sa canne, si la coquetterie avait frappé sur le rideau de verdure avec le bout de son éventail, — quelle surprise, quelle honte, quelle tristesse, et sans doute quelle joie secrète, de se retrouver ainsi, bon gré mal gré, aux rayons du soleil couchant! que de reproches, de confidences, de questions, de plaintes et de soupirs! Mlle Thévenin aurait bien ri, peut-être, en voyant pleurer ce revenant, ce fantôme de sa jeunesse; mais j'imagine que la coquetterie repentante aurait fini par prêter son plus beau mouchoir de dentelle à la passion, au regret, à la jalousie, pour essuyer les dernières larmes d'un vieillard.

Le vieux misanthrope et la vieille coquette moururent l'an dernier, presque en même temps, le même jour : le fantôme d'Alceste poursuit l'ombre de Célimène!

V

Pierre Marcou m'entraîna par la main, avec une façon de mystère, à petits pas, en s'arrêtant parfois pour écouter, jusque dans une clairière où se trouve l'église d'Avon. Il se

cacha derrière un grand arbre qui couronne le porche de l'église : sa main tremblait dans la mienne; il s'agitait, il s'impatientait en regardant tour à tour le ciel et la terre; le chasseur d'ombres se tenait à l'affût, et il attendait avec une secrète inquiétude quelque bel oiseau de la mort, un fantôme trop attendu! Je lui dis à voix basse, en souriant :

— Vous ne voyez rien, vous ne voyez personne?

— Je l'attends depuis deux ans! s'écria Marcou en continuant de regarder autour de lui avec de grands yeux effarés; elle se plaît donc beaucoup là-bas, loin de moi, dans le silence, dans la poussière, dans la terre, dans la nuit!

— De qui parlez-vous?

— vous le savez bien!... je parle de ma fille! Elle m'avait pourtant promis de revenir... Mais, que voulez-vous? Une fille de quinze ans!... Cet âge est sans mémoire et sans pitié pour les pauvres pères! Tout le monde l'adorait dans ce bon pays! eh bien! elle a oublié tout le monde! Je vais vous dire combien elle était adorée. Un soir, elle tomba malade dans ma maison de Fontainebleau : le lendemain, des amitiés et des mains inconnues vinrent jeter sous les fenêtres de ma fille une immense jonchée fleurie, pour abriter son oreille contre le bruit des voitures et des passants; et tant que dura le mal, tant que dura la vie, la jonchée fleurie fut renouvelée chaque jour! En pareil cas, chez les riches, on répand, à grands frais, une vilaine litière de paille ma fille, la fille d'un homme de rien, avait chaque matin, sous sa croisée, des gerbes éblouissantes, des tombereaux de gazon et de fleurs!...

Et quand mon enfant fut morte,
Un prêtre, au seuil de la porte,
Jeta de l'encens au feu ;
Et les anges, de leurs ailes,
Sur des palmes immortelles,
Portèrent son âme à Dieu.

Je laissai Pierre Marcou se souvenir et s'attendrir avec un chagrin mêlé d'orgueil. La chasse aux ombres dura trois heures, et il ne m'arriva plus une seule fois de sourire.

— Emmenez-moi !... emmenez-moi ! reprit Marcou en me tendant les deux mains, en ayant presque l'air de me supplier ; je vois rôder autour de l'église une ombre indiscrète, un fantôme fâcheux, qui m'interpelle tous les soirs en riant, à l'heure où je viens attendre ma fille. Cette ombre est incorrigible ; elle joue, elle s'amuse, elle rit toujours, absolument comme si elle était encore la fille du Régent !

— La comtesse d'Egmont, peut-être ?

— Non... la duchesse de Charollais. Elle se souvient d'avoir fait ses premières dévotions à Fontainebleau : elle quitte volontiers son ancienne abbaye de Chelles pour venir folâtrer dans cette forêt. Elle fut, à coup sûr, l'abbesse la plus singulière de France et de Navarre : une abbesse jeune, jolie, originale, audacieuse, qui raffole de la musique et de la danse, qui adore les chiens et les chevaux, qui tire des feux d'artifice en plein couvent, qui joue aux bergeries de trumeau avec des danseuses de l'Opéra, qui chasse à pied et à cheval dans tous les bois du voisinage, et qui réveille ses religieuses à coups de pistolet !

— Avouez du moins que voilà une abbesse dont la figure, le caractère et l'esprit ne vont pas trop mal au monde un peu hasardé de la Régence ?

— Taisez-vous... J'aperçois Christine de Suède ! Quoiqu'elle ait une grande tache de sang à sa robe, je la préfère presque à la duchesse de Charollais ! Christine souilla la majesté d'une résidence royale en faisant assassiner son écuyer dans le palais de Fontainebleau, au fond de la *galerie des Cerfs*. Mazarin osa reprocher cette mort, cet assassinat, à la reine de Suède, qui se contenta de lui répondre en le traitant de faquin, de *faquin illustrissime!* Elle m'est

apparue bien souvent dans la forêt : elle rôde autour d'un tombeau ; comme elle se croit seule devant Dieu, elle s'agenouille sans orgueil, et je crois qu'elle prie sans colère ! Mais elle a beau prier... il lui arrive de se souvenir, avec une joie féroce, du crime qu'elle a commis. Je l'ai surprise plus d'une fois dépliant une petite feuille de papier, et lisant à haute voix sa fameuse lettre à Mazarin, une lettre qui commençait ainsi :

« Apprenez, tous tant que vous êtes, valets et maîtres, petits et grands, qu'il m'a plu de tuer un homme. Je ne dois aucun compte de mes actions à des fanfarons de votre cour, et encore moins de vous. Mon honneur l'a voulu : je me suis vengée. Ma volonté est une loi ; vous taire est votre devoir. Bien des gens, que je n'estime pas mieux que vous, feraient très-bien d'apprendre ce qu'ils me doivent, avant de faire tant de bruit pour *rien !* »

— N'avez-vous jamais rencontré l'ombre de Monaldeschi, l'amant de Christine?

— Je la rencontre quelquefois dans les massifs d'Avon, tout près de l'église ; elle se cache de son mieux : elle a peur du fantôme de la reine ! au moindre bruit dans le feuillage, Monaldeschi se réfugie dans la petite chapelle qui lui sert de tombeau.

En ce moment, les arbres s'agitèrent autour de nous ; il me sembla que l'on sautillait sur les feuilles mortes ; je crus entendre je ne sais quels murmures, des sons confus et doux, étranges et mélodieux ; on parlait à voix basse, ou plutôt on chantait du bout des lèvres, et je m'imaginai que ce pouvait être le chant ordinaire des fantômes. Pierre Marcou entendait comme moi, sans doute, cette agitation, ce sautillement, ces mélodies, ces demi-mots, ces demi-soupirs, ces demi-notes, ces murmures, qui babillaient et fredon-

naient à la fois. Il me dit, en secouant avec sa canne les branches d'un arbre :

— Ce ne sont que des fées qui jouent avec les nymphes; allons plus loin!

Les fées invisibles de Fontainebleau me rappelèrent le livre dont je parlais il y a un instant; j'essayai de flatter l'imagination poétique du chasseur d'ombres, avec un peu de mémoire et de science.

— Vous avez peut-être raison, lui répondis-je, il y a des fées dans toutes les forêts : « Raymondin rencontra Mélusine dans celle de Colombier, en Poitou; c'est dans celle de Léon, en Bretagne, que Gugemer trouva la fée qui joue un si grand rôle dans sa mystérieuse aventure; c'est dans une autre forêt que Graelent vit la fée qui l'enleva de son séjour d'Avallon; on connaît les féeries de la forêt de Brecheliande, où résidait l'enchanteur Merlin; en Lorraine, un petit bois porte le nom de *Haie-des-Fées*; la *Roche-aux-Fées* se trouvait jadis dans la forêt du Teil; c'est aux pieds des arbres que les fées aiment surtout à se montrer. »

Pierre Marcou me remercia par un sourire qui avait de la joie et de l'étonnement; ma crédule science l'avait étonné, sans doute, et ravi. Après les Fées, les Ombres arrivèrent en foule autour de nous.

VI

— Qui donc saluez-vous avec tant de respect autour de la *Table-du-Roi?*

— Vous le voyez bien!... Je salue ce gracieux cortége de fantômes, ces ombres qui se préparent à s'asseoir sur l'herbe, pour y parler encore de leur pouvoir, de leur noblesse, de leur courage, de leur génie et de leur beauté d'autrefois:

c'est la cour tout entière de François Ier ! Voilà d'abord le roi chevalier, et puis le connétable de Montmorency, le marquis de Mantoue, la duchesse d'Angoulême, Léonard de Vinci, Eléonore d'Autriche, madame de Chateaubriand, Clément Marot, Marguerite de Navarre, le Primatice, la duchesse d'Étampes, Diane de Poitiers, et bien d'autres illustres représentants de ce beau XVIe siècle, qui laissait voir à ses horizons Léon X et Luther, Henri VIII et Philippe II, François Ier et Charles-Quint !

Il me semble que Charles-Quint est un grand souvenir du palais de Fontainebleau ? Son ombre devait être là, parmi les fantômes de la cour de François Ier !

— Ouvrez donc les yeux, et regardez ! Il n'est point difficile de reconnaître celui qui faisait dire aux peuples de son vaste empire : *Au moindre de ses mouvements, la terre tremble !* l'ancien empereur et roi porte encore aujourd'hui son dernier vêtement de la vie, une robe de moine ! Quand il se croit bien seul dans la forêt, il se souvient de ses travaux monastiques, et il continue à fabriquer ses petites horloges; ces horloges, qui vont toujours mal, lui rappellent le divin horloger de ce monde, de ce monde qui marche toujours, et alors il s'incline, il se prosterne, il s'humilie ! En ce moment, le souverain oublie le moine : il fait de l'esprit, de la politique et de la galanterie avec la duchesse d'Étampes. J'imagine qu'il recommence à remercier la belle duchesse du service que ses beaux yeux daignèrent lui rendre, à la cour de François Ier, dans le palais de Fontainebleau. Vous savez que, sans madame d'Étampes, c'en était fait peut-être de ce colosse impérial qui pesait sur l'Espagne et sur l'Allemagne, en écartant ses pieds par-dessus la France ! Un diamant tomba du doigt de l'Empereur, aux pieds de la duchesse, et Charles-Quint s'en alla combattre dans les Flandres, en se moquant de la faiblesse du roi. Mais laissons

là les rois, les empereurs et les duchesses; occupons-nous de cet homme... de cette ombre qui se donne la peine de raisonner avec Triboulet. Peintre, architecte, sculpteur tout à fois, il fut le véritable créateur de Fontainebleau !

— Le Primatice ?

— François Ier a besoin d'un grand artiste, d'un artiste qui n'ait point de riveaux à redouter dans ce siècle des grandes choses de l'art, et le Primatice arrive en France pour y improviser des tours de force, des merveilles, des chefs-d'œuvre, tout un monde rempli de lumière, de mouvement, d'invention, de hardiesse, de grâce, de vigueur, de noblesse, de génie ! Que vous dirai-je de cette tâche immense, si courageusement entreprise et si noblement achevée? les portes du palais vous sont ouvertes : vous y trouverez, à chaque pas, à chaque regard, des statues, des meubles, des ornements, des tableaux, des mosaïques, des plafonds chargés d'or et de couleur, des fantaisies merveilleuses, des Odyssées en peinture, des fables racontées par un pinceau, toutes les magnificences tombées de l'esprit et de la main du Primatice ! Ainsi métamorphosés par une collaboration glorieuse, par le génie et la royauté, les *Déserts* de Louis IX abritèrent pendant une belle partie du siècle de François Ier toutes les grandeurs qui régnaient en France et en Europe, les princes puissants, les soldats héroïques, les artistes célèbres, les savants illustres, les poëtes heureux et les femmes d'élite ! Je viens de nommer Louis IX : eh bien ! marchons encore..... nous irons saluer l'ombre du roi saint Louis, au pied d'une petite colline que l'on appelle la *Roche-qui-pleure*.

VII

L'ombre de saint Louis se fit entendre. Pierre Marcou ne trouva rien de mieux à faire, en attendant la veuve du royal fantôme, que de raconter l'histoire d'une apparition et d'un miracle. Il commença par me dire et par me jurer que son histoire était vraiment historique; il prit la peine de me citer textuellement deux ou trois pages d'un vieux livre qui n'a jamais été imprimé.

— Un jour de l'année 1239, Louis IX se promenait au bras de son fils dans cette forêt qui n'était pas encore percée pour la chasse. Il voulut se reposer un instant; il alla s'asseoir au pied d'une petite montagne, autour de laquelle il n'y avait que de la désolation et du silence. Il eut peur de ce coin de terre, dédaigné par les hommes, oublié par Dieu; il se releva bien, et au même instant il crut entendre le bruit d'une goutte d'eau qui tombait sur le sable: il tourna les yeux vers le sommet de la montagne, et il aperçut un homme, un homme qui pleurait en chancelant. Une voix terrible, formidable, cria soudain à cet homme désolé, à ce voyageur épuisé: *Marche! marche!*

— Était-ce donc le Juif-Errant? le Juif-Errant à Fontainebleau?...

— Le Juif du Calvaire marcha et disparut; alors, par un enchantement céleste, le rocher qu'il avait mouillé de ses pleurs laissa tomber une goutte d'eau qui devait être éternelle, une larme que l'on peut voir se détacher encore du sommet de la *Roche-qui-pleure*. Après une pareille rencontre et un pareil miracle, Louis IX se hâta de purifier la résidence d'un roi chrétien, en y fondant un hôpital et deux chapelles. Il daigna visiter avec toute sa cour la *Roche-qui-pleure*:

il s'agenouilla; il écouta longtemps le bruit de cette goutte d'eau qui était, par son indulgence, une larme tombée des yeux d'un coupable; il pria pour l'homme maudit, en songeant que le pécheur qui avait pleuré s'était repenti. C'est peut-être le souvenir de ce prodige, de cette goutte d'eau, de cette larme, qui attire plus d'une fois l'ombre du roi saint Louis dans la solitude de ses *Déserts*.

Pierre Marcou poussa un cri de joie, à demi étouffé par un secret sentiment de respect; il frappa légèrement sur mon épaule, et il me dit en me montrant du doigt la colline merveilleuse, le rocher du Juif-Errant:

— Vous jouez de bonheur... J'aperçois le fantôme de Louis IX! Et pour que rien ne manque à votre bonne fortune, saint Louis n'est pas seul: je reconnais, auprès du pieux monarque, des ombres qui n'ont pas la coutume de lui faire cortége, des hôtes du palais de Fontainebleau, des souverains qui ne personnifient pas précisément dans l'histoire la dévotion, la piété, l'enthousiasme religieux: Henri IV, Louis XIII, le cardinal de Richelieu, Louis XIV et Louis XV; suivez mon regard et ma main... les voyez-vous?...

— Je les vois, et même je les entends! Saint Louis murmure une prière pour le triomphe de la religion. Henri IV se rappelle tout haut sa dernière entrevue avec le duc de Biron, un serviteur équivoque dont il fit abattre la tête. Le cinquième acte du drame se joua presque tout entier dans le palais de Fontainebleau; le bourreau ne frappa le traître que dans l'enceinte de la Bastille. Louis XIII se raconte à lui-même, assez tristement, le front incliné, avec un sourire mélancolique, une brillante cérémonie qui eut lieu dans cette résidence royale: la création de quarante-neuf chevaliers de l'ordre du Saint-Esprit. Le cardinal de Richelieu improvise un cruel cha-

pitre d'histoire, une impitoyable scène de comédie, sur les incidents comiques et sérieux de sa fameuse *journée des dupes*. Louis XIV se fait assez modeste pour se vanter d'avoir donné au palais de François Ier un appartement composé de cinq pièces, et tout rempli de ces petites merveilles que l'on appelle des meubles de Boule. Cet appartement était la profane retraite de Mme de Maintenon. Enfin, le roi bien-aimé, Louis XV, oublie le *Parc-aux-Cerfs*, pour se souvenir d'avoir épousé à Fontainebleau Marie Leczinska, la fille de Stanislas roi de Pologne.

— C'est bien ! me répondit sévèrement Pierre Marcou ; mais, vous n'avez point parlé, ce me semble, à propos de Richelieu, d'une sombre apparition que fit un jour ce ministre dans la forêt de Fontainebleau. Cette forêt vit passer en 1642 une espèce de chambre mobile, une immense litière portée par dix-huit gardes-du-corps. Cette chambre contenait un lit, une table, une chaise, un médecin et un ministre ; le médecin était assis, le ministre était couché : ce ministre n'était rien moins que le cardinal de Richelieu qui s'en allait mourir à Paris.

Je m'inclinai pour rendre hommage à la science historique de Pierre Marcou ; le chasseur d'ombres oublia ma faute : il se reprit à me sourire et la chasse continua.

VIII

— Marchez doucement sur la pointe des pieds, me dit Pierre Marcou ; ne troublez point... n'effrayez point ce joli fantôme qui joue là-bas, devant nous, au milieu du sentier : c'est l'ombre d'une belle enfant que la mort a rendue raisonnable ; elle était folle, dans la vie ! Quand elle m'aperçoit, le soir, dans la forêt, elle se cache, elle s'en-

fuit... Elle a honte de sa folie, la plus singulière et la plus poétique folie de ce monde!

— Comment se nommait cette folle?

— Elle se nommait Jeanne; elle était notre voisine, dans le village d'Avon; elle avait seize ans tout au plus; au temps où elle avait encore sa raison, elle adorait ma fille.

— Puisqu'elle adorait votre fille, parlez-moi de Jeanne...

— C'est toute une histoire; la voici bien simplement. Le premier peut-être dans le pays, je devinai la folie de Jeanne, une folie qui commença par être calme, chaste, réservée, sentimentale, presque muette, comme la mélancolie. Jeanne ne comptait plus dans la grande famille de ce monde; elle n'était encore une créature humaine que pour les yeux et le cœur de sa mère. Les paysans se moquaient de Jeanne. Le chien du logis la regardait avec dédain. Les oiseaux eux-mêmes venaient la braver: ils avaient la confiante audace de se poser sur sa tête avec un petit ramage de mépris.

On consulta un médecin célèbre; le savant recommanda trois remèdes fort innocents, les seuls qui réussissent parfois en pareil cas: le temps, le grand air et la liberté. On permit donc à la folle de courir dans la forêt, de sourire, de se taire et de pleurer.

On espérait beaucoup, pour la jeune malade, de la douceur, de l'influence du printemps, qui se faisait bien attendre; le printemps fut de retour enfin, et la folie de Jeanne prit tout à coup un caractère nouveau: au lieu de sourire, la folle se mit à rire tout à fait; au lieu de se taire, elle se mit à babiller bien ou mal, avec tout le monde; au lieu de négliger sa parure, elle demanda chaque jour ses belles hardes du dimanche; elle s'endimancha de

son mieux ; elle devint coquette : sa coquetterie était presque raisonnable.

Un soir, elle dit à sa mère :

— J'ai vu le soleil !

Sa mère lui répondit en l'embrassant :

— Hélas ! Jeanne, le soleil s'est montré aujourd'hui assez beau, assez éclatant pour que chacun ait pu le voir et l'admirer !

— Oui, répliqua la folle... mais je l'ai vu de près, comme je vous vois en ce moment... et il m'a parlé !

— Et qu'a-t-il daigné te dire, ma pauvre fille ?

— Il m'a dit qu'il m'aimait... il m'a promis de se marier avec moi !

— A quand la noce, Jeanne ?

— Dès que ma corbeille de mariée sera faite... Et c'est le printemps qui la fera !

N'était-ce point là une ravissante folle ? Il semblait à Jeanne que le radieux fiancé, l'éblouissant époux rêvé par sa folie, avait commandé à la nature entière l'écrin magnifique et les superbes présents de la mariée ; elle se plaisait à regarder tous les biens de la terre, toutes les beautés du ciel, tous les trésors naturels de ce monde, comme une richesse qui devait lui appartenir : à ses yeux, le printemps était un artiste admirable, un magicien infaillible, que le soleil avait chargé de lui fournir une merveilleuse corbeille de mariage !

Une pareille hallucination, qui me paraît, à vrai dire, une extravagance bien douce et bien consolante, servit à rendre Jeanne un peu plus folle, mais aussi un peu plus heureuse. Elle vivait joyeusement, orgueilleusement, dans l'attente de ce qu'elle appelait, comme toutes les demoiselles à marier, le plus beau jour de la vie ; elle rêvait délicieusement de son amour, de son bonheur, de sa puis-

sance, de son futur époux qui était encore occupé dans le ciel.

La folie de Jeanne avait des caprices charmants, des traits de caractère incroyables. Quand elle avait ramassé, le matin, de l'herbe, des fleurs, des petites branches, — c'était le soleil qui lui avait envoyé un bouquet; lorsqu'elle entendait le chant des oiseaux, — c'était le soleil qui lui faisait donner une sérénade; si un rayon de lumière pénétrait dans sa petite chambre à travers les rideaux, — c'était le soleil qui lui adressait un regard et une caresse! Un jour, de grand matin, on trouva cette bienheureuse Jeanne qui posait sa jolie bouche sur des fleurs encore mouillées de rosée; on l'interrogea : elle répondit qu'elle recueillait les larmes du soleil... Le soleil venait de la quitter, en pleurant, pour aller éclairer le monde! Si le soleil l'avait écoutée, le monde n'aurait pas vu clair, ce jour-là.

Jeanne, qui était l'amoureuse bien-aimée du soleil, imagina, sans le vouloir, sans le savoir, de célébrer son bonheur, ses espérances, son avenir et son amour; elle procéda à la façon des simples amoureux d'ici-bas, des poëtes sensibles de la terre, et un jour qu'elle se croyait seule dans sa chambre, au coucher du soleil, elle se prit à chanter les paroles suivantes, sur un air qui avait quelque chose de vraiment céleste :

Moi, la pauvre délaissée,
Que le monde a repoussée,
Oui, je suis la fiancée
Du soleil qui m'aime tant!
Chaque rayon de lumière,
Qui vient du ciel à la terre,
M'apporte avec du mystère
Un baiser de mon amant!
Chaque feuille, chaque rose,
Chaque fleur nouvelle, éclose

Sous les caresses du jour,
Jusqu'au papillon qui vole,
Tout est pour moi sa parole,
Son regard et son amour!

—

Et je m'endors, encensée
Par Dieu même, et sa pensée
Me berce jusqu'au réveil...
Car me voilà fiancée,
Oui, fiancée au soleil!

Quand la nuit est moins profonde
Il me quitte pour le monde
Qu'il réveille et qu'il inonde
A grands flots d'or éclatant!
Et moi, la bouche posée
Sur les fleurs de ma croisée,
Je cueille et bois la rosée...
Fleurs qu'il verse en me quittant!
Et de sa part, pour me plaire,
Les oiseaux viennent me faire
Des chants qui ne cessent pas,
Jusqu'au soir où dans ma couche
Le soleil revient, se couche,
M'embrasse et dort dans mes bras!

—

Et puis, je rêve, encensée
Par Dieu même, et sa pensée
Me berce jusqu'au réveil...
Car me voilà fiancée,
Oui, fiancée au soleil!

Jeanne mourut avec toute sa belle folie, en souriant à son *fiancé,* dans un jardin, sur un véritable lit de fleurs; elle mourut bien fière et bien heureuse, les yeux fixés sur le soleil couchant qui venait, disait-elle, à sa rencontre!

Au moment où ma fille lui ferma les yeux, il n'y avait plus de soleil. Un petit enfant, qui connaissait la folie de Jeanne, se prit à dire en regardant la morte : Les voilà mariés... Ils sont ensemble !

IX

— Tenez, me dit le chasseur d'ombres, voici une autre belle folie d'amour... Regardez bien ce fantôme qui joue avec un couteau ensanglanté !... Il a beau essuyer ce couteau avec sa bouche... le sang reparaît toujours ! Ce petit malheureux a commis un grand crime, un crime abominable... mais, vous le dirai-je bien bas?... je ne peux m'empêcher de lui sourire, et de lui pardonner... presque ! L'histoire de Maclou Gérard est romanesque, poétique et touchante ; je m'en vais vous la raconter. Oh ! oh ! il me salue encore, comme tous les soirs !... Je lui rends son salut, parce qu'il a aimé !...

« Ce Maclou Gérard, reprit le chasseur, n'était qu'un simple villageois ; mais ce villageois n'avait pas toujours vécu dans la petite ferme de son père : rien en lui n'appartenait aux coutumes, à l'ignorance, à la grossièreté du village.

» A l'âge de dix ans, Maclou Gérard fut installé dans l'opulente demeure d'un homme très-charitable, dans le château de M. de Laborde, un des plus riches propriétaires du département. D'abord, le protecteur résolut de faire de son petit protégé une créature utile et fidèle, un de ces hommes de confiance qui s'attachent pour toujours aux intérêts et aux affections d'une famille, un de ces domestiques si rares, si précieux, qui naissent, qui vivent et qui meurent dans l'intimité officieuse, dans la servitude paternelle du logis ; un peu plus tard, l'excellent M. de Laborde eut pitié de cet enfant qu'il aimait déjà d'une douce affec-

tion, d'une tendresse véritable, et il se promit, la main sur le cœur, de laisser tomber sur son avenir les bienfaits de l'éducation, de l'intelligence mondaine et de la fortune.

» Maclou Gérard devint l'enfant gâté de la maison, c'est-à-dire un grand personnage qui marchait avec orgueil, en commandant à tout le monde, bras dessus, bras dessous avec Mlle de Laborde, la jolie fille de son bienfaiteur.

» Mlle Marie de Laborde avait justement le même âge que Maclou Gérard ; ils furent élevés ensemble dans le château, avec les mêmes soins, sous la surveillance des mêmes maîtres, et ils s'aimèrent tout de suite comme un frère et une sœur, en attendant le jour de leur majorité amoureuse.

» A seize ans, Mlle Marie de Laborde était une personne charmante, et Maclou Gérard était, sans contredit, un jeune homme plein d'esprit, un jeune homme vraiment distingué : le paysan avait cédé la place à un fils de famille bien élevé; Maclou savait parler le grec et le latin, beaucoup mieux que le curé du village lui-même ; il connaissait la peinture et la musique; il dansait aussi bien que danseur du monde, et il tournait les vers badins à la manière des poëtes d'autrefois.

» M. de Laborde devina, un peu trop tard, la faute qu'il avait commise en élevant si haut un pauvre diable, et il essaya de réparer sa sottise, avec une sottise nouvelle qui avait quelque chose d'étrange et de passablement odieux... — L'amour mutuel des deux enfants n'était plus un mystère pour personne ; déjà les commères donnaient à Mlle Marie le nom et le titre de madame Maclou Gérard; le magister, le médecin, le bedeau, le percepteur, tous les esprits forts de l'endroit s'amusaient à marier, de confiance et par anticipation, la fille d'un opulent propriétaire avec le fils d'un misérable fermier ; hélas ! ces bonnes gens allaient trop vite : leurs secrètes pensées, leurs sympathies,

leurs espérances avaient compté sans la fortune, sans l'injustice et sans l'orgueil de M. de Laborde !

» Au lieu de sourire et de tendre la main à son élève, à son ami, à son protégé, M. de Laborde se prit à crier, à jurer, à tempêter contre Maclou Gérard ; il lui rappela son humble origine, son installation au château, son enfance, son éducation gratuite, et il osa lui reprocher son ingratitude; de l'ingratitude ! mon Dieu !... parce qu'il rendait hommage à la beauté, à la sagesse et au mérite d'une jolie fille de seize ans ! Enfin, M. de Laborde insulta Maclou Gérard, comme l'on insulte d'ordinaire un faquin ou un vagabond : et puis il le chassa du logis, comme l'on chasse un valet insolent ou un serviteur infidèle !

» Ce n'est pas tout : M. de Laborde lui imposa les conditions suivantes, que Maclou Gérard accepta sans protester, sans murmurer, sans avoir le courage de se plaindre.

» — Monsieur, dit le maître impérieux, vous irez habiter, dès ce soir, la nouvelle ferme que je donne à votre père, bien loin d'ici, à trois grandes lieues du château !

» — Oui ! répondit aussitôt le malheureux Maclou Gérard.

» — Vous ne chercherez jamais à revoir ma fille ?

» — Jamais !

» — Vous ne remettrez jamais le pied dans ce village ?

» — Jamais !

» — J'exige plus encore de votre repentir et de votre soumission...

» — Vous plaît-il que je meure ?

» — Non; vous vivrez... c'est votre affaire ! seulement, vous ne dépasserez jamais la lisière de la forêt.

» — Jamais !

» — S'il vous arrive, tôt ou tard, de rencontrer Marie... Mlle de Laborde, vous me promettez de ne point lui parler, de ne point la regarder ?

» — Je serai aveugle ! je serai muet !

» — Allez donc... je vous pardonne !

» Le soir même, Maclou Gérard se dépouilla de ses beaux habits d'emprunt, qu'il devait à l'orgueilleuse générosité de M. de Laborde ; il se hâta de revêtir le grossier accoutrement de son village, et le lendemain le jeune poëte du château se réveilla paysan, dans la triste et obscure habitation de son pauvre père.

X

» Durant le premier mois de son séjour dans la ferme, Maclou Gérard s'efforça de suivre les modestes conseils de sa conscience : il se condamna de gaieté de cœur à toutes les privations, à tous les travaux, à toute la rudesse de la besogne villageoise. Il avait le talent de manier une plume : il se mit, sans hésiter, à manier une bêche ; il avait appris à labourer, jusque-là, le domaine de l'histoire et de la poésie : il se mit bravement à pousser la charrue dans le désert stérile des bruyères : il s'était assis autrefois à la table des bienheureux de ce monde : il daigna s'asseoir sur un escabeau et il consentit à manger à la gamelle, avec ses camarades, avec ses égaux ; il avait vu de près le bonheur, et il ne craignit point de sourire à l'infortune ; il avait fait les songes les plus magnifiques, et il se consola des tristesses du réveil en attendant des jours meilleurs et en espérant de nouveaux rêves !

» Il n'en fut pas ainsi bien longtemps : malgré toute sa résolution, malgré tout son courage, Maclou Gérard se laissa vaincre, et il mourut en vivant toujours, si je puis le dire, dans cette lutte des regrets contre les devoirs, de l'amour contre la pauvreté et de l'imagination contre la conscience ! Bientôt, sa force et sa volonté s'épuisèrent

à la peine et à la fatigue; son père commença à s'inquiéter du repos et de la vie de ce malheureux enfant. Maclou Gérard devint inquiet, morose et chagrin; il était abattu jusqu'à la faiblesse, il se troublait sans motif, il parlait aux arbres, aux animaux et aux fleurs; souvent il s'avisait de rire et de pleurer tout à la fois! Un jour, Maclou Gérard trouva qu'il était plus facile de mourir que de souffrir, et il résolut de se brûler la cervelle : par bonheur, un souffle mystérieux glissa tout doucement sur la poudre, et la poudre mortelle s'envola; une main invisible poussa l'arme qu'il tenait dans ses mains, et l'arme roula sous ses pieds; Gérard était fou, et la folie empêcha le suicide.....

» Certes, la folie de Maclou Gérard n'était point une démence furieuse, une de ces monomanies homicides qui en veulent, à chaque instant, à la sûreté et à la vie des personnes. Non! l'extravagance de ce jeune homme était calme, tranquille, douce, triste et résignée. Il se mit à babiller tout seul, à babiller peut-être avec un interlocuteur invisible, avec un ange, avec un dieu ou avec une charmante femme qu'il avait adorée; il se mit à s'éloigner, en secret, de la maison de son père, et il s'enfonçait le jour et la nuit dans ces sombres forêts qui couvrent, j'allais dire qui peuplent l'immensité de cet admirable pays. Maclou Gérard était fou à la façon des maniaques et des mélancoliques; chez lui, les sentiments parlaient plus haut que les idées; le cœur avait absorbé l'esprit; enfin, le malheureux ou le bienheureux fou puisait, dans son malheur, assez de raison pour être libre, assez de folie pour sentir encore et ne plus penser! — Il était si peu ce qu'on appelle un homme raisonnable, que les jeunes filles de l'endroit l'embrassaient en souriant, sans rien désirer et sans rien craindre de ses innocentes caresses; il était si bien ce qu'on appelle un fou, qu'il se vantait d'entendre tous les matins des

oiseaux qui parlaient la langue latine. Ces oiseaux arrivaient, à tire-d'aile, du beau siècle d'Auguste, et ils gazouillaient les plus jolis vers d'Horace et de Virgile ; il était si bien ce que l'on appelle un insensé, que les enfants, les vilains enfants du village, le poursuivaient sans cesse de leurs clameurs, de leurs injures et de leurs frondes. On lui disait de valser à la mode de la ville, et le pauvre malade se prenait à tournoyer en cadence, en ayant l'air d'entraîner dans ses bras, de presser sur son cœur une belle valseuse, absente pour tout le monde, présente pour lui seul ; on lui disait de chanter, et soudain il se prenait à fredonner une chanson qu'il avait composée dans un accès de folie, qui était sans doute un doux souvenir, un doux reflet de ses anciennes rêveries de poëte !..

» Voici cette chanson :

« Qui, le matin, à la chasse,
De son nid, s'il voit sortir
Un petit oiseau qui passe,
Dans sa main le fait venir ?...
Oui, c'est Maclou l'innocent,
Maclou, le fou du village,
Oui, c'est Maclou le sauvage,
Qui pleure et rit en chantant !

Et le soir, dans nos familles,
Qui sait faire, à ses chansons,
Pleurer les petites filles,
Rire les petits garçons ?...
Oui, c'est Maclou l'innocent,
Maclou, le fou du village,
Oui, c'est Maclou le sauvage,
Qui pleure et rit en chantant !

Quand, de son aile brillante,
Un papillon fuit tout fier,
Ainsi qu'une fleur volante
Qui va le cueillir dans l'air ?...

Oui, c'est Maclou l'innocent,
Maclou, le fou du village,
Oui, c'est Maclou le sauvage,
Qui pleure et rit en chantant!

» Un insensé, qui déraisonne en prose et qui écrit des vers à peu près raisonnables, n'est-ce point là le spectacle mystérieux d'un phénomène fort étrange?

» Eh mon Dieu! l'inspiration poétique n'est-elle pas un accès de fièvre, une ivresse, un véritable délire? — Les songes ne viennent-ils point du ciel, à l'insu de l'homme qui s'endort et qui rêve? Pourquoi la poésie ne viendrait-elle pas de la même façon aux malheureux qui ressemblent à Maclou Gérard, à ces infortunés dont l'esprit s'affaisse tout à coup et dont la raison sommeille? — Une école religieuse a voulu voir dans la folie un éblouissement causé par le mirage de quelque vision céleste. En pareil cas, nous a-t-on dit, c'est Dieu lui-même qui daigne visiter un homme et qui l'aveugle, en l'inondant des flots de son étincelante lumière... Eh bien! Maclou Gérard, visité par Dieu peut-être, avait conservé, des splendeurs et des harmonies de la visite divine, un peu de sentiment, d'enthousiasme, d'extase et de poésie!

XI

» La folie de Maclou Gérard dura deux ans.

» Un jour, Mlle Marie de Laborde, que vous n'avez point oubliée, apparut tout à coup dans la maison de Maclou Gérard. Sans doute, elle eut bien de la peine à reconnaître son ami, son frère, son amoureux d'autrefois, dans ce jeune homme si faible et presque mourant, dans ce pauvre diable qui la regardait bouche close, avec toutes les apparences de l'ébahissement et de l'idiotisme. Mlle de

Laborde n'avait ignoré ni le désespoir, ni la douleur, ni la folie de Maclou Gérard, mais jamais elle n'avait deviné le désolant spectacle qui l'épouvantait en ce moment. Pâle, chancelante, éperdue, à force d'émotion et de terreur, Marie s'agenouilla sur le carreau de la chambre ; et, comme une coupable qui s'humilie, qui demande grâce, elle baissa tristement la tête et se prit à pleurer!.. Alors Gérard se leva en souriant ; il s'approcha de la jeune fille ; à son tour il se prosterna devant elle, et du bout de ses lèvres émues, de ses lèvres tremblantes, il s'efforça d'essuyer ou de recueillir quelques larmes !...

» Vous me reconnaissez donc? lui demanda vivement Mlle de Laborde? eh bien ! tant mieux !... car je viens vous voir, vous parler et vous sauver, entendez-vous? Mais d'abord, viens çà, près de moi... que je t'embrasse et que je te gronde! Je t'embrasserai ! parce que je t'aime, et je te gronderai, parce que je te déteste !...

» — Pourquoi? répondit Gérard à voix basse, et en se laissant embrasser.

» — Je vais te le dire : l'autre jour je m'étais égarée; j'avais tant couru que j'arrivai, sans m'en apercevoir, sur la limite de la forêt ; bientôt, j'aperçus un jeune homme au beau milieu d'une prairie, de ce côté du village : autour de lui, sur sa tête, à ses pieds, partout, voltigeaient des oiseaux qui n'avaient point peur et qui chantaient! J'appelai aussitôt : Maclou ! Maclou !... Mais l'ingrat me regarda sans mot dire ; les oiseaux s'envolèrent, et il disparut avec eux !...

» — C'est vrai !...

» — Écoute-moi bien, ami. Tu ne sais pas?... l'on veut me marier ! Oui, l'on veut m'obliger à devenir la femme d'un grand seigneur que j'ai vu deux ou trois fois seulement, dans les réunions de la ville : c'est un homme très-

poli, très-empressé, très-galant; il me regarde, il me salue et m'admire; il m'adresse à chaque instant des flatteries qu'il appelle des éloges; il me dit qu'il m'aime, qu'il m'adore, qu'il se meurt d'amour pour moi... Enfin, c'est un homme tout à fait ridicule, tout à fait insupportable, et je le hais! Es-tu content?

» Maclou Gérard ne répondait rien à toutes ces charmantes paroles; il se contentait de regarder Marie, de l'écouter, de lui sourire, et Mlle de Laborde continuait toujours à parler :

» — Sois tranquille, va! mon père veut me marier le plus tôt possible; mais je ne suis pas sûre de le vouloir, et tout n'est pas dit sur l'époque probable de mon mariage avec M. de Lachapelle... D'ici là, je tâcherai de mettre à profit un grand projet qui intéresse notre bonheur, et qui réussira, je l'espère! Désormais, je viendrai te voir en secret; souvent, très-souvent; un de nos amis, un médecin célèbre, te visitera chaque jour, par mon ordre : grâce à lui, grâce à son dévouement et à ses lumières, te ne souffriras plus; tu recouvreras ta force, ton courage, ton esprit et ta raison d'autrefois; bon gré, mal gré, il faudra que mon père consente à te recevoir au château; il te pardonnera, il te rendra son estime, son amitié, toute sa bienveillante protection; je t'aimerai, tu m'aimeras toujours, n'est-il pas vrai? Et nous serons heureux! — Il est déjà tard, ami: séparons-nous; adieu, à revoir, à demain!... Et moi qui allais oublier... Vraiment, je suis folle! Tiens, Maclou, voici un petit présent, un petit souvenir que j'ai acheté à ton intention...

» — C'est un couteau! balbutia Gérard.

» — Oui, un joli couteau, avec ton chiffre et le mien; tu vois: il a une chaîne d'argent, et de cette façon tu pourras l'attacher à ta boutonnière...

» — Hélas! répondit le pauvre fou, un pareil présent, c'est une chose terrible, à ce que l'on assure, pour toutes les affections de ce monde ; quand on nous le donne, un couteau ne manque jamais de nous porter malheur !.. Il ne faut pas me le donner: il faut me le vendre... Prenez donc cette pièce de monnaie; vous m'avez vendu un couteau : je vous l'ai payé, et nous sommes quittes!

» — A la bonne heure ! on me disait qu'il était fou... mais je le trouve tout à fait raisonnable!

» — Vous plaît-il que je vous accompagne... à distance?

» — A distance?... A mon bras, Maclou, au bras de ton amie et de ta femme!... Viens vite, et que le ciel nous conduise toujours ensemble !

XII

» Il était environ six heures du soir; Maclou Gérard et Marie se mirent en route, et bientôt ils arrivèrent bras dessus, bras dessous, au petit sentier de la Gaffe : la Gaffe est une espèce de torrent qui roule dans un vallon. Le petit sentier dont je parle est si étroit, si étroit, que deux personnes pourraient à peine y marcher de face, et Maclou Gérard eut le soin de faire passer devant lui Mlle Marie de Laborde.

» — Halte-là! s'écria tout à coup l'insensé, en s'arrêtant au milieu de ce difficile passage; quel est cet homme qui a nom M. de Lachapelle ?

» — Vous le savez bien, Maclou; c'est le mari que mon père me destine!

» — Comme votre main tremble?... Est-ce que vous peur ?

» — Moi?... Quelle idée!... J'ai froid, voilà tout.

» — Vous voulez donc épouser ce misérable millionnaire?

» — Je vous l'ai déjà dit : jamais!

» — Vous mentez! vous l'épouserez demain, ce soir, cette nuit... s'il me plaît de vous accorder mon consentement... Et, par malheur, je le refuse! Vous n'épouserez pas M. de Lachapelle!

» — Je l'espère bien!...

» — Et même vous ne le verrez plus!

» — Vous vous trompez, Maclou : il habite le château depuis quelques jours, et je le verrai sans doute avant une heure.

» — Vous ne rentrerez plus au château!

» — Qu'est-ce à dire, mon ami?...

» — Vous m'avez trompé, vous m'avez abandonné, et je suis forcé de vous punir!

» — Mon Dieu! mon Dieu!... laissez-moi!...

» — Vous m'avez apporté un couteau, et je suis forcé de m'en servir!

» — Maclou! Maclou! laissez-moi... ou je crie!

» — Personne ici pour vous entendre.

» — Au secours!... mon père, au secours!...

» — Personne ici pour vous secourir.

» — A moi! à moi!... je suis perdue... l'on m'assassine... je me meurs!

» — Oui, oui, criez toujours, et mourez!

» Au même instant, Maclou Gérard frappa d'un coup de couteau Mlle Marie de Laborde, et il la poussa ensuite sur le bord du sentier, et la jeune fille alla rouler et disparaître dans le torrent.

« Voici le comble de la folie : le meurtrier se prosterna aussitôt la face contre terre; il regarda bien attentivement au fond de la vallée, au fond du précipice; il se mit à ramasser de petites pierres, à cueillir de petites fleurs, et il

les jeta, une à une, dans les eaux de la Gaffe, en murmurant d'une voix sourde :

» — Marie! voulez-vous encore épouser M. de Lachapelle? Voilà déjà votre bouquet de mariée!

» — Marie! à quand la noce? Voilà déjà les perles de votre parure!

» — Marie! voilà des bijoux, des colliers, des étoffes précieuses, des parfums, tous les trésors de votre corbeille de mariage...

» Et le malheureux continuait à jeter dans le gouffre du torrent de l'herbe, des cailloux et de la poussière!

» Par bonheur, un homme, un ange gardien avait suivi les deux amoureux : c'était le brave Gérard, précisément le père de l'assassin; Gérard se précipita dans la Gaffe... et Dieu merci! Mlle Marie de Laborde vit encore. Elle se porte bien; elle a tout oublié; elle a épousé le grand personnage qui lui faisait horreur. Quant à Maclou, vous le voyez : c'est un mort qui se souvient d'avoir voulu tuer une femme avec un petit couteau. Jamais je ne l'ai vu babiller avec les ombres de la forêt... Je me trompe, il babille quelquefois avec un autre fou, un autre idiot, un autre innocent du pays. Bon! les voilà tous deux... Ils se tendent la main! Je me demande ce qu'ils peuvent se dire... Ils ont pourtant l'air de se comprendre! »

XIII

— Cet autre fou n'avait qu'un seul nom que lui avait donné sa mère : *L'Innocent*. La pauvre mère disait de son fils que c'était *un joli enfant, âgé de trente ans*.

L'Innocent était grand, élancé, bien fait : il avait le corps d'un beau jeune homme. Son intelligence était mal venue, faible, chancelante : c'était l'esprit d'un enfant malade.

Chez lui, l'idiotisme avait tué les sentiments et les idées de son âge : il vieillissait comme tout le monde ; mais son caractère, ses goûts, ses habitudes avaient gardé toute la simplicité, toute l'innocence de la vie enfantine. La folie avait dit à l'enfant : *Tu n'iras pas plus loin!* L'enfant avait obéi, sans le savoir, à cette voix impérieuse, et le pauvre idiot donnait chaque jour, suivant une expression de sa mère, le triste et plaisant spectacle des *enfantillages d'un homme.*

Dans le village d'Avon, où on l'avait placé chez une vieille parente, l'Innocent faisait la chasse aux oiseaux, avec un peu de sel dans la main ; il découpait sérieusement des images ; il cherchait des nids ; il inventait des jeux pour les filles, et il jouait bravement au soldat avec les garçons. Il sautait à la corde ; il gambadait avec les petits chiens ; il dessinait des bonshommes sur tous les murs du village ; il s'attelait, dans la campagne, à la ficelle d'un cef-volant ; parfois il allait à l'école, avec des écoliers qui avaient l'âge de son esprit ; il fallait souvent l'arracher aux amusements des bambins, pour lui faire la barbe.

L'Innocent avait une grande passion, bien innocente : il adorait la musique! Une petite mendiante, une petite musicienne, venait tous les dimanches dans le pays, pour chanter, en s'accompagnant de la guitare, à la porte des guinguettes. Dès qu'elle prenait son instrument, l'idiot s'asseyait devant elle : il écoutait la guitariste, en rougissant, en tremblant de plaisir ; il songeait à peine à essuyer ses grosses larmes ; il tressaillait, il s'agitait, il avait la fièvre ; il se pendait, si on peut le dire, aux cordes de la guitare et aux doigts qui les faisaient chanter ; enfin, au dernier son de l'instrument, il se relevait tout d'un coup. sur la pointe des pieds, les regards tournés vers le ciel, comme s'il eût essayé d'atteindre la note disparue, en la suivant des yeux, du geste, de l'oreille et du cœur.

Lorsque l'Innocent fut mort, tous les petits garçons et toutes les petites filles du village voulurent l'accompagner jusqu'à sa dernière demeure. Ces petits êtres n'avaient rien encore de la cruelle petitesse des hommes : on devinait aisément qu'ils savaient regretter un ami, un *enfant*, un de leurs semblables; ils étaient bien tristes, ils ne disaient mot, ils ne songeaient plus à jouer.

XIV

Marcou me précédait silencieusement dans un petit sentier qui conduit au massif d'Avon; il rêvait assurément au fantôme bien-aimé de sa fille, à cette ombre charmante qui fuyait le monde, à cette âme oublieuse qui dédaignait la folie de son père. Le bruit lointain d'une fanfare fit tressaillir tout à coup ce pauvre rêveur; il s'arrêta, baissa la tête comme pour mieux écouter, et me dit en se tournant vers moi :

— Je n'entends que le bruit des trompettes ; le vent aura sans doute emporté le bruit des tambours ! Chaque soir, à la même heure, tambours et trompettes annoncent aux fantômes de la forêt l'apparition d'une ombre glorieuse, l'ombre du premier empereur ! Venez çà, sur ce tertre... nous la verrons passer.

L'ombre de l'Empereur passa probablement tout près de nous. Pierre Marcou agita son chapeau au-dessus de sa tête; ses yeux étincelaient ; sa bouche, qui ne disait mot, avait l'air de pousser des cris d'enthousiasme.

— Où peut aller ainsi l'Empereur? demandai-je à Pierre Marcou ; où va-t-il, chaque soir, à la même heure, à travers cette forêt?

— Il s'en va secrètement dans le palais de Fontainebleau : il prend sans doute quelque plaisir à revoir la *Galerie de*

François Ier, où il épousa, dans tout l'éclat de sa puissance et de sa gloire, une archiduchesse d'Autriche ; l'allée de l'Étang où il se promena avec un pape; le jardin anglais qu'il fit dessiner par l'architecte Hurtaut; la petite chambre où il signa son abdication, et cette cour du Cheval-Blanc où il salua la Grande Armée, pleura sur son drapeau, baisa l'aigle impériale, embrassa le général Petit, et légua au monde entier le souvenir des *Adieux de Fontainebleau.* J'ai vu tomber et s'abîmer dans les gouffres de l'histoire bien des grandeurs souveraines ; j'ai vu, çà et là, dans l'étude et dans la comtemplation des siècles, bien des chutes profondes, des infortunes éclatantes, des douleurs infinies; j'ai aperçu des rois écrasés sous les débris du trône, des grands hommes de guerre qui succombaient dans la bataille en devinant la victoire; d'illustres innocents qui mouraient de la main du bourreau, des princes exilés par leurs peuples, des martyrs exilés qui s'en allaient vers Dieu par la route de l'échafaud; mais rien dans les livres, rien de solennel, de douloureux et de terrible ne m'a plus ému, plus effrayé, plus remué, que le spectacle de ce dénoûment d'une tragédie impériale !

Pierre Marcou ne songeait plus à sa fille : il vivait tout entier dans l'histoire et dans la mémoire de l'Empereur ; il ne pensait qu'à ce demi-dieu tombé qui avait été une des grandes impressions de son enfance, et qui était encore une des grandes émotions de sa vie.

— J'étais bien jeune, reprit-il en essuyant une larme..... Je n'étais qu'un enfant, à l'heure suprême dont je parle; eh bien ! je sentis au fond de mon cœur le retentissement de ce baiser que la gloire attristée venait de donner à un drapeau, à une aigle, à une armée, à une nation. Aussi, jugez de ma joie, lorsqu'un beau matin, à mon réveil, j'entendis parler de la résurrection de l'Empereur! Oui, l'Empereur

avait brisé son sépulcre de l'île d'Elbe; il avait trompé la vigilance de ses gardes; il avait retrouvé ses apôtres, ses amis fidèles; il s'était de nouveau montré au peuple; il avait traversé la France; il avait frappé, la veille encore, à la porte du palais de Fontainebleau! — Et le jour où l'on parlait de la sorte, l'Empereur était déjà aux Tuileries, sur son trône!... Plus tard, je me suis demandé bien souvent si c'était là une fable, un roman, un poëme ou une histoire!

Singulier rapprochement dans les idées, dans les souvenirs, dans les illusions d'un pauvre visionnaire!...... Nous avions fait à peine trente pas dans le sentier, après le *passage* de l'Empereur, lorsque Pierre Marcou s'avisa de reconnaître deux ombres qu'il rencontrait rarement dans la forêt...

— Allons! s'écria-t-il en me donnant l'exemple de la justice et du respect, saluez deux grands noms et deux grandes infortunes; saluez un roi qui se nommait Louis-Philippe et un prince qui se nommait le duc d'Orléans! C'est véritablement Louis-Philippe qui a ressuscité l'admirable création de François Ier et du Primatice; c'est la royauté de 1830 qui a rendu au palais de Fontainebleau, avec une prodigalité patiente et habile, tous les caprices, toutes les fantaisies poétiques du seizième siècle, et la sévère majesté de la cour de Henri IV, et l'élégance du règne de Louis XIII, et la noblesse de Louis XIV, et jusqu'aux brillantes serrures forgées par les mains de Louis XVI! Tout a repris sa place d'autrefois : les portes, les plafonds, les parquets, les meubles, les vitraux, les chefs-d'œuvre, l'or, le marbre, la pierre, la couleur, l'écaille, l'argent, l'émail, l'ivoire, les richesses et les merveilles de trois siècles sont là, devant vous, pour les menus plaisirs de la royauté de tout le monde! Ne soyez pas injuste, et saluons encore ces deux ombres malheureuses!

XV

Nous reprîmes le chemin d'Avon. En s'avançant vers la petite église dont j'ai déjà parlé, Pierre Marcou semblait oublier à chaque pas les empereurs, les rois, les princes, tous ces fantômes illustres qu'il appelait les revenants de l'histoire. Il recommençait visiblement à se souvenir de sa fille et à ne chercher que son ombre. Il voulut s'arrêter, pour la seconde fois, sous le porche de l'église : il s'agenouilla, il se prosterna, il colla sa bouche sur la fente d'une dalle, comme pour mieux appeler ou embrasser son enfant.

— Je me trompe, murmura-t-il en relevant la tête..... ce n'est point à la terre qu'il me la faut demander..... c'est au ciel!....

Il tourna les yeux vers le ciel, en adressant à Dieu une prière muette, une secrète prière qui avait pour moi un langage merveilleux, des regrets qui suppliaient dans les regards, des paroles navrantes qui s'échappaient en larmes.

Quand il eut cessé de prier ainsi, Marcou s'appuya sur ma main pour se relever. Une fois debout, il regarda longtemps l'église, les pierres et les arbres; il se remit à marcher, en disant à l'ombre de sa fille que le ciel ne lui envoyait pas encore :

— A demain!

Je ne m'étonne plus que Pierre Marcou s'imagine entrevoir tant de fantômes autour de lui : il porte au fond de son cœur une tombe entr'ouverte, et il y regarde toujours son enfant.

LA

VÉRITABLE MORT DE VATEL

I

Le dimanche 26 avril 1671, il y avait foule de beau monde dans le célèbre hôtel de Carnavalet; Mme la marquise de Sévigné, que rien ne pouvait jamais distraire du soin précieux de penser à sa fille, s'était mise à l'écart dans un coin du salon pour écrire, en toute liberté d'esprit et de cœur, à sa chère Provençale, Mme de Grignan.

— Madame, s'écria tout à coup le marquis de Villars, en s'adressant à la spirituelle caillette de la cour de Louis XIV, dites bien à cette ravissante fille que j'ai réclamé, de votre faiblesse maternelle, le droit de prendre une copie de son admirable portrait que voilà !

— Madame, s'écria à son tour la jeune comtesse de Guiche, dites bien à notre amie de Grignan que je ferai coiffer une poupée, à son intention, afin qu'elle puisse adopter, le plus tôt possible, la nouvelle coiffure de Mme de Nevers

— Et vous, comtesse de Fiesque, demanda la marquise de Sévigné, n'avez-vous rien à jeter au bout de ma plume, à l'adresse des galères de Marseille?

— J'envoie aujourd'hui trois cents compliments à notre charmante *galérienne*, et je lui enverrai demain trois paires de souliers de *Georget*.

— Et vous, monsieur de la Rochefoucauld?

— Je l'embrasse.

— Et vous, Brancas?

— Mandez-lui que j'ai versé dans un fossé, la semaine dernière; grâce à ma rêverie habituelle, je ne m'en étais guère aperçu, je vous le jure; mais mon médecin a eu la bonté de me prévenir que j'avais failli me rompre le cou.

— Et vous, monsieur de Montausier?

— Apprenez-lui, s'il vous plaît,que je m'approche de vous en ce moment, et que je vous donne un baiser... pour elle.

— Bien obligée, monsieur.., pour elle!—Et vous, Charles, quelle nouvelle adressez-vous à votre sœur?

— Je lui annonce que notre pauvre jardinier de Livry est mort, et que notre beau jardin en est tout triste.

— Et vous, monsieur l'abbé Têtu?

— Daignez écrire à celle que vous appelez la plus jolie fille du monde que je continue d'attendre, pour croire en Dieu, le jour où il plaira à Sa Majesté de faire de moi un évêque.

— Et vous, monsieur de Ménars?

— J'ai un plaisant malheur à lui apprendre : M. de Montlouet a eu la distraction de tomber de cheval et de se tuer, en lisant une lettre de sa maîtresse; à vrai dire, cette lettre était un congé en bonne forme : il y avait là de quoi perdre la tête... et l'étrier! Mais, voyez un peu l'instinct d'une pauvre bête . le cheval de M. de Montlouet s'en est allé tout

seul, après la chute de son maître, hennir et piaffer à la porte de la dame infidèle!

— Et vous, monsieur d'Hacqueville, que direz-vous, dans ce papier, à Mme de Grignan?

— Je lui dirai, si vous voulez me le permettre, qu'elle recevra de ma part, avant huit jours, un récit exact de ce qui s'est passé à Chantilly, à la fête royale de M. le Prince.

— A merveille! Aussi bien, je lui parle déjà de l'horrible mort de ce malheureux Vatel, suivant une relation que Moreuil vient de me faire; voici toute l'histoire en détail, comme je la raconte à ma fille... vous en jugerez :

« Le roi arriva le jeudi au soir; la promenade, la collation dans un lieu tapissé de jonquilles, tout cela fut à souhait. On soupa; il y eut quelques tables où le rôti manqua, à cause de plusieurs dîners, à quoi l'on ne s'était point attendu; cela saisit Vatel; il dit plusieurs fois : Je suis perdu d'honneur; voici un affront que je ne supporterai pas. Il dit à Gourville : la tête me tourne; il y a douze nuits que je n'ai dormi. Gourville le dit à M. le Prince. M. le Prince alla jusque dans la chambre de Vatel et lui dit : Vatel, tout va bien; rien n'était si beau que le souper du roi. Il répondit : Monseigneur, votre bonté m'achève; je sais que le rôti a manqué à deux tables. — Point du tout, dit M. le Prince, ne vous fâchez pas, tout va bien. — A quatre heures du matin, Vatel s'en va partout; il trouve tout endormi. Il rencontre un petit pourvoyeur qui lui apportait seulement deux charges de marée; il lui demande : Est-ce là tout? — Oui, monsieur. — Il ne savait pas que Vatel avait envoyé à tous les ports de mer. Vatel attend quelque temps; les autres pourvoyeurs ne vinrent point. Sa tête s'échauffait; il crut qu'il n'aurait point d'autre marée. Il trouva Gourville et lui dit : Monsieur, je ne survivrai point à ce nouvel affront; Gourville se moque de lui. Vatel monte à sa chambre, met

son épée contre la porte et se la passe au travers du corps; il tombe mort. La marée cependant arrive de tous côtés; on cherche Vatel pour la distribuer; on va à sa chambre; on heurte, on enfonce la porte : on le trouve noyé dans son sang! On court à M. le Prince qui fut au désespoir; M. le duc pleura. On dit que c'était à force d'avoir de l'honneur à sa manière; on le loua fort; on loua et l'on blâma son courage. Gourville tâcha de réparer la perte de Vatel; elle fut réparée. On dîna très-bien; on fit collation, on soupa, on se promena, on joua, on fut à la chasse. Tout était parfumé de jonquilles; tout était enchanté. Voilà ce que Moreuil m'a dit, espérant que je vous le manderais. Je jette mon bonnet par-dessus les moulins, et je ne sais rien du reste...»

— Eh bien! madame, répondit M. d'Hacqueville, ce que vous ne savez pas sur les causes réelles qui ont amené la mort de M. Vatel, vous plairait-il de l'entendre ce soir, de ma bouche? Mon récit ne ressemblera guère à votre lettre: vous avez écrit une petite fantaisie romanesque, et je vous dirai tout simplement une petite histoire véritable, dans laquelle il ne s'agit ni de collation, ni de rôti, ni de marée les bruits de cour ont fait de M. Vatel un serviteur fanatique : mes souvenirs en feront, je l'espère, un homme de cœur, un galant homme sensible, un malheureux fort à plaindre, et qui avait les plus tristes raisons du monde pour se condamner à mourir!

A ces mots, la célèbre marquise et les hôtes magnifiques du salon de Carnavalet s'empressèrent autour de M. d'Hacqueville; Mme de Sévigné oublia, pour un instant, sa chère fille de Provence, et l'historien de Vatel parla ainsi :

II

— L'infortuné maître d'hôtel de Monsieur le Prince n'était point un domestique ordinaire; il avait ce que l'on trouve rarement sur les banquettes d'une antichambre ou d'une office : de l'esprit, un langage facile, de la grâce dans les manières, des habitudes mondaines et une figure distinguée. Il avait appartenu d'abord à M. Fouquet, le surintendant, qui le traitait avec cette intimité honorable que l'on doit à un serviteur toujours fidèle et toujours de bon conseil. Pélisson estimait le caractère de Vatel, et notre excellent la Fontaine faisait un pompeux éloge de son instruction cachée et de sa modeste finesse. Monsieur le Prince lui-même daignait le consulter sur des intérêts d'une secrète importance, et bien des gens de qualité s'avisaient de prendre l'épée mercenaire du maître d'hôtel pour une vaillante épée de gentilhomme.

Vatel avait la louable coutume de tout sacrifier à l'administration rigoureuse de son service; mais, ses devoirs une fois remplis, Vatel, qui était jeune, spirituel et bien fait, se plaisait à partager les minutes de ses rares loisirs entre l'étude qui lui enseignait à vivre et l'amour qui lui enseignait à aimer la vie : il adorait tous les livres nouveaux qui avaient de l'éloquence et toutes les jeunes femmes qui avaient de la beauté; il admirait tous nos grands poëtes, et il raffolait de toutes nos grandes dames; seulement, comme il lui était impossible de s'adresser aux coquettes célèbres de la cour, il s'en prenait, à cœur joie, aux petites bourgeoises et aux jolies grisettes de la ville : sans doute, il les habillait, par la pensée, de tout le luxe, de toute la splendeur, de toutes les grâces empruntés des boudoirs de Versailles, et l'imagination de l'amoureux faisait le reste !

Un soir, il n'y a pas longtemps de cela, comme il courait à l'aventure, dans une chasse amoureuse, au fond de je ne sais plus quel faubourg de Paris, Vatel rencontra une jeune personne, simplement vêtue, simplement jolie, qui marchait à petits pas, en sautillant sur le pavé de la rue. Il en fut charmé tout de suite, et, entre nous, cette fille était charmante · elle était si propre, si fraîche, si légère, si gracieuse, qu'avec elle, vraiment, le plus sage serait devenu le plus fou, et Vatel perdit, à la première vue, ce qu'il avait encore de sagesse, peu de chose, hélas ! presque rien, un éclair, comme dit quelquefois notre adorable marquise.

Ce soir-là, Vatel avait caché, avec un soin extrême, les apparences distinctives de sa dignité domestique : il s'était déguisé à la manière des amants mystérieux, et il portait bien ou mal la petite veste, le petit chapeau, les habits râpés d'un courtaud de magasin qui a revêtu ses hardes du dimanche. Ainsi affublé d'un accoutrement d'emprunt, Vatel s'arrogeait le droit de traiter, avec toute la hardiesse de la galanterie plébéienne, avec tout le laisser-aller de la boutique, les jolies ouvrières, les piquantes artisanes que le hasard poussait tout doucement sur son passage : entre l'aune et l'aiguille, pensait-il peut-être, il n'y a guère que la distance d'un chiffon ou que la longueur d'une aiguillée de fil; un fil, un chiffon !... fragiles obstacles, que la jeunesse déchire ou brise sans y prendre garde, en s'amusant, avec un doux propos, avec un serment, avec un baiser !

Vatel avait hâte de briser entre ses doigts le fil qui le séparait de cette jeune fille; il la regarda de son mieux. bien longtemps, comme il sied aux séducteurs de regarder une jolie femme, et l'ouvrière, qui ne voulait, sans doute, rien recevoir d'un inconnu, d'un étranger, s'empressa de lui rendre tous ses regards, toutes ses tendres œillades. Bientôt, la grisette entra dans un magasin de la rue Saint-Denis

et Vatel se mit à l'attendre sur le seuil de la porte ; au bout de quelques minutes, la grisette, assise devant le comptoir, s'aperçut en soupirant qu'elle avait oublié ses économies de la semaine, et la voilà forcée de dire adieu, pour un jour, à ses magnifiques emplettes. Vatel s'approcha du maître de la maison et lui demanda, le plus naturellement, le plus audacieusement du monde : — Combien vous doit ma cousine? Vatel paya sans hésiter le prix des fournitures; ensuite, il offrit son bras à cette parente improvisée, et il l'entraîna dans la rue, en lui disant à haute voix : — Où allons-nous, cousine ? La jeune fille lui répondit en riant : — Chez moi, mon cousin, au faubourg Saint-Antoine. — Que l'amour nous mène !... murmura Vatel ; et l'amour les mena si bien, si lentement, à travers les détours galants d'une école buissonnière, qu'ils n'arrivèrent que fort tard dans la soirée, après trois heures de babillage, à la porte du modeste logis de l'imprudente grisette. La jeune fille dit à Vatel, qui se préparait encore à la suivre :

— Grand merci, monsieur... vous n'irez pas plus loin !... Les mauvaises langues du voisinage n'auraient qu'à jaser sur mon compte, et je ne possède, pour unique fortune, que le petit bénéfice de mon travail et de ma sagesse... Au revoir !

— Au revoir... Où ?

— Dans la boutique de la rue Saint-Denis.

— Quand ?

— Le plus tôt possible... Demain... Ne faut-il pas que je rende l'argent que je dois... et que je n'ai pas emprunté ?

— C'est juste... A demain !

Vatel se pencha sur la jeune fille et lui prit au moins trois baisers...

— Que faites-vous donc, monsieur ? s'écria la grisette.

— Je viens de prendre l'intérêt de mon argent...

— Fi, monsieur ! n'avez-vous pas de honte de faire l'usure !

— Adieu, mademoiselle Denise !

— Adieu, monsieur l'usurier !

III

Le lendemain, à la même heure, nouvelle rencontre chez le marchand de la rue Saint-Denis, nouvelle promenade, nouvelle école buissonnière, et un peu plus tard, nouvelle usure au profit de l'inexorable prêteur. Denise eut beau dire et beau faire : Vatel refusa obstinément de recevoir le capital de ses avances, et il arracha, m'a-t-on dit, à la faiblesse ou à la pauvreté de la jeune fille le droit de toucher, chaque soir, sur ses deux joues, l'intérêt usuraire de son argent.

Que vous dirai-je ? les baisers vont vite !... En peu de jours, le caprice de Vatel devint une passion, et les grisettes de Paris ont presque toutes le cœur sur les lèvres ! Pourtant, Vatel jouait de malheur dans le succès de son intrigue amoureuse : impossible de négliger les devoirs de sa charge, quand bon lui semblait, au gré de son amour, pour venir soupirer dans la mansarde d'une grisette ; d'ailleurs, Denise elle-même n'avait-elle pas des précautions à prendre et des mesures à garder ? Pour sourire à son bel amoureux, une seule fois par semaine, Denise profitait en secret de l'absence d'une vieille femme qu'elle appelait sa marraine, et les deux amants n'avaient guère le droit de s'adorer que le dimanche !

Un soir, en s'agenouillant aux pieds de Denise, Vatel, qui n'était pour elle qu'un pauvre ouvrier de Versailles, aperçut au doigt de sa maîtresse une bague enrichie d'une perle précieuse. Vatel se releva comme un jaloux, comme un fu-

rieux, tout prêt à lui reprocher, à grands cris et à grands gestes, la honte d'une infidélité, le crime d'une spéculation affreuse ; mais l'innocente Denise répondit à ce cruel accès de jalousie et de colère, en donnant sa jolie main à baiser, en disant avec une douceur exemplaire :

— Mon ami, ce riche bijou est un souvenir de mon père, tout ce qu'il avait conservé de son ancienne fortune ; ce soir, je l'ai mis à mon doigt, par mégarde, en fouillant dans les petits joyaux de mon pauvre écrin ; pardonnez-moi la douleur que je vous ai causée : je vous pardonne l'injure que vous m'avez faite. S'il vous sied encore d'être injuste et de calomnier la bonne foi de votre Denise, tenez, monsieur, prenez cette malheureuse bague qui n'en peut mais... Ouvrez la fenêtre de ma chambre, et jetez hardiment cette perle, ce souvenir, cette relique, dans le ruisseau du faubourg !

Aussitôt dit, aussitôt fait : la jalousie de Vatel ne voulut pas céder au charme de ces naïves paroles ; il ouvrit la croisée de la mansarde ; il s'empara de la bague de Denise et il la jeta, sans pitié, dans le ruisseau.

Eh bien ! Denise se montra ravissante toute la soirée ; elle s'efforça de plaire à ce fou furieux qui la maltraitait de la sorte, et je vous demande si nos grandes dames de la cour auraient oublié dans une caresse, comme Denise, le sacrifice d'un joyau superbe, d'un souvenir précieux, d'un véritable trésor, qui était peut-être sa seule opulence !

IV

Précisément, le lendemain de cette étrange scène, dont il déplorait déjà la brutale injustice, Vatel se promenait dans les jardins de Versailles, bras dessus, bras dessous, avec son

excellent ami M. Gourville ; les deux promeneurs devisaient sérieusement des réjouissances printanières qui se préparaient à grands frais, sous les ombrages de Chantilly, à propos de la visite prochaine de Sa Majesté aux dieux hospitaliers de M. le Prince... Tout à coup, au détour d'une allée, l'allée des Philosophes, je crois, le malheureux Vatel poussa un cri à demi étouffé par la surprise, par l'émotion, et il s'assit en tremblant, ou plutôt il se laissa tomber sur un banc de pierre, les yeux fixés sur une belle dame qui s'en allait, derrière la verdure naissante des charmilles, côte à côte avec un beau gentilhomme de la cour...

— Mon Dieu ! s'écria Vatel, ayez pitié de moi ! Une pareille ressemblance ! Oui, c'est bien elle... Quel honneur et quel malheur pour un pauvre diable de mon espèce !... Je souffre, j'ai la fièvre, j'étouffe !

— Mon cher Vatel, lui demanda Gourville, perdez-vous la tête?

— Non, pas encore ; mais je sens que je la perdrai tout à l'heure...

— Pourquoi ?

— Parce que je viens de voir cette femme.

— Vous la connaissez ?

— Beaucoup... C'est ma Denise, ma belle Denise !

— Vous êtes fou !... C'est Mme la duchesse de Ventadour ; elle n'est à Versailles que depuis ce matin.

— Depuis ce matin, seulement ?

— Sans doute ; elle arrive du fond de sa terre de Lamotte, où elle vivait comme une recluse, par l'ordre de son mauvais sujet de mari... Elle appartient aujourd'hui à la maison de *Madame*.

— Ah ! je respire !... Et ce jeune homme qui l'accompagne, en lui comptant fleurette?

— C'est le chevalier de Tilladet, son noble cousin, un pa

rent généreux qui l'aide à se venger des outrages de M. de Ventadour... et l'on assure dans le monde que la vengeance est complète.

— C'est singulier! cette ressemblance m'effraye encore, et je suis presque jaloux de ce chevalier de Tilladet... N'y pensons plus!... J'y pense toujours... J'y penserai jusqu'à la soirée de dimanche... Ce soir-là, je retrouverai ma Denise... et j'oublierai la duchesse!

— Quelle est donc cette merveilleuse Denise dont l'image vous poursuit sans cesse, et que vous aimez à retrouver sous les apparences d'une grande dame de Versailles?

— Cette merveille charmante, Gourville, c'est une petite ouvrière, rien que cela! mais une ouvrière d'élite, une grisette bien élevée, qui a des façons élégantes, un langage rempli de noblesse, des airs aristocratiques, et les mains les plus blanches, les plus fines, les plus princières du monde! Je l'aime, Gourville, et je l'aime chaque jour davantage; tôt ou tard, Denise deviendra ma femme, et quand elle aura le droit de porter, avec l'aide de Dieu et de ma fortune, du satin, du velours, des plumes, des dentelles, Denise vaudra pour tous les yeux, pour tous les cœurs, la plus fière duchesse de France!

V

Le dimanche suivant, Vatel fut encore plus exact que de coutume au rendez-vous de la mansarde; l'honnête homme amoureux se promettait déjà de confier à Denise son nom véritable, son état, ses projets, ses espérances; il préparait à plaisir son petit discours, sa douce demande en mariage... Mais, cette fois, hélas! personne pour lui ouvrir la porte dérobée de la maison du faubourg; personne pour le recevoir, pour lui sourire, pour l'embrasser! La soirée

du dimanche, la semaine, quinze jours, un mois tout entier se passèrent ainsi : pas plus de Denise dans la mansarde que dans les salles étincelantes du palais de M. le Prince! Et pour que rien ne manquât à ses regrets, à sa douleur, Vatel reçut un matin, au moment de son départ pour les fêtes de Chantilly, ces quelques lignes d'écriture, tracées par la jolie main de Denise :

« Vous m'avez trompée : vous n'êtes pas un ouvrier de Versailles nommé Julien; vous êtes monsieur Vatel, au service de M. le Prince. J'ai quitté ma chambrette du faubourg Saint-Antoine, et bientôt je quitterai Paris, afin de ne jamais vous revoir. Adieu, monsieur; c'est bien mal, allez, d'avoir ensorcelé une pauvre fille, trop misérable pour devenir votre femme, trop orgueilleuse pour continuer à être votre maîtresse.

» Denise. »

Ce billet fut un coup de grâce pour l'esprit et pour le cœur du malheureux Vatel. Il suivit, à distance, la maison de son maître, en pleurant comme un insensé, incapable de rien prévoir, de rien ordonner, dans l'intérêt de son service extraordinaire : étonnez-vous, après cela, que Vatel ait passé douze longues nuits sans dormir, et que le rôti ait manqué, non pas seulement à la table du roi, mais à vingt-cinq tables du souper royal de M. le Prince !

VI

A Chantilly, le souvenir de Denise prit tout à coup, aux yeux de Vatel, la forme, les apparences, la figure, la réalité vivante d'une femme, et cette femme, c'était encore madame de Ventadour, que le maître d'hôtel amoureux avait déjà rencontrée une fois dans les jardins de Versailles; l'appari-

tion toute naturelle, la présence bien simple de la duchesse, au milieu des magnificences de la fête, inspira soudain à ce pauvre inconsolable des idées étranges, des enfantillages, d'innocentes folies qui étaient les dernières illusions, le dernier bonheur d'un amour malheureux ; il lui sembla, de nouveau, que la belle suivante de *Madame*, c'était Denise en deux personnes : l'une qui l'avait adoré dans une mansarde ; l'autre qui le méprisait sans doute dans un palais. De loin ou de près, à l'affût des regards, des gestes, des paroles de la duchesse, Vatel cherchait à surprendre dans ses yeux, dans ses moindres mouvements, dans le son de sa voix, quelque chose de charmant, un doux souvenir qui signifiât pour lui seul : c'est elle ! c'est Denise ! Enfin, il s'imagina que madame de Ventadour avait daigné lui sourire tristement, avec une tendre pitié, et Vatel s'écria, au fond de son cœur : Mon Dieu ! dites à la duchesse de disparaître au plus tôt et à Denise de revenir au plus vite !

VII

Dieu entendit, à coup sûr, le secret langage de Vatel, et si la duchesse ne disparut pas tout à fait, du moins elle permit à enise de se mon er encore !... Le roi fit son entrée à Chantilly, jeudi au soir ; à onze heures environ, après avoir donné ses ordres pour le dernier service de la table royale, Vatel supplia Gourville de le remplacer dans l'exécution de quelques détails de sa charge, et il s'en alla rêver dans le parc que l'on avait éclairé, comme par enchantement, aux lueurs magiques d'une immense constellation de lumières. Le hasard, qui est bien la plus charitable divinité de ce monde, prit pitié de ce triste rêveur qui se promenait à une pareille heure, en soupirant, en souffrant, en ayant l'air d'attendre quelqu'un ou de cher-

cher quelque chose : debout au milieu d'un vaste bosquet de tilleuls fleuris, Vatel aperçut, au reflet des girandoles enflammées, une jeune femme qui marchait lentement, à travers les splendeurs de cette poétique solitude, les pieds sur la terre, les yeux et la pensée au ciel; elle s'avança vers lui, sans le voir, sans l'entendre; elle l'effleura du bout de sa robe... et Vatel, entraîné par une inspiration mystérieuse, irrésistible, s'agenouilla sur l'herbe, en murmurant le nom de Denise!

Qui le croirait? A ce nom qui n'était pas le sien, madame de Ventadour cessa de voyager dans les nuages, pour redescendre sur la terre; elle se prit à dire, d'une voix émue :

— Vous m'avez appelée, et me voilà... qui êtes-vous?

— Vous le savez bien, madame!... vous le savez bien, Denise!... Je suis Vatel pour tous les autres : je ne suis Julien que pour vous seule!

— D'où venez-vous?

— J'arrive d'un monde où l'on souffre, où l'on gémit, où l'on meurt à chaque instant!

— Quel est ce monde?

— Le monde de l'amour qui se souvient et qui regrette.

— Vous vous souvenez?...

— De Denise!

— Vous regrettez?...

— Denise, toujours Denise, Denise et vous, madame!

— Je suis la duchesse de Ventadour!

— Ah! Denise, ma belle Denise, est-ce que je ne vous vois pas, est-ce que je ne vous reconnais pas tout entière, à travers les diamants et les dorures de votre robe?... Oui, oui, j'ai provoqué, je ne sais comment, la curieuse coquetterie d'une femme de qualité; elle s'est amusée à me séduire, à m'enchanter, à me perdre... et moi, crédule, je

vous ai aimée, madame la duchesse!... Je vous ai adorée, Denise!... Laquelle de vous deux aura la bonté de me répondre, de me consoler, de me plaindre?

— Monsieur Vatel, vos singulières paroles offensent la duchesse de Ventadour... Mon pauvre Julien, viens çà, tout près de moi, dans la mansarde de Denise!...

VIII

A minuit, des fusées volantes annoncèrent le feu d'artifice que l'on allait tirer sur la grande pelouse du château; Mme de Ventadour tendit sa main à Vatel, en lui disant à voix basse :

— Adieu, Julien! Je vous ai parlé pour la dernière fois, peut-être, et c'en est fait à jamais de votre bien-aimée Denise : vous ne rencontrerez plus à Versailles que Mme la duchesse de Ventadour! Le roi, fatigué de ce qu'il appelle ma coupable extravagance, m'a donné à choisir entre l'ennui de mon ménage et la solitude des Carmélites : j'ai promis à Sa Majesté de m'ennuyer raisonnablement; je vais essayer de tenir ma parole, avec la grâce de Dieu et les bons conseils de Madame. Mon cœur reste avec vous, Julien, et je n'emporterai à Versailles que les futiles apparences de ma personne!

— Partez donc, madame! répondit tristement le maître d'hôtel; emmenez bien vite la duchesse... J'ai découvert le moyen infaillible de toujours garder ma Denise!

Mme de Ventadour disparut dans les massifs du parc, et au même instant, l'horizon s'illumina des gerbes éblouissantes du bouquet d'artifice; Vatel comtempla de loin ce magnifique spectacle, à travers la découpure des arbres; et puis, en un clin d'œil, l'horizon redevint tout noir; après le bruit et la lumière,—le silence, l'obscurité, rien, le néant!

Vatel regagna la route qui touchait au seuil du château; en voyant un nuage de fumée qui s'élevait encore du milieu de la pelouse, il se mit à dire, les yeux mouillés de larmes :

— Oh ! mon triste bonheur qui n'a duré qu'un instant ! oh ! misérable feu d'artifice qui n'a duré qu'une minute !

A quatre heures du matin, Vatel continuait à se promener dans les jardins de Chantilly et à se désoler de plus belle; la tête lui tourna tout à fait, au souvenir de la duchesse : il monta dans sa chambre, et pour ne plus quitter sa Denise qu'il avait retrouvée dans le parc, sa Denise qu'il croyait voir encore, il se prit à l'envelopper de sa pensée amoureuse, et il se tua d'un coup d'épée ! — Vous le voyez, marquise, continua M. d'Hacqueville en s'adressant à Mme de Sévigné, mon récit ne ressemble pas à celui de Moreuil, et je vous assure que la marée de Chantilly n'a rien à faire dans la véritable mort de Vatel.

— Ma foi ! répliqua la spirituelle marquise, mon histoire est faite, et je n'en changerai pas une syllabe; seulement, je vais annoncer à ma fille une seconde édition de cette vilaine nouvelle, revue, corrigée et considérablement augmentée.

Mme de Sévigné termina ainsi la lettre qu'elle adressait à Mme de Grignan :

« D'Hacqueville, qui était à tout cela, vous fera des relations sans doute; je n'en sais pas davantage; je pense que vous trouvez que c'est assez; je ne doute pas que la confusion n'ait été grande : c'est une chose fâcheuse, à une fête de cinquante mille écus. »

Une chose fâcheuse!... O Vatel ! que l'oraison funèbre de Mme de Sévigné te soit légère !

LE

MOUCHOIR DE BÉRÉNICE

I

J'en suis fâché pour les jardins de Versailles, qui ont peut-être le droit d'avoir de l'orgueil ; mais, il faut arrachèr à la guirlande poétique de leur royale histoire une petite fleur célèbre qu'ils ont dérobée, une fleur modeste, délicate, tendre, mélancolique, une espèce de fleur sensitive qui appartient à l'histoire des jardins de Vincennes : je parle de Mlle de la Vallière.

On a beaucoup écrit sur cette fille d'honneur de *Madame*, devenue si vite et si bien sœur Louise de la Miséricorde ; on reviendra plus d'une fois encore sur cette douce figure historique, sur cette noble et touchante physionomie qui représente un des plus jolis romans de cœur du grand siècle, d'un siècle dont le cœur n'était pas précisément un vrai romancier ; triste et beau roman, qui commence sous le

regard amoureux de Louis XIV, et qui finit sous l'austère parole de Bossuet !

Je n'ai point à raconter la vie romanesque de Mlle de la Vallière; le mouchoir de Bérénice ne renferme pas un long récit, un livre, une chronique, c'est à peine si, en l'agitant et en le chiffonnant de mon mieux, j'en pourrai faire tomber un souvenir et un parfum de cette exquise créature que Mme de Sévigné appelle une *petite violette cachée sous l'herbe*. Je suis de l'avis d'un grand écrivain de notre temps : « Mlle de la Vallière est de ces noms qui ont toujours jeunesse et fraîcheur en France ; sans prétendre rien découvrir de nouveau en elle, on peut se donner le plaisir de la considérer un moment. »

C'est donc à Vincennes, et non point à Versailles, que commencent véritablement les amours de Louis XIV avec Louise de la Vallière. C'est bien à Vincennes que se passe la fameuse et charmante scène des *Charmilles*. C'est dans le petit parc voisin de Saint-Mandé, que le roi surprend le secret d'une belle et naïve passion, le premier battement d'un jeune cœur, le premier soupir d'une douleur qui s'ignore peut-être elle-même. Cet amour, cette passion, cette douleur, deviendront un peu plus tard, dans la réalité et dans l'histoire, toute la grâce, tout le charme, tout le sentiment, toute la poésie des galantes faiblesses de Louis XIV.

Un soir, à Vincennes, Louis XIV et Béringhen s'avisèrent de suivre les filles d'honneur de *Madame*, qui couraient je ne sais où, un peu au hasard, à l'aventure, à la grâce de l'amour, en riant, en chantant, et ne s'arrêtant parfois que pour soupirer. Elles arrivèrent ainsi, par les massifs, par les taillis, la robe légèrement relevée à cause des broussailles, jusque dans le petit parc de Saint-Mandé, au fond d'un berceau de charmilles. Louis XIV n'était pas loin : les premières amours du souverain allaient naître dans ce ber-

ceau, parmi les fleurs, aux premiers rayons du soleil du grand roi.

On s'assit à l'ombre des charmilles; on devisa des gentilshommes qui avaient le mieux dansé au ballet de la cour. Mlle de Pons se souvenait du comte de Guiche; Mlle de Chimerault pensait encore au marquis d'Arlincourt; Mlle de Lude trouvait que rien n'était comparable à la danse du comte d'Armagnac; Mlle de la Vallière osa parler du roi, et ne parla guère que de lui, disant d'une voix tremblante que le roi était bien beau, bien spirituel, bien généreux et magnifique, ajoutant que le roi dansait comme un demi-dieu, et finissant par avouer qu'on l'aimerait à en mourir... s'il n'était pas roi ! Le roi qui écoutait, faillit se trahir.

Un temps admirable, c'est-à-dire le temps le plus abominable du monde, favorisa la fin de cette petite scène des charmilles : la pluie tomba tout à coup avec un orage; on s'effraya, on se dispersa, on se mit à courir pour chercher un abri; par malheur, Mlle de la Vallière boitait... un peu... avec beaucoup de grâce et de coquetterie sans doute... mais enfin elle boitait! Elle se laissa devancer par ses compagnes, si bien qu'elle se trouva toute seule dans le parc; je me trompe : elle se trouva deux! Louis XIV était près d'elle, sans prendre garde à la pluie qui se moquait de l'étiquette, et il leur fallut rester ensemble, bon gré mal gré, jusqu'à la dernière goutte de l'averse. Je me souviens d'avoir lu, à propos de cette rencontre, que Louis XIV amoureux était bien capable d'avoir *préparé* la pluie et *machiné* l'orage.

Mlle de la Vallière avait grand'peur, dans ce parc, entre deux simples rideaux de charmille, avec un pareil gentilhomme qui n'avait, à ses yeux, que le tort peut-être excusable de commander à tout le monde. Elle avait peur du mauvais temps, de la solitude, de l'ombre, du silence, du roi, d'elle-même. Louise se prit à trembler; elle se laissa

tomber sur un banc de verdure, en pleurant, en pleurant, avec le pressentiment de la peine; Louis XIV se pencha vers la fille d'honneur, en tremblant à son tour, et il essuya les pleurs délicieux qui coulaient déjà pour lui.

La pluie cessa; les amours mouillés secouèrent leurs ailes, en même temps que les oiseaux. Le roi et Mlle de la Vallière regagnèrent le château, chacun de son côté, à la douce clarté de ces belles étoiles qui devaient illuminer, pendant bien des années, les fêtes les plus galantes de la monarchie.

Si la cour avait daigné jeter, ce soir-là, un regard curieux sur une fille d'honneur qui rentrait dans les appartements de *Madame*, on aurait aperçu peut-être, dans les mains de Mlle de la Vallière, un mouchoir qui n'était pas le sien, un mouchoir richement brodé, qui portait le chiffre du roi. Pendant toute cette cruelle et enivrante soirée, Louise essuya plus d'une fois son front qui rougissait déjà, et ses yeux qui pleuraient encore, avec ce merveilleux mouchoir qu'elle devait conserver bien longtemps, jusqu'à son dernier regret, jusqu'à sa dernière larme.

II

Au mois de mai 1664, peu de jours avant la solennelle inauguration de Versailles, Louis XIV voulut visiter avec sa cour, mais dans le plus modeste appareil de sa grandeur, le nouveau palais de la royauté, la nouvelle merveille de la royauté.

Tandis que Louis XIV essayait de reconnaître à grand'-peine, une à une, toutes les magnificences de sa royale demeure, avec Colbert, Mansard, Le Brun, Girardon et Le Puget, la cour se dispersa dans les jardins, dans les grottes, dans les bosquets, dans tous les détours mystérieux

d'un admirable labyrinthe. Les hommes d'État et les hommes de guerre se mirent à l'écart, sur l'escalier des *Cent-Marches*, qu'on appela plus tard l'*Escalier des Géants*. Les princes de l'Église, les hôtes sévères du maître de Versailles, se réfugièrent dans l'*Allée des Philosophes*, en parlant des grandes choses du ciel et de la terre. Les beaux esprits, les poëtes, les artistes se cachèrent au milieu des fleurs et des parfums, dans la petite Provence de l'Orangerie. Les gentilshommes jeunes et frivoles disparurent dans les massifs du parc, pour y tenter déjà les échos avec des fadaises, des serments et des soupirs. Les pages du roi et les filles d'honneur de Madame se groupèrent sur le Tapis-Vert, sur ce tapis de gazon que la main de Le Nôtre a déroulé dans les jardins de Versailles, pour abriter les jolis pieds des promeneuses de la cour, — étoffe précieuse dont les franges touchent presque aux marches de la grande terrasse et aux bords de cette vaste nappe damassée que l'on appelle la grande pièce d'eau.

Voyez un peu l'innocent esprit des nobles demoiselles de ce temps-là ! Au lieu de courir et de folâtrer dans l'immensité des jardins de Versailles, les filles d'honneur essayèrent de marcher d'un bout du Tapis-Vert à l'autre, les yeux masqués d'un mouchoir, sans dévier ni à droite ni à gauche, sans toucher au sable des deux allées latérales, sans franchir les limites, les bords, le cadre fleuri de ce vaste tableau de verdure. Singulier passe-temps ! Elles mettaient de l'obstination à réaliser un caprice impossible : elles avaient beau dire et beau faire, elles déviaient de çà et de là, jusqu'aux derniers brins d'herbe de la bordure ; elles recommençaient, elles s'avançaient à petis pas comptés, et le problème de la ligne droite était toujours à résoudre.

Mlle de la Vallière elle-même s'avisa de chercher la

solution impossible ; elle noua son mouchoir autour de son front, sur ses yeux, et, chose étrange !... ce mouchoir était le mouchoir des charmilles, le mouchoir brodé de Louis XIV ! Le chiffre royal se balançait sur le visage de la fille d'honneur : on eût dit qu'elle portait déjà, publiquement, une chaîne, un bandeau et une livrée.

Les petits pieds de Mlle de la Vallière n'y voyaient guère mieux que les petits pieds de ses maladroites compagnes; Louise marcha si bien sur les brisées de tout le monde, elle fit tant de faux pas, elle dévia du Tapis-Vert avec une gaucherie si chancelante, que la jeune fille fut saluée à son tour, dans le cercle de ses amies, par le bruit des épigrammes, des moqueries et des chansons.

— Monseigneur ! s'écria tout à coup Mlle de la Vallière, en s'adressant au nouvel évêque de Condom, qui la regardait de loin avec une charitable tristesse, vous qui êtes un des flambeaux de notre sainte Église, dites-moi ce que signifie un pareil mystère? Vous semble-t-il impossible, tout à fait impossible d'arriver ainsi, à tâtons, toujours tout droit, jusqu'au bout de ce grand tapis de verdure?

— Ma fille ! lui répondit Bossuet à voix basse, quand on est jeune, crédule, faible et jolie, il ne faut point s'aventurer sur le tapis de la cour, avec un bandeau sur les yeux et sur la conscience. On s'avance au hasard, on hésite, on tâtonne, on dévie, on chancelle et l'on tombe, pour ne plus se relever, *dans le rebut du monde !*

Mlle de la Vallière n'en était pas encore à comprendre *le rebut du monde* de Bossuet; elle renoua le mouchoir sur ses yeux et le bandeau sur sa conscience; elle continua de s'aventurer sur le Tapis-Vert, en chancelant, et cette route devait la conduire jusqu'à la porte d'un couvent. Dix ans plus tard, en voyant quelque belle pêche-

resse de la cour s'en aller au hasard, les yeux masqués, les yeux fermés, comme une pauvre aveugle, sur l'immense Tapis-Vert de Versailles, Bossuet murmurait tristement, au souvenir de Mlle de la Vallière : « Laissez-la faire, et pardonnez-lui, mon Dieu !... la voilà sur le chemin des Carmélites ! »

III

Le mouchoir de Louis XIV, trop déplié sur le Tapis-Vert de Versailles, n'est plus un mystère pour personne. Mlle de la Vallière est presque une royauté pour toute la cour, une royauté d'un jour, une royauté sans couronne, mais, enfin, une petite royauté qui fait tressaillir et pleurer la véritable reine de France.

Il faut rendre justice à cette douce puissance, à cette aimable souveraine qui dura autant qu'un rêve : Mlle de la Vallière n'est point la favorite d'un roi; elle est l'amante d'un homme qui règne. Elle aime pour aimer, pourvu qu'elle soit aimée. Elle n'a point d'autre ambition, ni d'autre intérêt, ni d'autre orgueil que son bonheur à demi caché par sa modestie. Elle est honnête, elle paraît vertueuse dans les défaillances publiques de sa vertu. Elle est généreuse et ne se résigne à recevoir que pour pouvoir donner. Sans être spirituelle, elle a l'esprit le plus délicat de la tendresse. Point coquette, et d'un cœur simple qui se donne trop bien ; faible, et n'ayant de force que pour souffrir quand on ne l'aimera plus, vivant, malgré le monde, au fond de son âme charmante où se trouve toute sa vie; Mlle de la Vallière n'a rien d'une souveraine couronnée par le caprice ou par la passion d'un roi : elle ressemble déjà à une religieuse, même quand elle ne pense pas encore

à se réfugier dans la religion. Son amour, timide, triste, craintif, effrayé, à demi pénitent, a toujours l'air de porter un chapelet et un voile noir.

Peu de jours après la scène du Tapis-Vert, le palais de Versailles commence à vivre et à s'agiter officiellement, royalement, au bruit du spectacle, des extravagances et des plaisirs. Les fêtes de 1664 devaient célébrer, en apparence, l'inauguration de Versailles; mais elles ne célèbrent, en réalité, que le premier avénement amoureux du grand règne; elles ne s'adressent, à travers la pompe de l'étiquette, à travers les semblants de la royauté, qu'aux beaux yeux de l'amour et de Mlle de la Vallière. Les fêtes de 1664 durèrent dix jours; elles furent préparées par Vigarani, qui dressa les machines; par Lulli, qui composa la musique; par Benserade, qui inventa les compliments; par Périgny, qui rima les devises; par Molière, qui écrivit la poésie galante de la *Princesse d'Élide*. Mlle de la Vallière joua un rôle de comédie pour avoir une occasion de parler tout haut de son amour avec la tendresse et l'esprit de son personnage. Louis XIV applaudissait, avec les plus doux battements de son cœur, à de jolis vers de Molière, qui étaient une engageante flatterie pour les passions naissantes du souverain de Versailles.

Les princes et les sujets inventèrent des folies pour rendre hommage à l'héroïne de ces royales solennités. On imagina de ressusciter, du bout de je ne sais quelle baguette magique, tous les personnages de l'Arioste; il ne s'agissait de rien moins que de souffler une seconde vie, une vie réelle, la vie humaine, à la fable la plus poétique, au poëme le plus fabuleux de ce monde. Le roi avait tout simplement demandé aux ordonnateurs de la fête une nouvelle traduction de l'Arioste, non pas en vers ou en prose, mais en chair et en os, rien que cela, une traduction qui devait donner à

le dernier mot, le dernier cri du poëte : *Il faut nous séparer!*

Mlle de la Vallière ouvrit, à la hâte, un coffret que nous avons déjà vu dans son oratoire, le coffret aux illusions et aux bijoux ; elle y voulait jeter, comme dans un gouffre, une bague qui était le premier anneau d'une chaîne déjà brisée. Eh bien ! que l'on juge de la surprise et de l'émotion de Mlle de la Vallière ! En ouvrant le coffret, elle trouva, elle reconnut tout de suite le mouchoir disparu, le mouchoir volé, le mouchoir de Louis XIV ! Le voleur l'avait un peu chiffonné et déchiré en plus d'un endroit ; on avait gâté, presque effacé le chiffre royal, et, à la place même de ce chiffre, on avait écrit sur un petit carré de papier quatre mots qui renfermaient beaucoup de choses, des regrets, des humiliations, des souffrances et des larmes : *Le mouchoir de Bérénice !*

Mlle de la Vallière s'agenouilla sous la main invisible qui venait de la frapper; elle se crut perdue dans ce monde et peut-être dans l'autre; elle désespéra de tous et de tout; elle s'abîma dans sa faiblesse, dans sa terreur, dans une vraie folie de chagrin, de crainte et de repentir; en ce moment, elle crut entendre des voix mystérieuses qui lui disait tour à tour :

« Qu'as-tu fait de ton nom ?

» Qu'as tu fait de ton honheur ?

» Qu'as-tu fait de ta conscience?

» Quas-tu fait de ton Dieu? »

Mlle de la Vallière se releva en invoquant, pour se sauver, un miracle qu'elle devait appeler plus tard un *coup de miséricorde* ; le miracle se fit peut être : Louise aperçut au fond de sa chambre, dans l'ombre, l'évêque de Condom lui-même, debout, les yeux tournés vers le ciel, priant pour elle.

— Mon père! mon père! s'écria la pénitente, aux pieds de l'évêque : j'ai marché au hasard, les yeux et la conscience fermés, sur ce grand tapis de fleurs qui est là-bas... j'ai dévié, j'ai chancelé, et me voici tombée dans *le rebut du monde!* Mon père, marchons ensemble et conduisez-moi...

— Où donc, ma fille?

— Aux Carmélites!

— Non, répondit Bossuet, il faut que Dieu seul vous y mène par le chemin des épreuves!

Les épreuves de Mlle de la Vallière, à la cour de Louis XIV, furent bien longues et bien rudes; Dieu la prit en pitié : il consentit à l'arracher aux insultes du roi, aux dédains d'une favorite, aux railleries de toute la cour; il la mena aux Carmélites par la main de Bossuet.

Près d'entrer au cloître, un calice plein de lie à la main, Mlle de la Vallière distribua à des amies qui ne l'aimaient point toutes ses petites richesses, des joyaux, des bagues, des *souvenirs* de sa jeunesse et de son amour. Elle rendit à la reine le portrait du roi ; elle donna à Mme de Montespan le mouchoir de Bérénice, encore mouillé de ses larmes! Elle pressentait, elle se vengeait sans le savoir.

PIERROT

—

I

Le tribun improvisé du Palais-Royal, au 12 juillet 89, l'ami de Danton et de Robespierre, Camille Desmoulins écrivait à sa femme, quelques jours avant de mourir, une lettre testamentaire dont les détails, d'une admirable simplicité, empruntent quelque chose de plus grave encore, de plus poétique, de plus solennel, à ce récit que vous allez lire, et que je vais extraire du dernier écrit du *vieux cordelier.*

« J'ai découvert une fente dans ma prison ; j'ai appliqué mon oreille; j'ai entendu gémir; j'ai hasardé quelques paroles, et j'ai encore entendu la voix d'un malade qui souffrait; il m'a demandé mon nom et je le lui ai dit. O mon Dieu! s'est-il écrié à ce nom en retombant sur son lit d'où il s'était levé, — et j'ai reconnu la voix de Fabre d'Églantine. — Oui, je suis Fabre, m'a-t-il dit en soupirant, mais toi, ici! La contre-révolution est donc faite? »

Quelle entrevue et quelle singulière reconnaissance! Après la scène des Girondins qui s'exercent, dans une prison, au jeu de la guillotine, afin de s'essayer à mourir, quelle scène d'une tragédie incroyable, dans ce terrible rapprochement de Fabre d'Églantine et de Camille Desmoulins!

Près d'expirer, pour satisfaire aux grandes fatalités révolutionnaires, ils parlèrent, sans doute, bien plus de leur passé que de leur court avenir, et tous deux se surprirent peut-être à regretter ces beaux jours de la jeunesse, où l'un faisait des rêves et de la poésie, où l'autre fécondait une seule ligne de Jean-Jacques, méditait silencieusement sur Molière, et pensait le *Philinte* qu'il nous a légué.

Étrange miracle! La révolution, dont nul encore n'a su mesurer l'épouvantable grandeur, donnait du courage aux âmes les plus molles et les plus indécises : tous ceux qui n'avaient eu ni assez de force, ni assez de vertu pour apprendre à bien vivre, trouvaient au pied de l'échafaud assez d'entraînement et d'audace pour savoir bien mourir : les hommes, les femmes, les enfants, de tous les partis et de toutes les classes, mouraient sans peur comme des héros, ou sans se plaindre comme des martyrs.

En un pareil moment qui avait, pour eux, toute la solennité lugubre de l'heure suprême, Fabre d'Églantine et Camille Desmoulins ne laissèrent tomber de leurs lèvres mourantes aucun reproche, aucun murmure, contre les amis de la veille qui étaient devenus les accusateurs et les juges du lendemain. Leurs premières paroles furent calmes, tranquilles, un peu tristes, mais toujours résignées; ensuite, ils entamèrent un long entretien qui devait durer toute la nuit, et qui ressemblait à un dernier adieu adressé par deux écrivains, par deux poëtes, à la littérature, à l'imagination et à la poésie.

Qui le croirait? dans cette prison, dont le seuil touchait

presque aux marches de l'échafaud, les deux captifs se prirent d'abord à deviser de toutes les belles choses littéraires de leur siècle et de leur pays; ils s'avisèrent d'évoquer, par la pensée, toutes les illustrations, tous les chefs-d'œuvre, toutes les gloires de la France poétique. Bientôt, de l'histoire des livres ils passèrent à l'histoire des hommes; des drames écrits aux drames réels; des tragédies imaginaires du théâtre aux tragédies vivantes de la scène révolutionnaire; des héros de la rampe aux personnages de la place publique; des tribuns de Rome aux tribuns de Paris; de Cicéron aux Girondins; de Catalina à Robespierre; du sénat à la convention, et de la mort de César à la mort de Louis XVI.

— Ami! s'écria Fabre d'Églantine, ce que nous disons là à propos de la chute retentissante du dernier roi de France, me rappelle une singularité secrète qui se rattache à la triste destinée de ce malheureux prince; une aventure simple et terrible à la fois, un mystère qui est, à mon sens, un exemple et une preuve de la grande loi des expiations humaines.

— Quel est ce mystère?... Parle, et parle vite, il est déjà tard; encore quelques heures peut-être, et une voix souveraine criera derrière nous : Laissez passer la justice du peuple!

II

— Eh bien! Camille, répondit aussitôt Fabre d'Églantine, il y avait, en 88, aux environs de Sainte-Menehould, je ne sais plus quel grand village, dont le bien-être ressenblait à de la richesse, et voici pourquoi : la pêche était abondante et heureuse; le commerce d'échange, de frontière à fron-

tière, produisait chaque jour de bons petits résultats, et souvent il se mêlait aux chances du travail et du trafic quotidiens quelque chose qui avait toutes les apparenees de la maraude et de la contrebande.

» A ce difficile et dangereux métier, parmi les maraudeurs les plus adroits et les contrebandiers les plus intrépides, un jeune homme surtout se faisait remarquer dans le village à force d'audace, d'intelligence et de bonheur : ce paysan se nommait Pierrot Dubourg.

» En 89, les épargnes, les économies équivoques de Pierrot étaient déjà considérables. Jeune, beau, brave et presque riche, Pierrot s'ennuyait d'être seul dans sa jeunesse et dans sa fortune; il se mit donc à chercher une bonne âme charitable, qui consentît à le débarrasser de la moitié de son argent et de son bonheur. Un soir, il rencontra à Varennes, où toutes les femmes sont belles, une belle et innocente fille, qui s'appelait, je crois, Geneviève-la-Brune. Pierrot et Geneviève s'aimèrent tout d'abord, en courant, en volant, à la première vue, comme des héros de roman, ou comme les oiseaux, qui sont les amoureux les plus romanesques de ce monde.

» Quelques mois après cette amoureuse rencontre, comme l'union des deux villageois, si poétiquement commencée à la face du ciel et des anges, allait se terminer prosaïquement à la face de l'autorité religieuse d'une petite ville, Pierrot se prit tout à coup d'une grande passion pour les voyages ; il supplia sa jolie fiancée d'attendre encore et de patienter, le moins tristement qu'il lui serait possible; il quitta sa maîtresse, ses camarades, sa famille, pour venir visiter Paris, avec beaucoup d'argent, beaucoup de curiosité et beaucoup de jeunesse : charmants trésors, qu'il appelait en riant ses provisions de voyage.

» A Paris, les grands et les petits trouvent toujours,

sans trop de peine, des conseillers, des conducteurs, des amitiés complaisantes qui les exploitent et qui les perdent; les chevaliers d'industrie sont de toutes les tailles, de tous les rangs et de tous les états. Le pauvre Pierrot fut introduit dans les meilleures antichambres du faubourg et de la chaussée; il eut, chaque soir, un tabouret d'honneur à l'office de ses nouveaux amis, et pour comble de gloire, il reçut un jour, du cocher de M. le comte de Fersen, le droit d'aller faire à l'hôtel une partie de lansquenet.

» Nul, dans son village, n'aurait su reconnaître le bienheureux Pierrot; il portait, pour son agrément personnel, une livrée *officieuse*, qui n'appartenait à aucune maison de Paris, mais qui lui donnait tous les dehors d'une servitude passablement dorée: habit cousu de galons, veste de velours, des flots de dentelles, une perruque poudrée, des aiguillettes, une épée et une culotte de soie; en vérité, n'était-ce point là un brillant gentilhomme de la cour ou un beau valet de comédie? Je crois même que M. Pierrot s'avisa d'acheter une tabatière, toute pleine de tabac d'Espagne, et dont il se servait le plus ridiculement du monde, sans doute afin qu'on le prît tout à fait pour un véritable gentilhomme. Il va sans dire que notre paysan-gentilhomme fut dupé, volé, conspué par tous les petits marquis, par toutes les petites comtesses de l'antichambre, du grenier et de l'office.

» Le matin, le soir, la nuit, Pierrot allait se clouer à une chaise crasseuse, en tête-à-tête avec des laquais et des servantes, avec Mascarille et Marton; l'on jouait gros jeu dans le salon de la livrée, et en peu de temps Pierrot perdit une bonne portion de ses épargnes, l'argent qui devait servir à ses emplettes amoureuses, à sa corbeille de mariage, au luxe et à l'orgueil de Geneviève la mariée.

» Et puis, des festins par-ci, des spectacles par-là, et de

jolies caméristes un peu plus loin; enfin, un beau jour, de carte en carte, de cornet en cornet, de verre en verre, et de camériste en camériste, Pierrot trouva dans le fond de sa bourse de quoi payer tout juste les frais de son retour au village... Mais il eut honte d'un pareil retour auprès de Geneviève, sans fortune, sans bonheur, sans corbeille de mariage : l'humiliation et les guenilles de l'enfant prodigue lui faisaient peur !

» Pierrot pensa qu'il était plus facile de se venger que de se repentir : il résolut bravement de se venger de tout le monde, et pour entamer le chapitre de ses vengeances, il commença par bâtonner publiquement, aux yeux de son maître, le misérable cocher de M. le comte de Fersen. En ce moment-là, le comte s'était embossé déjà dans sa voiture; l'automédon galonné se disposait à faire claquer son fouet... Et soudain le forcené Pierrot frappe sur le cocher; le cocher tombe violemment du haut de son siége; M. de Fersen s'élance dans la cour de l'hôtel!... on appelle des gardes; on relève la victime; on s'empare de l'agresseur, et voilà Pierrot dans le fond d'une prison criminelle, accusé d'avoir voulu donner la mort à un de ses semblables, à grands coups de bâton.

» Un mois plus tard, une jeune fille se présenta dans un hôtel garni du faubourg Saint-Antoine, et demanda instamment à visiter M. Pierrot Dubourg. Vous le devinez, sans doute : c'était Geneviève ! Seule et amoureuse, fatiguée d'attendre son amant, son mari, qu'elle accusait d'inconstance, Geneviève s'était mise en route pour venir à Paris, pour y chercher et surprendre un infidèle : l'hôtesse du faubourg lui annonça la faute, l'accès de colère, tout le malheur de Pierrot, et Geneviève en eut presque de la joie : dans sa pensée, le crime et l'emprisonnement valaient encore mieux que l'inconstance !... »

— Tais-toi! d'Églantine.... murmura Camille Desmoulins en interrompant le recit de son compagnon d'infortune..... Voici le porte-clefs du Luxembourg qui vient nous chercher... adieu!

— Non! répliqua l'auteur du *Philinte,* je ne vois plus, à travers les fentes de la cloison, le pâle reflet du falot... Je n'entends plus le bruit des clefs... Encore une fausse alerte, Camille!... Il me paraît que les Saturnes de la révolution ne sont pas décidés à nous dévorer, à leur premier appétit de demain... Ecoute-moi donc, Camille : je continue.

— Parle vite, mon pauvre Fabre, parle vite! au cadran tout rouge de l'horloge révolutionnaire, les heures, les minutes, les secondes se suivent et ne se ressemblent pas...

III

— « Camille, reprit tristement Fabre d'Églantine, les femmes sont nées pour protéger, pour défendre tour à tour les innocents ou les coupables qu'elles aiment! Geneviève réussit à sauver Pierrot de la prison, de l'infamie, de la mort peut-être, et si une pareille victoire coûta quelque chose à la vertu de la jeune fille, elle coûta bien cher aussi à l'avenir d'un roi de France... »

— D'un roi de France!

— Oui, Camille, du roi Louis XVI! Dans l'intérêt de son amoureux bien-aimé, Geneviève s'adressa d'abord à la police et aux juges : on eut la bonté de lui dire que justice sera faite, et on la mit à la porte.

« Geneviève s'adressa au souverain lui-même, par voie de supplique : le souverain eut la bonté de ne pas lui répondre.

» Geneviève s'adressa à l'*Autrichienne* de Paris; un matin,

elle se précipita sous les pieds des chevaux de la reine, en lui demandant la vie et la liberté d'un homme : hélas! le moyen, pour Marie-Antoinette, de relever en courant cette jolie malheureuse, elle que l'on attendait peut-être, ce jour-là, dans le palais de Versailles, pour le banquet contre-révolutionnaire des gardes-du-corps!

» Geneviève s'adressa, à tout hasard, à un officier suisse, à un puissant personnage, dont il te souvient sans doute, et qui se nommait M. le baron de Besenval. Tu le sais comme moi, Camille, M. de Besenval était, à cette époque, le familier camarade du comte d'Artois, le protégé de Louis XVI, le confident flatteur de la reine, et le bouffon cynique de toute la cour; à ces causes, il n'était guère difficile pour M. de Besenval de délivrer un obscur prisonnier, recommandé par les plus touchantes prières, par les regards les plus doux, par les plus belles larmes du monde.

» M. de Besenval résista bien longtemps aux pleurs et aux supplications de Geneviève, sans doute afin de prendre une cruelle revanche contre la résistance désespérée de la jeune fille.

» Enfin, un beau jour, après bien des stations inutiles dans les petits appartements de M. de Besenval, Geneviève s'élança de l'hôtel de son noble protecteur, avec les apparences d'une émotion singulière : elle était pâle, agitée, toute tremblante; elle baissait honteusement la tête... elle pleurait! Mais, entre nous, Camille, elle pleurait peut-être à force de reconnaissance et de joie... car désormais elle était bien sûre de la vie et de la liberté de son amant!

» La semaine suivante, Pierrot Dubourg était libre! — Comme il venait à peine de franchir le dernier seuil, le dernier obstacle de sa prison, Pierrot fut abordé par une vieille femme qui lui demanda son nom et lui ordonna de la suivre. Je ne sais pourquoi ni comment, Pierrot se hasarda sur les

pas de cette femme, au travers des rues d'un faubourg, et à une heure déjà fort avancée; ils arrivèrent bientôt à l'angle d'une petite maison isolée : la vieille ouvrit la porte en faisant jouer un ressort caché dans la muraille; elle entraîna Pierrot par un escalier couvert de tapis, et puis elle le poussa dans une chambre mystérieuse, en lui disant à voix basse : Attendez!

IV

» Pierrot attendit, sans trop de frayeur, mais assez ému d'une pareille aventure; il essaya de venir à bout de son trouble, de son émotion... et au même instant la boiserie d'un meuble s'ouvrit avec une façon de miracle : une femme brillamment vêtue, jolie, belle, mais triste et les yeux baissés, s'approcha tout doucement du jeune homme; elle murmura le nom de Dubourg; elle lui tendit sa main; elle s'avança pour l'embrasser..... et Pierrot poussa un cri terrible, un cri de désespoir, à cette magique apparition de Geneviève.

» Oui, c'était bien elle, c'était Geneviève, et en la retrouvant ainsi, riche et brillante, Pierrot ne voulut comprendre qu'une seule chose douloureuse : c'est que Geneviève était à jamais perdue pour l'amour et pour le bonheur de toute sa vie! Alors, sans daigner attendre de sa bouche une confidence ou un aveu, l'infortuné se prit à lui reprocher ce luxe d'emprunt, cette richesse équivoque, toute cette splendeur de la veille qui était, à ses yeux, la récompense honteuse, la preuve accablante d'une faute de Geneviève; furieux, hors de lui, Pierrot s'avisa de vouloir briser les meubles, déchirer les dentelles, éparpiller sous ses pieds tous les charmants trésors du boudoir, et je crois

même qu'à la façon de Desgrieux chez Manon Lescaut infidèle, il essaya de frapper Geneviève, dans un bel accès de colère, de regret et d'amour.

Geneviève se contenta de le plaindre, au fond du cœur, et de se taire.

» Bientôt, pressée de questions, d'excuses et de larmes, par son amoureux d'autrefois, la jeune fille consentit à lui raconter l'histoire aventureuse de son voyage à Paris, l'histoire de ses pas chancelants dans la grande ville, de ses démarches, de ses prières, de ses instances, à l'adresse de tout le monde, et à l'intention d'une personne bien-aimée; et lorsque la pauvre Geneviève eut parlé, en rougissant, de son protecteur, de M le baron de Besenval, de cette puissance intéressée, inexorable, qui ne donnait rien pour rien, elle ajouta bien bas, et en pleurant :

» — Tuez-moi, Pierrot... mais enfin, c'est ainsi que je vous ai sauvé !

» Étrange retour de tous ceux qui savent aimer!... Si, comme je le disais tout à l'heure, Pierrot avait toute la violence jalouse de Desgrieux, il en avait aussi toute l'amoureuse faiblesse : après avoir bien crié, bien juré contre Geneviève, il s'agenouilla devant elle; il se mit à la prier, à la supplier; il sembla lui demander pardon pour la douleur qu'elle lui avait causée, pour le mal qu'elle lui avait fait; pour l'infidélité qu'elle avait commise; il essaya de l'envelopper, de la cacher dans ses bras, comme s'il eût voulu jeter un voile sur le passé... Mais Geneviève n'avait rien ni de l'esprit, ni du cœur, ni de la conscience de Manon Lescaut : dans sa folle et secrète pensée, elle valait encore sans doute le caprice, la fantaisie, la prodigalité galante d'un grand seigneur désœuvré; mais elle n'était plus digne, à ses propres yeux, l'innocente ! de la tendresse, du dévouement, de la vie tout entière d'un honnête

homme amoureux : hélas ! il lui manquait, pensait-ellle, l'unique dot, l'unique opulence des filles pauvres qui se marient au village !

» Geneviève repoussa les tendres et sincères paroles de Pierrot ; il eut beau faire, et beau dire, et beau revenir à ses pieds : elle fut inflexible ; elle renonça, en un instant, à son amour, à ses amis, à sa famille, à son honneur, à tout ce qu'elle avait adoré jusque-là ; elle remit aux mains de Dubourg ses hardes, ses bijoux de paysanne, en le chargeant de les porter à sa vieille mère... Et quelques jours plus tard, à son arrivée au fond de sa province, quand on demandait à Pierrot des nouvelles de sa Geneviève, il répondait sans hésiter : elle est morte ! — Mon Dieu ! n'était-elle pas morte pour lui ! »

V

— Mais, qu'y a-t-il de commun entre l'histoire de Pierrot et l'histoire du dernier roi de France ? demanda Camille Desmoulins.

— Nous y voici ! répliqua Fabre d'Églantine.

« Dès ce moment, au souvenir de son ancienne maîtresse, Pierrot Dubourg détesta, d'une haine sans pareille, tout ce qui tenait de près ou de loin à la grandeur, à la noblesse, à la royauté de son pays. Louis XVI avait naguère dédaigné les humbles suppliques de Geneviève dans l'intérêt d'un coupable : Pierrot haïssait Louis XVI ; Marie-Antoinette avait dédaigné les prières et les larmes de Geneviève : Pierrot haïssait Marie-Antoinette ; le baron de Besenval avait séduit et corrompu Geneviève : Pierrot avait horreur du baron de Besenval et de tous les nobles corrupteurs de son espèce ; Pierrot aurait incendié la France tout

entière, pour voir s'abîmer, dans les flammes d'une immense fournaise, un roi, une reine et un courtisan ! — Eh bien ! qu'il attende !...

» L'année suivante, le 21 juin 91, une voiture qu'escortaient mystérieusement deux ou trois gardes-du-corps se dirigeait à la hâte vers la frontière ; la voiture s'arrêta un instant sur une place publique. Un homme, un passant, Pierrot Dubourg, s'avisa de regarder attentivement le cocher qui conduisait ce mystérieux carrosse, et il reconnut aussitôt son camarade de Paris, celui qu'il avait si bien maltraité, le cocher de M. le comte de Fersen; il s'avança vers la portière de la voiture, et, à sa grande surprise, à sa grande haine, il crut reconnaître, en un clin d'œil, le roi de France, la reine de France, toute la famille royale !... Pierrot en parla bien vite à Drouet, le maître de poste de Sainte-Menehould ; Drouet en parla aussitôt à la municipalité locale, et tous les deux furent chargés de se mettre à la poursuite de Louis XVI. Pierrot et Drouet réussirent à devancer le roi : ils firent barricader le pont de Varennes; ils assemblèrent la garde nationale, et déjà c'en était fait du monarque et de la monarchie.

» Le 25 juin, Latour-Maubourg, Pétion et Barnave ramenèrent leurs tristes majestés à Paris; tu sais le reste, Camille, et tout cela parce qu'il avait plu à un homme de la cour d'échanger l'autorité, la justice du roi, contre l'innocente beauté d'une jeune fille. On peut le dire, même à propos de Geneviève et du baron de Besenval : ce ne sont pas les rois, ce sont les royalistes qui perdent les royautés ! »

— Et Pierrot? demanda Camille Desmoulins.

— Il est devenu plus tard un agent secret de la police politique, sans doute pour assister de bien près aux vengeances du peuple contre les nobles. Il ne manque pas une

seule fête sanglante de la place de la Révolution... il touche presque aux marches de l'échafaud... Je te le montrerai peut-être demain !

..... Telle fut, m'a-t-on dit, la dernière nuit, la nuit suprême de Fabre d'Églantine et de Camille Desmoulins ; le lendemain, 5 août 1794, les deux amis se trouvèrent de nouveau côte à côte sur la charrette qui les portait au supplice.

— Frère ! balbutia Camille en descendant de la charrette, où est donc Pierrot Dubourg ?

— Le voilà ! murmura le poëte.

— Pierrot ! reprit Camille Desmoulins, en s'adressant à un jeune homme affublé d'une façon de costume officiel, et qui se tenait immobile tout près de la guillotine, qu'as-tu donc fait de Geneviève la Brune?...

A cette affreuse question, en un pareil lieu, dans de semblables circonstances, Pierrot se troubla ; il regarda tristement Camille ; une larme glissa sur sa joue flétrie, et le malheureux répondit à voix basse :

— Elle était la courtisane d'un aristocrate : elle est morte avec la Dubarry !

Quelques jours après cette scène, après cette rencontre, au pied de l'échafaud révolutionnaire, Pierrot fut envoyé à Nantes, avec une mission secrète, — à la chasse des suspects et des chouans.

VI

A Nantes, Pierrot trouva un collègue ou un complice tout à fait digne de lui : ce collègue n'était qu'un agent de bas étage, une espèce d'espion, mais il avait le génie de l'inquisition politique : il devinait ce qu'il ne savait pas comprendre ; il sentait, il flairait ce qu'il ne voyait pas encore.

Il excellait à *chasser*, comme il le disait lui-même, les ennemis de la République ; il ne se sentait pas de joie et d'orgueil, quand il avait réussi à jeter une tête dans sa gibecière. Cet homme se nommait Clisson.

Pierrot et Clisson habitaient le même logis, — peut-être pour mieux se surveiller dans l'exercice de leurs horribles fonctions.

A l'époque dont il s'agit, la fille de Clisson, une belle fille nommée Fleurette, avait pris la mystérieuse habitude de se hasarder chaque soir dans une chambre isolée de la maison de son père ; cette maison était située dans la rue *Basse*, au fond d'un vieux faubourg, et la chambre abandonnée dont il s'agit avait vu mourir la mère de Fleurette.

Une fois dans la sombre solitude de cette salle, la jeune fille posait tout doucement, sur un meuble, un falot dont la triste clarté avait quelque chose d'effrayant en un pareil lieu ; elle s'approchait avec respect de ce lit où elle avait reçu de sa pauvre mère des adieux et des baisers suprêmes ; elle prenait dans les plis de sa robe retroussée des bouquets éclatants dont elle se plaisait à émailler la couche mortuaire, comme si elle eût voulu jeter sur un fantôme un magnifique linceul de fleurs et de verdure ; ensuite elle tirait, d'une cachette qu'elle avait pratiquée dans l'édredon de l'oreiller, un livre bien dangereux, un livre maudit à cette époque... un livre de messe !... Et la jeune fille, agenouillée au pied du lit, j'allais dire aux pieds de sa mère, lisait à voix basse une prière pour les morts.

Un soir, après avoir longtemps pleuré, longtemps prié, suivant la secrète coutume de sa piété filiale, Fleurette entendit au loin, dans les rues du voisinage, des voix confuses, des clameurs équivoques ; les cris se rapprochèrent peu à peu ; on vociférait dans la foule ! *A bas le chouan ! à bas le traître ! à bas l'aristocrate !* Fleurette entr'ouvrit une fenêtre,

sans penser au danger de sa curiosité imprudente : elle aperçut presque aussitôt un homme qui s'avançait en courant dans la rue, pour se dérober, sans doute, au châtiment de la justice populaire. Malgré l'horrible péril qui le menaçait et qui allait déjà l'atteindre, le malheureux s'arrêta tout à coup, les yeux fixés sur la fenêtre entr'ouverte et sur la jeune fille qui venait de l'entr'ouvrir : il mesura d'un seul regard la distance qui le séparait de cette croisée, dont la hauteur n'était pas précisément bien effrayante ; il prit tout son courage, tout son désespoir à deux mains, et il s'élança comme un insensé, au risque de se briser la tête contre la muraille !... Fleurette jeta un cri de terreur ; elle saisit son falot, elle s'enfuit toute tremblante, et la justice du peuple continua de fureter dans les rues du faubourg, à la piste d'un aristocrate. — L'aristocrate s'était réfugié chez un agent de police !

Quoique elle eût grand'peur des passants inconnus qui s'avisaient de pénétrer, la nuit, dans une maison, par la porte de la fenêtre, Fleurette ne tarda point à se rassurer sur l'étrange visite qu'un homme avait daigné lui rendre, dans la chambre de sa mère ; elle regretta d'avoir si mal accueilli le malheureux visiteur ; elle résolut de réparer une faute qui lui semblait un véritable crime de lèse-hospitalité, et, instinctivement, elle se promit de n'en rien dire à son père qui lui faisait peur.

Fleurette puisa dans le sentiment d'un devoir imaginaire la hardiesse de se lever pendant la nuit, de traverser la cour, son petit falot à la main, de monter sans crainte un escalier dérobé, de pousser d'une main ferme la porte qu'elle avait laissée entr'ouverte en fuyant, et de s'aventurer ainsi, toute seule, dans cette chambre sépulcrale, habitée par la mémoire de sa mère.

Jugez de sa douleur et de son effroi : au premier pas

qu'elle tenta de faire, au premier regard qu'elle essaya de jeter dans cette salle, elle aperçut, tout près de la fenêtre, un homme étendu sur le parquet, pâle et immobile comme un mort; elle eut peur! mais une voix charitable semblait lui dire: Marche! marche! et la jeune fille se mit à marcher; Fleurette avait toujours peur... mais une puissance invisible la força de s'agenouiller devant cet homme, et la voix charitable, qui était celle du pressentiment sans doute, continua de lui parler au fond du cœur.

Elle lui disait:

« — Prends pitié de ce malheureux, de ce proscrit.

« — Que me faut-il faire? répondait la conscience de la jeune fille.

» — Pose ta main dans la main de ce jeune homme... Eh bien?

» — Sa main n'est pas froide, s'écria Fleurette.. il vit encore!

» — Soulève tout doucement sa tête, écarte les boucles de cheveux qui couvrent son front et qui cachent une blessure...

» — Du sang!...

» — Oui, du sang qu'il faut étancher avec ton mouchoir, Fleurette!

» — Le voici.

» — Un peu d'eau sur ses yeux, sur ses lèvres, sur toute sa figure...

» — J'ai versé sur lui ma dernière goutte d'eau.

» — A merveille! Regarde maintenant, Fleurette: voilà ton miracle! »

VII

Fleurette regarda le pauvre blessé qu'elle avait secouru... et, au même instant, le jeune homme passa la main sur son front, pour en écarter, à son tour, les boucles de ses longs cheveux noirs; il rouvrit lentement ses yeux dont le premier regard s'en alla caresser le charmant visage de la jeune fille ; il voulut se relever... mais les forces lui manquèrent tout à coup, et il tomba aux pieds de Fleurette, aux pieds de son sauveur, à genoux, les mains jointes, dans l'attitude d'un malheureux qui souffre et qui supplie.

Le jeune homme et la jeune fille se contemplèrent longtemps en silence, et l'on eût dit que quelque chose d'extraordinaire venait de s'opérer en eux : ils échangèrent des regards et des sourires tout pleins de douceur, et dont le secret n'appartenait eucore qu'à Dieu seul; ils tressaillirent en même temps, sous l'influence d'une volonté irrésistible qui les entraînait, qui les poussait l'un vers l'autre; enfin, dominée par un pouvoir surnaturel qui donnait à son cœur et à son esprit l'éblouissement d'une extase, Fleurette s'avança vers ce jeune homme qui avait l'air de l'appeler et de l'attendre : elle osa lui prendre la main qu'il avait osé lui offrir, et, après un moment d'incertitude qui était le dernier effort de sa pudeur contre la fascination qui l'avait éblouie, Fleurette lui dit d'une voix émue :

— Je ne sais pas qui vous êtes, mais il me semble que je vous connais déjà ; je ne vous ai jamais rencontré dans ce monde, mais il me semble que je vous ai déjà vu cent fois au moins ; vous ne m'avez jamais parlé sans doute, mais il me semble que je me rappellerai le son de votre parole,

pour peu qu'il vous plaise de me répondre ; nous sommes bien étrangers l'un à l'autre, et pourtant il me semble que je vous aime et que je vous ai toujours aimé... Qui donc êtes-vous?

— Un malheureux.....

— J'en étais sûre !

— Un proscrit.....

— Je m'en doutais !

— Des ingrats m'ont trahi ; en me voyant, le peuple a crié : Mort à l'aristocrate !..... et quelques méchants m'ont blessé.

— Quel est votre nom? votre état? votre famille? D'où venez-vous et où allez-vous?

— Vous le saurez demain...

— Comme il vous plaira... A demain ! D'ici là, vous serez sous ma protection et sous la protection de ma mère qui est dans le ciel ! Adieu.

— Adieu !... J'ignore, à mon tour, qui vous êtes ; notre vieille amitié... commence aujourd'hui seulement ; vous le disiez tout à l'heure, nous sommes bien étrangers l'un à l'autre, mais il me semble aussi que je vous ai déjà aimée, que je vous aime et que je vous aimerai toujours.

— Je l'espère.

Le lendemain, à son réveil, le protégé de Fleurette trouva, dans la chambre qui lui servait de refuge, de petites provisions que sa protectrice avait eu le soin d'y apporter, à l'intention de son nouvel ami ; il trouva sur un meuble des brochures, destinées aux menus plaisirs de sa journée ; il trouva du linge, des vêtements, tout ce qu'il lui fallait pour opérer en lui une élégante métamorphose ; certes, c'était là un beau rêve pour un proscrit... et il sommeilla tout le jour, tant il avait peur de réveiller les souffrances et de dissiper les songes heureux !

VIII

Le soir venu, cette femme, cette jeune fille, qui était si belle et si bonne, prétexta sa visite habituelle dans la chambre de sa mère, pour visiter un beau jeune homme qu'elle s'était promis de sauver par la seule puissance de son dévouement et de son courage : elle le força de s'asseoir dans un fauteuil qui touchait presque à celui qu'elle venait de prendre; elle lui dit en le regardant avec une attention toute joyeuse, comme si elle eût admiré, dans sa personne, un changement qui était son ouvrage :

— A la bonne heure! je vous reconnais à grand'peine, et je vous en félicite! Dieu merci, vous voilà revenu de votre terreur, tout à fait remis de votre fatigue, et votre blessure était heureusement fort légère; il vous reste quelque chose à m'apprendre, n'est-il pas vrai?... Parlez-moi donc, mon ami, je vous écoute.

— Mon récit ne sera pas bien long, Fleurette, car la seule noblesse de ma famille est déjà la moitié de mon histoire. Je suis le comte Louis de Figeac... un royaliste, un aristocrate, un émigré!

— Mon Dieu! s'écria l'innocente jeune fille, cette pauvre émigration est donc rentrée en France?

— Non, mais j'ai voulu y rentrer, et le ciel a récompensé mon audace : je vous ai vue, et je suis sûr de me souvenir de Fleurette.

— Et le motif... le motif réel de votre voyage dans ce pays, par le temps qui court, par la haine qui veille, par les lois impitoyables qui punissent les traîtres?

— Je vais vous le dire : ma mère, qui m'attend dans ce monde affreux que l'on appelle l'exil, possédait autre-

fois, dans les environs de la ville de Nantes, une vieille résidence dont elle adorait la vaste et solennelle tristesse; c'était là une magnifique solitude, qui se peuplait, aux yeux de ma mère, des grands noms, des beaux souvenirs de son illustre famille; ce qu'il y avait surtout de bien cher et de bien précieux pour elle dans cette noble thébaïde, c'était la mémoire, c'était le fantôme d'une enfant qu'elle avait perdue, d'une jolie fille qu'elle pleurait encore après cinq ans de douleur, de regrets et de larmes. La veille de son départ pour l'Allemagne, avec la douce pensée, la douce illusion d'un retour en France, ma mère s'en alla planter, en pleurant, sur la tombe de sa fille, aux abords du marbre tumulaire, une petite fleur, un lis du jardin, dont le double symbole représentait, au fond de son cœur, la noblesse presque royale de sa race et l'innocence presque divine de son enfant! La pauvre femme se trompait, aussi bien que toute l'aristocratie française: le simple voyage des aristocrates a duré plus d'un jour; il durera bien des années peut-être, et ma mère commence à désespérer de pouvoir s'agenouiller sur le tombeau de sa fille! Je suis maintenant son fils unique, Fleurette, et le moindre désir, la moindre volonté de sa malheureuse vieillesse est un ordre pour moi: elle m'a ordonné de revenir secrètement en France, de me glisser dans le jardin de notre domaine de Figeac, de prier pour elle sur la terre bénie qui garde les dépouilles mortelles de ma sœur, et de dérober à la tombe la fleur qu'elle y avait plantée, le lis qu'elle avait arrosé de ses larmes! Eh bien! chose étrange, incroyable miracle! l'orage a passé sur sa fille sans briser le marbre qui la couvre, sans briser la fleur qui la couronne... Oui, j'ai retrouvé sur son trône de gazon le lis symbolique, le lis tant regretté par ma mère; je l'ai baisé cent fois en soupirant, je l'ai cueilli d'une main avide.... Il est là, sur mon cœur, et je le garde!

— Louis, s'écria Fleurette après avoir réfléchi un instant... Louis, donnez-moi cette fleur !...

— Il vous plaît de la baiser à votre tour, et de l'adorer ?

— Il me plaît de la recevoir de vous, mon ami, comme un souvenir de votre estime, comme un présent de votre amitié !

— Prenez-la donc comme un témoignage de ma reconnaissance, et puisse-t-elle vous porter bonheur !... Je vous donne un trésor qui n'est pas à moi seul, Fleurette; mais vous avez sauvé le dernier enfant de ma pauvre mère, et la joie de ma mère me pardonnera !

— Je la garderai, à votre place, avec un amour, avec un respect, avec une piété bien dignes de votre sœur et bien dignes de votre mère... Oh ! je vous le jure, je ne perdrai cette fleur qu'en perdant la vie !

A ces mots, Fleurette courut à l'autre bout de la chambre : elle se glissa dans l'alcôve; elle prit, dans l'édredon de l'oreiller, un livre de messe dont j'ai déjà parlé au début de cette histoire; elle plaça le lis tumulaire dans ce missel qu'elle referma bien vite, en disant à M. le comte de Figeac :

— Je viens de faire hommage de votre inestimable présent à la mémoire de ma mère; de cette pieuse façon, la fleur que vous m'avez donnée ne sortira point de la grande famille maternelle !

L'hospitalité offerte au proscrit dura huit jours; ce qui se passa dans l'oratoire hospitalier de Fleurette, quelles paroles, quels regards, quels soupirs, quels serments furent échangés entre un jeune homme et une jeune fille, l'Amour le sait ! Un matin, presque avant le lever du soleil, Fleurette entra précipitamment dans la chambre de M. de Figeac qui dormait encore :

— Louis ! s'écria-t-elle en le réveillant, debout, et suivez-moi ! Votre présence dans ma maison n'est plus un mystère;

on soupçonne, on accuse indistinctement tous les habitants de la rue Basse, même mon père! Si vous saviez pourtant ce que c'est que mon père! On parle de visites domiciliaires... Allons! voici un déguisement, un peu d'or, un certificat de civisme que j'ai trouvé dans un portefeuille, et en route! adieu...

Le comte de Figeac réussit à s'embarquer à bord d'un navire neutre; dès ce moment, il ne restait plus à la jeune fille, pour se consoler, qu'une fleur de lis dans un livre de messe : le souvenir et la prière!

IX

Ce n'est pas tout : un soir, la foule républicaine, qui avait déjà poursuivi M. le comte de Figeac, vint frapper à la porte de Clisson, à la porte de l'agent de police, sous la conduite de Pierrot!... La porte de l'agent s'ouvrit aussitôt, au premier cri, au premier coup de hache du peuple; l'attroupement dont il s'agit se précipita dans toutes les chambres de cette demeure, sans découvrir le coupable qu'il cherchait pour le livrer à une terrible justice. Comme on allait en finir avec cette perquisition officielle, qui faisait sourire Clisson, Pierrot s'avisa de pénétrer hardiment dans la chambre d'une jeune fille : Pierrot osa porter sa main profane sur le lit de Fleurette, sur l'oreiller qui soutenait d'ordinaire la plus jolie tête de la ville; au même instant, on vit rouler sur le parquet de la chambre un livre mystérieux dont les feuilles laissèrent tomber, en s'entr'ouvrant, quelque chose de suspect qui ressemblait à une fleur de lis... Une fleur de lis et un livre de messe! la religion et la royauté, toutes deux alors en révolte contre la nation! Il y avait là, pour Clisson et pour Fleurette, de quoi se faire tuer au moins deux fois!...

On interrogea le père, qui tremblait de peur et de rage, et la fille, qui avait conservé toute sa fermeté, malgré le souvenir d'un dévouement qui était un crime.

— Quel est ce livre? demanda Pierrot. Il me semble que c'est un livre de messe!

— Oui! c'est un livre de messe! répondit Fleurette.

— De qui tiens-tu ce livre?

— Elle ne le tient pas de moi, murmura Clisson... Je ne crois qu'au diable!

— Je le tiens de ma mère qui croyait en Dieu! répliqua la jeune fille; quant à l'histoire de cette fleur de lis qui vous effraye, c'est un secret, un secret de conscience, et je le dirai à mon confesseur, dès qu'il y aura, comme autrefois, un confessionnal pour les pécheresses repentantes!

— D'ici là, tu iras dire ton secret au tribunal du peuple!

— Mon cœur m'inspirera!

— La justice te jugera, belle repentie!

— Dieu jugera mes juges!

— Et Dieu te maudira, comme je te maudis! s'écria Clisson; *à bas les chouans! à bas les fleurs de lis! vive la République!*

Traduite à la barre d'un tribunal redoutable, Fleurette essaya de raconter l'histoire d'amour que vous venez de lire; elle n'oublia rien de tout ce petit mystère du cœur, dont les détails se trouvent tout entiers dans les journaux et dans les souvenirs de la révolution. Elle parla des pieuses visites qu'elle rendait chaque jour à l'ombre de sa mère, un livre de messe à la main; elle parla de ce malheureux aristocrate que la foule poursuivait dans la rue Basse, et qu'elle avait recueilli dans sa maison; enfin, elle parla de la fleur qu'elle lui avait prise et de l'amour qu'elle lui avait donné...

— Oui, ajouta Fleurette sans trembler et sans rougir, je

m'accuse d'avoir aimé un gentilhomme ; je l'ai caché pendant huit jours, et à l'insu de mon père ; un matin, j'ai réveillé en sursaut. M. le comte de Figeac : je lui ai conseillé de fuir, et moi seule ai protégé sa fuite !

— Ta grâce est dans tes mains, citoyenne ! lui dit avec douceur l'homme du peuple qui présidait le tribunal ; tu dois connaître le nouveau refuge de ce royaliste : où est-il ? où se cache-t-il maintenant ?

— Je l'ignore, répondit la jeune fille ; mais ce que je puis vous apprendre à coup sûr, c'est qu'il est sauvé !

Quant à Fleurette, c'en était fait de sa vie ; elle était perdue !

Près de mourir sur un échafaud, la jeune fille tira de son sein une fleur, une fleur de lis qu'elle avait trouvé le moyen de dérober aux visiteurs révolutionnaires ; elle la glissa, bien secrètement, dans une boucle de ses cheveux ; elle poussa un profond soupir ; elle dit adieu de loin à celui qu'elle avait aimé : elle baissa la tête... et les deux fleurs ensanglantées roulèrent dans le panier du bourreau !...

En voyant mourir Fleurette, Pierrot se prit à sourire ; il souriait au passé : il lui semblait que Geneviève mourait pour la seconde fois sur un échafaud. Il répétait à voix basse le mot qu'il avait dit à Camille Desmoulins : « Elle était la courtisane d'un aristocrate... elle est morte avec la Dubarry ! »

En rentrant dans son habitation de la rue *Basse*, Pierrot trouva Clisson qui pleurait : cet homme était redevenu père, juste au moment où il n'avait plus de fille ; ses entrailles venaient de remuer... son cœur battait sans doute... ses yeux avaient des larmes !

Pierrot s'en alla dénoncer les larmes paternelles, les larmes *suspectes* de Clisson, — et il disparut ensuite pour con-

tinuer un peu plus loin sa petite besogne, sa vengeance révolutionnaire.

Il faut tout dire : près de sortir de Nantes, il faillit étouffer au coin d'une rue; le sang de Geneviève, mêlé peut-être au sang de Fleurette, commençait à lui monter à la gorge.

X

Pierrot trouva le moyen de se faire confier une nouvelle mission secrète, une mission de propagande révolutionnaire. Quoique la Gironde eût déjà donné bien des victimes et bien des bourreaux à la Révolution, ou plutôt à la Terreur, Pierrot fut chargé d'exciter, de remuer, à Bordeaux, dans le peuple, dans la foule, chez les enthousiastes et les fanatiques, les terribles passions du terrorisme.

Un matin, la populace de la ville, dirigée par un commissaire improvisé, par Pierrot Dubourg lui-même, s'avança dans la commune de Pessac, jusqu'au seuil du fameux château de Malartic; ce château avait appartenu à un pauvre diable de royaliste, à un patriote-aristocrate qui venait d'expier, sur l'échafaud de la place Saint-Julien, le tort d'avoir crié : *vivent les Morts !...* au bruit d'une hache qui emportait à la fois les vivants les plus obscurs et les plus illustres. La populace, ivre et furieuse, brisa, d'un seul revers de sa main formidable, les grilles de cette vieille résidence que l'imagination de la foule, éblouie par les prestiges d'une rumeur fabuleuse, se plaisait à inonder de tous les trésors, de toutes les merveilles de la richesse aristocratique.

— Qui cherchez-vous? que voulez-vous?... demanda soudain, en chancelant sur les degrés du perron, un servi-

teur octogénaire qui avait accompagné son malheureux maître jusqu'aux marches ensanglantées de l'échafaud.

— Nous ne cherchons personne, répondit le commissaire du peuple; nous ne voulons que la fortune mal acquise d'un aristocrate, et nous l'aurons!

— Diable! et où donc est-elle, cette fortune?

— Dans les caves, dans les greniers, dans les appartements du château

— A la bonne heure! et l'héritage de M. de Malartic vous appartient, sans doute?

— Il appartient à la nation!

— Où voyez-vous la nation, s'il vous plaît?

— La voilà!...

A ces mots, le commissaire du peuple déploya un immense drapeau tricolore qu'il agita d'une main convulsive; la foule enthousiaste se prit à crier : Vive la république! et l'orateur officiel ajouta d'une voix retentissante :

— Citoyens! là où est le drapeau, là est la France!

— A merveille! répliqua le vieux gardien du logis; la France vient frapper à la porte d'un royaliste : que la porte s'ouvre, à deux larges battants, devant elle!... Soyez les bienvenus, citoyens : l'ombre de mon maître vous salue! Vous parlez, ce me semble, d'un trésor?... Je n'en connais qu'un seul dans cette demeure : la mémoire glorieuse de M. de Malartic! Vous parlez de bijoux, de millions, de diamants, de toutes les richesses des *Mille et une Nuits?* Entrez et cherchez... vous trouverez peut-être!

Le commissaire Pierrot Dubourg et quelques hommes du peuple se mirent à fouiller l'habitation tout entière, dans les chambres, dans les armoires, dans les meubles, dans les plafonds, sous les lambris, sous les parquets, derrière les boiseries, jusque sur les toits, partout, à coups de pique, à coups de marteau, à coups de hache, sans rien découvrir de

ce qu'ils cherchaient à grands cris, à grands pas et à grands gestes. La perquisition, j'allais dire la démolition domiciliaire, dura six heures! Certes! les terribles visiteurs abusèrent de l'hospitalité posthume de M. de Malartic : on cassa toutes les vitres du château ; on déchira les tentures, les velours, les tapis, les étoffes précieuses ; on *exécuta* de pauvres statues, en guise d'aristocrates, de réfractaires et de suspects ; on éparpilla, sur les broussailles du jardin, de magnifiques toiles peintes qui représentaient des personnages religieux : contre-révolutionnaires de l'autre monde, qui portaient sur leur front la sainte auréole de la légende chrétienne ; mais, hélas! les démolisseurs eurent beau dire et beau faire : pas plus de joyaux ou de cassettes que dans le gazon de la prairie; pas plus de millions ou de diamants que dans la poussière de la grande route.

Je me trompe : au moment d'en finir avec le massacre des innocents de la peinture, ils entendirent je ne sais quel bruit léger, un frôlement mystérieux, qui murmurait de l'autre côté d'une cloison couverte d'une toile éclatante, d'une toile splendide qu'animait la rayonnante figure d'une vierge de l'Espagnolet : le tableau fut lacéré en une profanation d'un clin d'œil; la cloison vola bientôt en mille éclats, et à la place d'une madone peinte qui était un véritable chef-d'œuvre, les profanateurs aperçurent devant eux, agenouillée sur la pierre et les yeux tournés vers le ciel, une madone vivante qui était une véritable merveille.

La jeune fille, la vierge *à la prière*, qui venait de leur apparaître comme par un céleste enchantement, était si jolie, si gracieuse, si belle et si tendrement inspirée; elle priait avec tant de ferveur; elle regardait, elle suppliait si bien le ciel, sans qu'il lui fût possible de l'entrevoir, mais en le devinant par l'extase, à travers l'immensité de la distance ; elle semblait avoir tant de calme, d'innocence et de

béatitude : elle se laissait aller, pêle-mêle avec les anges, si loin de notre monde, si loin de tous les méchants de la terre; enfin, c'était là une apparition si délicieuse, si ravissante, si divine... que le commissaire du peuple lui-même se mit à la contempler en silence, dans un recueillement qui tenait à la fois du respect, de la stupeur et de l'admiration. En revanche, ses camarades, ses amis de la foule, s'avisèrent à l'envi de plaisanter, de se moquer et de rire; les plus impatients ou les plus audacieux osèrent s'avancer vers la jeune fille... mais, à son tour, Pierrot osa se placer devant elle : il laissa tomber sur la vierge agenouillée un bout ondoyant du drapeau révolutionnaire, comme pour mettre sa vie et son honneur sous la sauvegarde de la république; puis, s'adressant à ses fougueux compagnons qui le pressaient de toutes parts, il s'écria d'une voix formidable :

— Citoyens ! le premier de vous qui touche à cette femme, le premier qui l'insulte, le premier qui lui parle... je le tue !

Dieu merci, Pierrot n'eut besoin de tuer personne. Il releva la belle chrétienne qui implorait le ciel; il la supplia de s'asseoir dans un large fauteuil du salon; il se décoiffa respectueusement de son bonnet rouge; il jeta bien loin, sur le parquet de la chambre, de vilaines armes qui épouvantaient la jeune fille; il la rassura de son mieux, avec des paroles, avec des sourires qui n'avaient rien d'effrayant; il lui dit, avec une émotion qui rendait ses lèvres presque tremblantes :

— Qui que tu sois, n'aie point peur, et daigne me répondre?

— A qui répondrai-je? à un ennemi?

— Non, à un citoyen, à un patriote?

— Eh bien! que me voulez-vous... monsieur le citoyen?

— Je veux savoir ce que tu faisais là, seule, cachée à tous les yeux, dans cette retraite si triste et si misérable, sans air, sans espace, sans liberté, sans soleil?

— Je priais Dieu pour vous?

— Pour nous?

— Oui, pour les meurtriers de mon père!

— Qui donc es-tu?

— Je suis la fille d'un aristocrate : je suis mademoiselle de Malartic.

Porter un pareil nom, n'était-ce pas un grand crime?... Il fallut que le commissaire du peuple remplît son affreux devoir jusqu'au bout, et à son cœur défendant; la foule criait dans le château : A bas l'aristocrate! et Pierrot dut commander à notre héroïne, qui était déjà sa protégée, de se lever à la hâte, de s'aventurer au milieu de ses ennemis, d'obéir à la loi et de le suivre.

— Adieu! nous nous reverrons dans un meilleur monde! s'écria Mlle de Malartic en donnant sa main à baiser au dernier serviteur de son père.

— Bonté du ciel! balbutia le vieillard, en s'agenouillant aux pieds de Pierrot, où va-t-elle? où la mène-t-on? où la conduisez-vous ainsi?

— A la mort! répondit une voix dans la foule.

— Au martyre! répliqua la jeune fille.

— A la liberté! murmura le commissaire du peuple.

Quelques heures plus tard, Mlle de Malartic fut jetée dans les cachots du fort du Hâ; le soir même, le geôlier de la prison fut congédié. Il était vieux, et on le remplaça par un homme jeune et terrible, par un patriote inexorable, dont on vantait, dans tout Bordeaux, le courage, la résolution et l'influence populaire. Ce nouveau geôlier, vous le connaissez déjà : il portait, il y a un instant, l'écharpe d'un commissaire du peuple, et il se nomme Pierrot Dubourg!

XI

Le lendemain, quelle heureuse surprise pour Mlle de Malartic ! Au lieu de ce vilain geôlier qui l'avait tant rudoyée la veille, elle vit entrer, dans son cachot, l'homme du peuple qui avait eu la bonté de lui sourire, de l'encourager et de la défendre dans la grande salle du château de son père.

Pierrot lui prit la main, le plus humblement qu'il lui fut possible; il l'emmena bien vite, à travers tous les détours d'un noir et affreux labyrinthe, où l'on n'entendait que l'écho douloureux des gémissements, des plaintes, des supplications et des sanglots. Ils marchèrent ainsi longtemps dans la prison, l'un portant l'autre, c'est-à-dire, elle bien faible, chancelante, lui toujours empressé, toujours attentif aux mouvements et aux gestes de la jeune fille, pour mieux la guider dans sa marche incertaine, et quelquefois peut-être pour avoir le droit si doux de la prendre et de la soutenir dans ses bras.

Enfin, le guide mystérieux poussa du pied une porte bien basse, bien épaisse, mailletée de fer, et voilà notre jolie prisonnière dans une chambre dont l'aspect seul lui arracha un cri de reconnaissance et de joie; jugez : il y avait de l'air, des fleurs et de la lumière dans cette espèce de cellule; une brise odorante soufflait par le grillage de la croisée; le soleil se jouait dans une longue spirale de lumineuse poussière, et des petites touffes de giroflées se balançaient mollement aux bords de la fenêtre, dans les fissures extérieures de la muraille. Mlle de Marlatic monta sur un escabeau ; elle cueillit une fleur qu'elle daigna présenter à son gardien, à son geôlier, en lui disant avec un triste sourire :

— Monsieur, je dois à vous seul, j'en suis sûre, tout le luxe charmant de mon dernier logis dans ce monde ; encore un jour, encore un instant peut-être, et je ne serai plus, sans doute : voici une pauvre et innocente giroflée, un beau joyau, n'est-ce pas?... que je viens d'arracher aux brillants trésors de mon écrin! Acceptez cette fleur, monsieur, tout ce que je possède... et gardez-la comme un présent de votre malheureuse protégée !

— Je vous jure que je la garderai ! répondit Pierrot ; et l'intraitable républicain baisa tristement la petite fleur de l'aristocrate.

— Monsieur, prenez aussi ce crucifix...

— Un crucifix !

— Il tient si peu de place, que j'ai pu le cacher sur mon cœur ; quand je serai morte, vous garderez ce précieux souvenir d'une chrétienne... il vous aidera à prier Dieu pour moi !

— Je vous jure que je prierai Dieu... pour la première fois ! mademoiselle, Avez-vous quelque chose à me demander, quelque devoir à me prescrire?

— Oui... mais d'abord, j'ai une question à vous adresser : croyez-vous qu'il me reste encore longtemps à vivre?

— Je l'espère !

— Eh bien ! s'il en doit être ainsi, je réclame de votre amitié généreuse un livre de prières, quelques chiffons de ma garde-robe, deux ou trois volumes de poésies et un peu d'argent que vous enverrez prendre, de ma part, au château de Malartic...

— J'irai moi-même au village, la nuit prochaine, et vous aurez tout cela demain, s'il plaît à Dieu !

— Ce n'est pas tout, monsieur, et, vraiment ! j'ai honte d'une pareille exigence : je vous demande aussi une plume, de l'encre et du papier...

— Soit; il y va de ma réputation, de mon honneur, de ma vie peut-être... mais, qu'importe? parlez toujours, ordonnez, dites à votre humble serviteur: Debout! et je me lèverai; A genoux! et je m'agenouillerai; Marche! et je marcherai; Obéis! et j'obéirai; Meurs! s'il le faut..... et je mourrai!... Adieu!

XII

Le geôlier sortit, ou plutôt il s'élança hors de la chambre;il referma violemment le guichet, et, durant une semaine, le malheureux ne trouva ni la force ni le courage de reparaître aux yeux de cette noble personne, de cette prisonnière qu'il croyait avoir offensée; seulement, un guichetier, un homme de confiance de Pierrot, se chargea d'apporter, en secret, à Mlle de Malartic, tout ce qu'elle avait demandé, tout ce qu'elle pourrait demander encore. Chaque jour, le valet de la prison venait prendre les ordres de la jeune fille: un désir, une fantaisie, la moindre parole équi valait, pour le geôlier amoureux, au commandement irrévocable d'une loi.

Un matin, à une heure qui n'était pas celle de la visite quotidienne du guichetier, le bruit des verrous se fit entendre au guichet de la chambre habitée par Mlle de Malartic: quelqu'un ouvrit tout doucement la porte, et la belle captive jeta un cri de surprise, je n'ose point dire un cri de plaisir, à la vue de Pierrot qui s'avança vers elle, en tremblant, les yeux baissés, et qui lui dit à la façon confuse d'un visiteur timide:

— Rassurez-vous, mademoiselle... ce n'est rien... ce n'est que moi!

— Venez çà! répliqua la jeune fille en souriant; venez

çà... que je vous gronde et que je vous remercie ! Vous êtes le Dieu caché qui sait compatir à mes peines : avez-vous donc juré de n'être pour votre amie qu'un Dieu toujours invisible ? Parlez, monsieur ; vous avez promis de m'obéir : je vous ordonne de me répondre, et je vous écoute!

— Mademoiselle, répondit le geôlier en rougissant de la familiarité gracieuse de sa prisonnière, voici le motif qui m'amène aujourd'hui près de vous... J'ai promis de vous obéir, c'est vrai, et de vous servir au besoin, au delà de mes devoirs... Eh bien ! je fais ce que je peux...

— Je le sais !

— Figurez-vous que je me suis pris, à la première vue, sans m'en apercevoir, sans le vouloir, d'un sentiment bien vif, d'une amitié sans bornes, d'un attachement irrésistible pour une personne...

— Pour moi, peut-être ?

— Hélas ! oui... je m'occupe si souvent de vous, par la pensée, que je m'en occupe toujours ; je parle si fréquemment de votre beauté, de votre mérite, que je ne parle guère d'autre chose ; vous êtes l'unique sujet de mes entretiens avec les prisonniers que je visite ; grâce à mes paroles, à mes louanges, à mon admiration, chacun s'imagine vous connaître, sans vous avoir vue ; chacun ici vons aime déjà, vous respecte et vous admire. Il y a quelques jours, c'était moi qui me plaisais à parler de vous à tout le monde ; maintenant, c'est tout le monde qui se plaît à me parler de vous ; cela me flatte et je suis heureux !... Tout à l'heure encore, je babillais avec un jeune prisonnier, très-spirituel, très-aimable, un beau gentilhomme que l'on appelle M. de Castéra... Le connaissez-vous ?

— Non.

— M. de Castéra, qui n'a point l'honneur de vous connaître, me débitait sur votre compte les choses les plus

charmantes; en bavardant ainsi à votre intention, il s'est mis à charbonner des poésies sur les murs blanchis de sa chambre; et moi, je me suis avisé de lui dire, dans l'espérance de vous égayer et de vous plaire : Citoyen, tu devrais écrire quelques vers pour amuser ta jolie voisine..... ! — M. de Castéra n'avait ni plume, ni encre, ni papier : je lui ai donné mon crayon et mon portefeuille; il a écrit des compliments poétiques, de belles rimes, que je n'ai point eu la hardiesse de lire, et je vous les apporte, mademoiselle, afin de vous distraire et de vous divertir.

L'impromptu de M. de Castéra n'était qu'un simple et triste badinage qu'il avait intitulé, je crois : *La liberté en prison*; ces méchants bouts-rimés une fois lus et relus, mademoiselle de Malartic se hâta de les rendre à Pierrot, pour qu'il les reportât bien vite au prisonnier poëte; mais le geôlier lui dit, sans nulle défiance, sans arrière-pensée, avec une naïveté vraiment exemplaire :

— Faites mieux que de lui renvoyer ce qu'il vous adresse: répondez-lui, en vers ou en prose, à votre gré; ne riez point de ma folie, mademoiselle : en prison, le plus petit amusement ne manque pas d'un grand charme, et je tiens beaucoup à ce qu'il vous plaise de vous amuser un peu.

XIII

Il sembla, sans doute, à Mlle de Malartic que le singulier projet de Pierrot n'était pas précisément déraisonnable, en un pareil lieu et en de pareilles circonstances. La bizarrerie d'une telle aventure, l'étrangeté de cette intimité officieuse de deux invisibles qui allaient se parler de loin, se connaître, s'apprécier, se comprendre, en dépit des guichets, des verrous et des barreaux, n'avait-elle pas quelque

chose de bien attrayant pour la curiosité, pour l'esprit, pour le cœur d'une jeune fille?

Mlle de Malartic consentit à se prêter, de la meilleure grâce, aux combinaisons romanesques du gentilhomme et du geôlier : elle daigna répondre au poëte, et, le lendemain, une nouvelle demande de M. de Castéra l'obligea consciencieusement à lui adresser une nouvelle réponse; le surlendemain, les jours suivants, un mois tout entier, la boîte aux lettres de Pierrot reçut, avec une rare exactitude, les confidences intimes de ces deux nouveaux amis, et l'intrigue épistolaire continua d'aller son petit train mystérieux, son petit train poétique.

Les vers de M. de Castéra furent tour à tour spirituels, galants, frivoles, tendres et passionnés : le poëte chanta les plus jolis airs, les airs les plus variés, en glissant à plaisir sur toutes les touches de son clavier amoureux; la prose de Mlle de Malartic n'oublia jamais de se montrer adorable, et si parfois elle se faisait craintive, embarrassée, honteuse, tremblante, c'est que parfois, peut-être, la folle du logis venait frôler méchamment la plume de la jeune fille : l'imagination et le cœur se prenaient de querelle avec la raison et l'esprit!

Que vous dirai je de cette douce aventure, de ce roman par lettres, de cette galanterie qui ne s'effraye ni de la prison, ni des geôliers, ni des juges, ni de l'échafaud? Vous souvient-il encore de cette religion sympathique dont on nous a parlé, de ces âmes-sœurs qui sont nées de deux baisers, le même jour, à la même minute, et qui courent le monde, chacune de son côté, et qui souffrent longtemps à la recherche l'une de l'autre, et qui se rencontrent un beau jour, dans l'espace, dans le ciel, je ne sais où, pour s'adorer et se réunir dans une secrète caresse?... Eh bien! il en fut ainsi de l'âme de ce jeune homme et de l'âme de cette

jeune fille : elles s'aimaient, elles se cherchaient depuis longtemps!

Cependant, M. de Castéra, qui avait des yeux pour regarder, pour admirer celle qu'il aimait à distance, se prit à désirer ardemment ce qu'il appelait une entrevue *en l'air*, rien que l'échange d'un seul regard, d'un soupir, d'une parole; M[lle] de Malartic était toujours seule, toujours ennuyée, toujours triste : elle manqua de courage pour contrarier le désir de son correspondant amoureux; on pria, on supplia Pierrot qui ne devina, dans ce rapprochement tant souhaité, qu'un moyen bien simple d'adoucir la tristesse de la solitude, et une nuit, grâce au dévouement aveugle du geôlier, les deux âmes-sœurs se rencontrèrent dans la cellule d'une prison, l'une sous les apparences d'un beau gentilhomme, l'autre sous la forme d'une ravissante jeune fille!

A vrai dire, les premiers entretiens de M. de Castéra et de M[lle] de Malartic furent gâtés par la présence de Pierrot, qui était de trop, à coup sûr, dans les scènes mystérieuses d'un tête-à-tête : la galanterie en fut réduite, bien des jours, à parler de la politique; le sentiment se décida, bon gré mal gré, à parler de l'émigration; les yeux seuls de nos deux amants se hasardèrent à parler d'amour.

L'on ne rebute pas fort aisément la patience à l'épreuve des prisonniers : M. de Castéra, encouragé par la faiblesse peu clairvoyante de Pierrot, résolut de voir et d'entretenir M[lle] de Malartic, sans témoins, sans fâcheux, sans geôlier. Le génie de la prison est un magicien admirable, et lorsqu'il devient amoureux, c'est là une puissance infaillible : quels moyens, quels stratagèmes, quelles inventions bienheureuses il sut inspirer à l'audace de M. de Castéra, pour le conduire en secret jusqu'aux genoux d'une

femme, je l'ignore; ce qu'il m'importe de savoir et de vous apprendre, c'est le dénoûment de cette histoire.

XIV

Un soir, après la ronde habituelle des porte-clefs, M. de Castéra eut assez de bonheur et d'adresse pour se glisser dans la chambre de Mlle de Malartic; la prisonnière essaya, dans l'intérêt des principes, de protester contre l'effraction amoureuse d'une porte, contre la douce violation d'un domicile... Mais, par malheur, l'imprudent était jeune, beau, éloquent et enthousiaste : il la suppliait à deux genoux, les mains jointes, les yeux voilés par de grosses larmes qui avaient aussi leur mérite et leur petit langage; le moindre cri, la moindre plainte, la moindre alerte pouvait les perdre et les séparer à jamais; n'avaient-ils pas bien des choses à se dire, bien des questions à se faire, bien des serments à échanger, bien des châteaux à bâtir, à deux, sur le sable d'or de l'avenir?.... Mlle de Malartic, que M. Castéra n'appelait plus que du nom de Laurette, se résigna d'abord à le relever et à l'entendre; ensuite elle se résigna à lui répondre; plus tard, elle se résigna à lui sourire, et bientôt, la jeune fille, émue, ravie, trop heureuse de tout ce qu'elle avait entendu, de tout ce qu'elle espérait peut-être, exhala un profond soupir, appuya sa jolie tête sur des bras amoureux qui ne demandaient qu'à la soutenir, voila doucement ses beaux yeux et se prit à pleurer!... Au même instant, une secousse violente fit retentir les verrous de la porte, le guichet s'ouvrit avec fracas, et le geôlier parut sur le seuil de la chambre; pâle, immobile à force de colère, il s'écria, les regards fixés sur le gentilhomme, et

avec une inflexion de voix qui avait quelque chose de terrible :

— Aristocrate, tu es un lâche ! réponds, et réponds vite... que viens-tu faire ici, à une pareille heure ?

— Vous le voyez, mon cher, répondit M. de Castéra sans se troubler, sans s'effrayer : je viens consoler une femme qui s'ennuie et qui souffre ; je viens aimer une femme qui m'aime, et j'essuie, avec mes baisers, les jolies larmes de ma fiancée !... Monsieur Pierrot, je vous présente madame la marquise de Castéra...

— Oui-da ! et à quand la noce, monsieur le marquis ?...

— Demain... pourvu que Dieu nous envoie un prêtre ou la liberté !

— Demain, pour vous et pour elle... l'échafaud !

Ce mot horrible d'échafaud, prononcé par la bouche d'un geôlier, fit tressaillir Mlle de Malartic, et l'on eût dit qu'elle se réveillait de son bonheur, devant les apprêts et le spectacle affreux du supplice. Elle s'approcha de Pierrot ; elle lui prit la main qu'elle serra dans la sienne ; elle le pria de l'écouter, et lui parla ainsi :

— Je me souviens d'avoir trouvé en vous un protecteur, un ami véritable, et cela m'oblige à vous faire une confidence...

Le geôlier baissa la tête.

— Monsieur, reprit la jeune fille, si vous m'aimez encore, je vous demande grâce... pardonnez-moi !

Le geôlier la regarda sans colère.

— Mon ami, continua Mlle de Malartic, je vais me confesser à vous, en peu de mots, et de cœur à cœur... vous serez mon juge !

Le geôlier se mit à rougir, à force de joie et d'orgueil.

— Je dois au soin généreux que vous avez eu de m'égayer

et de me distraire le premier et le dernier billet poétique de M. de Castéra... N'est-il pas vrai?

— Oui!

— Je dois à votre dévouement pour une prisonnière l'honneur d'avoir reçu, dans la solitude de ma prison, M. de Castéra que vous m'avez amené vous-même une fois, vingt fois, n'est-il pas vrai?

— Oui, j'ai eu tort!

— Hélas! mon ami, vous avez été seul coupable : j'ai accueilli votre protégé avec empressement, et je l'ai revu avec plaisir; vous lui avez montré la route qui conduit à ma chambre, et il a osé la prendre sans vous pour me venir voir. Vous avez tant fait l'éloge d'une malheureuse captive!... Vous avez chanté si souvent les louanges d'un noble prisonnier!... Grâce à vous, M. de Castéra s'est avisé de m'aimer, et moi, je me suis avisée, je ne sais comment... de ne le point haïr. Aujourd'hui, il y a un instant, une minute, un gentilhomme est venu m'offrir son nom, et je l'ai accepté; il m'a offert son avenir, et cet avenir sera le mien; il m'a promis le bonheur, et je l'espère!... Voilà notre crime : vous invoquiez tout à l'heure la justice du bourreau, pour nous punir! Eh bien! mon ami, faites!

— Le bourreau arrivera trop tard, mademoiselle! répondit le geôlier; le bourreau vous appellera demain, peut-être, et vous partirez cette nuit!

— Cette nuit?

— Dans une heure! Je suis accouru pour vous sauver, et je vous sauve! Vous serez libre... heureuse avec lui... Adieu donc!... et pensez au geôlier, quand vous n'aurez rien de mieux à faire dans votre bonheur!... Un mot encore : lorsque vous serez partie, je prierai Dieu pour vous, la main et le cœur posés sur le crucifix que vous m'avez donné...

Les deux prisonniers s'évadèrent.

Le lendemain, M. de Castéra et Mlle de Malartic cheminaient, en courant, bien loin de la ville, sous des habits d'emprunt qu'ils devaient au dévouement de Pierrot.

XV

L'évasion des deux prisonniers était encore un secret pour tout le monde Le matin et le soir, le geôlier continua de monter dans les deux chambres qu'avaient habitées le gentilhomme et la jeune fille Plus d'une fois, il s'enfermait dans la cellule de Mlle de Malartic, pour se souvenir et pleurer : il finissait toujours par prier Dieu, et il demandait pardon à Geneviève, à cette pauvre *courtisane* qui était morte avec Mme Dubarry!

Un soir, un commissaire du peuple vint surprendre le geôlier, dans la chambre même de Mlle de Malartic : il le trouva agenouillé, les yeux tournés vers le ciel, les mains posées sur un crucifix d'argent.

Pierrot fut convaincu d'avoir favorisé l'évasion des deux aristocrates, et il fut condamné à mort. — Comme il attendait, dans le préau de la prison, le passage de la *charrette*, le geôlier amoureux obtint du porte-clefs la permission de visiter encore la chambre de Mlle de Malartic; et puis, il marcha tranquillement à l'échafaud, en murmurant le nom de Geneviève!

LA
GUERRE DES DIEUX

I

Il y avait à Paris, en 1770, dans le fond de je ne sais plus quel séminaire, un jeune homme qui faisait l'étonnement, la joie et l'orgueil de ses supérieurs ecclésiastiques. Né dans une colonie française, élevé à grands frais dans un collége de France, le séminariste dont je parle s'était pris tout à coup d'une passion ardente, fanatique, intraitable, pour les austérités religieuses de la Thébaïde chrétienne. De toute la poétique instruction de ses études profanes, le novice n'avait conservé que le souvenir des littératures anciennes, et il mettait à profit les langues admirables que parlaient autrefois Homère et Virgile, pour mieux sentir, pour mieux traduire dans son cœur, pour mieux adorer les textes primitifs, le langage sacré des Apôtres et des Pères de l'Église. Sur le prie-Dieu de sa cellule, dans ses mains, ou derrière son oreiller de pierre, figuraient deux beaux livres, deux

chefs-d'œuvre divins qu'il préférait à toutes les merveilles de l'imagination et de l'éloquence mystiques : l'Évangile et saint Jérôme, le christianisme et le chrétien !

Les lettres éloquentes de saint Jérôme étaient pour lui de sublimes inspirations, des illuminations célestes, qui faisaient rayonner dans son âme les mystérieuses clartés du sacrifice chrétien. Le triomphe ascétique de saint Jérôme empêchait le séminariste de dormir : agenouillé, le jour et la nuit, sur les dalles de sa cellule, il demandait au ciel l'insigne faveur, la gloire surhumaine de ressembler à ce solitaire infatigable, à ce demi-dieu du désert dont la parole, les écrits, les actions, la conscience, la foi, étalent aux regards du monde un exemple désespérant de la sublimité spirituelle.

Les prières, les veilles, les jeûnes, les privations de toutes les sortes, la couronne d'épines, la cendre, le cilice, rien n'était assez humble, assez mortifiant, assez cruel, — en un mot, rien n'était assez chrétien pour l'humilité du séminariste, et les supérieurs du séminaire commencèrent à s'effrayer eux-mêmes des élans religieux, de l'exaltation, des transports extatiques du nouveau saint Jérôme.

Eh bien ! ce pauvre néophyte qui réalise, qui pratique ainsi, qui féconde avec l'esprit la lettre impitoyable de l'abnégation primitive ; ce novice qui prie, la nuit et le jour ; ce fanatique pénitent qui se roule dans la poussière, — c'est le vicomte Évariste de Parny !... Et voyez un peu comme l'homme propose et comme le démon dispose : encore un instant, encore une minute peut-être, et la cellule disparaîtra sous le boudoir ; l'épée remplacera la discipline ; la poésie étouffera la voix de la religion ; les femmes chasseront les vierges ; l'amour viendra badiner avec les versets de la Bible ; les splendeurs du monde éclipseront les terribles clartés de la Thébaïde, et celui qui voulait ressem-

bler à saint Jérôme ressemblera au païen qui a chanté la Guerre des dieux.

II

La tentation, au séminaire, commença par une visite du diable, qui se plut à revêtir, ce jour-là, sur le seuil de la sainte demeure, les apparences mondaines d'un ancien camarade de Parny, d'un spirituel créole nommé le chevalier de Bertin. M. de Bertin, qui n'était pas encore un charmant poëte, était déjà un très brave et très-élégant capitaine de cavalerie, attaché à la personne de S. A. R. le comte d'Artois. Un beau matin, comme il n'avait rien de mieux à faire, comme il ne songeait ni à boire, ni à jouer, ni à soupirer, ni à se battre, il se souvint de ce malheureux Évariste de Parny, et il résolut d'aller frapper à la porte de sa cellule. Le premier aspect du séminaire troubla l'officier de dragons, et la vue soudaine du pauvre séminariste le fit trembler à force de surprise et de douleur : il le reconnaissait à peine, ou plutôt il cherchait à reconnaître son joyeux camarade, son brillant condisciple d'autrefois, dans ce jeune homme vêtu de noir, pâle, blême, maigre, triste, silencieux, qui s'avançait en chancelant, le corps sur la terre, l'esprit et l'âme dans le ciel. Bientôt M. de Parny daigna saluer ce visiteur qui murmurait son nom, qui lui tendait les bras, et qui lui souriait de la meilleure grâce : il parut se recueillir un instant; il passa la main sur son front, comme pour arracher à sa pensée un souvenir confus de ses amitiés de collége; il hasarda quelques pas timides; il poussa un cri à demi étouffé par le dédain des affections terrestres; enfin il essuya furtivement une larme, et les deux amis s'embrassèrent!

— Évariste, lui dit tristement le chevalier de Bertin, que fais-tu donc ici, dans cette espèce de monastère, dans cette affreuse solitude?

— Je ne suis pas seul!...

— Tu as raison, cette solitude qui m'effraye est peuplée d'ombres mystérieuses, de petits moines en espérance et de fantômes célestes, n'est-il pas vrai? Mais encore une fois, mon ami, qu'est-ce que tu fais dans cette noire cellule qui ressemble à un cabanon, dans cet horrible cloître qui ressemble à une vaste nécropole, dans ce jardin sans fleurs qui ressemble à un immense cimetière?

— Je souffre, je pleure, je me mortifie, je me prépare...

— Tu te prépares?...

— Au triomphe de la vie éternelle!

— Et tes amis, ta patrie, ta famille?

— Mes amis sont les anges qui intercèdent pour moi; ma patrie, c'est le ciel; ma famille, c'est Dieu!

A ces mots, le séminariste entraîna le capitaine vers un massif de verdure qui ombrageait les bords d'une fosse mortuaire, nouvellement creusée; il saisit à deux mains une lourde bêche, et il souleva un peu de terre en murmurant:

— Il faut mourir!

— Inexorable trappiste, s'écria le chevalier, il faut vivre, palsambleu! et surtout, il faut bien vivre! Auprès de toi, vraiment, Job sur son fumier n'aurait été qu'un plaisant personnage, et Jérémie, de larmoyante mémoire, serait un véritable bouffon!

Au bruit de ces paroles, qui étaient pour lui d'étranges blasphèmes, Évariste se laissa choir sur un banc de pierre, avec toute l'apparence de l'indignation et de la terreur. Il resta longtemps assis et immobile, les yeux fermés, les bras croisés sur sa poitrine; à la fin, il essaya, bon gré mal gré, de relever la tête, hésita encore, regarda piteusement autour

de lui, et aperçut le chevalier de Bertin qui lui souriait avec une pitié presque dédaigneuse, et qui lui montrait de loin un petit livre relié de velours rouge et garni de belles agrafes d'argent.

— Qu'est-ce que ce livre? demanda le séminariste d'une voix tremblante.

— Devine.

— Les chefs-d'œuvre sacrés de saint Jérôme?

— Non.

— Le trésor divin de l'Évangile?

— Pas davantage.

— Malheureux! s'écria M. de Parny, en se promenant à grands pas autour de la fosse mortuaire, en s'efforçant peut-être de convertir un misérable pécheur de ce monde; l'Évangile! voilà un beau livre que vous n'avez jamais lu, ingrat! L'Évangile! c'est le livre de la douleur, de l'espérance et du sentiment; chacune de ses pages se colore d'un rayon de l'indulgence divine qui nous réchauffe, qui nous console et qui nous élève! C'est le livre facile de toutes les intelligences vulgaires, c'est le livre de tous les bienheureux pauvres d'esprit qui lisent avec le cœur; c'est le livre de tout le monde, et mieux encore du monde qui souffre et qui pleure; c'est le confesseur et le médecin de l'âme, toujours un remède et une absolution à la main!

— C'est possible! répondit froidement le capitaine; mais, entre nous, mon ami, je n'ai besoin ni d'être absous, ni d'être guéri par le confesseur-médecin dont tu parles; ce magnifique livre que j'ai pris dans mon boudoir pour te l'offrir et pour te distraire, c'est un album dont chaque feuille viendra rappeler à ton cœur infidèle ce que tu as perdu, ce que tu as oublié, ce que tu as trahi : le ciel et la terre admirables de ton pays, les splendides richesses de l'Océan oriental, les forêts délicieuses, les promenades embaumées, les

femmes ravissantes de Saint-Denis, de Saint-Pierre et de Saint-Paul!... Évariste, salue encore, à travers le temps et la distance, toutes les merveilles de l'île Bourbon, toutes les magnificences naturelles de notre belle patrie; ouvre tes yeux, ouvre ton cœur, regarde bien, et remercie-moi!

— Oui, je te remercie d'avoir tenté ma faiblesse, au dangereux souvenir de tout ce que j'aimais, de tout ce que j'adorais autrefois! Oui, j'accepte ce livre frivole, cet album, ce terrible *memento* qui va servir de nouvelle épreuve à ma ferveur chancelante. Oui, j'irai me promener encore, par la grâce de l'imagination, dans cette patrie de mon corps! Du fond de ma cellule, je reverrai mes amis; j'embrasserai ma famille; je rêverai sur les bords de la mer, au bruit des vagues et au chant des oiseaux; je commanderai à de nombreux esclaves; je m'endormirai dans un hamac tout rempli de fleurs; enfin, je m'extasierai devant la beauté merveilleuse des femmes... Et s'il plaît au ciel, mon bon ange me donnera la force de triompher de la tentation!... Adieu!

III

Une fois cloîtré dans sa cellule, Évariste commença tout de suite à se mortifier, le plus consciencieusement qu'il lui fut possible, en examinant, une à une, les feuilles de cet album qui était une charmante collection de dessins, de vers et de peintures, un pêle-mêle profane de mots, de pensées et de souvenirs, tracés au crayon, au pinceau et à la plume. Parny reconnut aisément, avec une émotion qu'il s'efforçait de combattre, la chère patrie qu'il avait abandonnée, et il osa regretter, en tressaillant de bonheur et d'épouvante, les premiers pas, les premiers plaisirs, les premières chansons de son innocente jeunesse!... Au même

instant, le livre s'échappa de ses mains, et le seminariste se releva tout à coup, inquiet, agité, haletant : il se mit à écouter avec une attention craintive, et il n'entendit rien; il se mit à regarder autour de sa chambre avec une curiosité étrange, et il ne vit personne; alors, il s'agenouilla sur le carreau de sa cellule, les yeux fixés sur l'album qui s'était entr'ouvert en tombant, et qui laissait voir à ses regards éblouis l'image d'une femme, une femme toute jeune, belle, fière, qu'il lui semblait avoir contemplée déjà dans le spectacle magique, dans le mirage étincelant de ses rêves! L'on avait écrit un seul nom au-dessous de ce portrait admirable; Évariste ajouta bien vite un mot à ce nom précieux, et il adora *sainte* Éléonore!

Le soir, il s'endormit, en songeant à la séduisante patronne qu'il avait sanctifiée : il lui parut en rêve que toutes les joies, tous les plaisirs, toutes les séductions de la terre passaient gaiement devant lui, pour le provoquer à la fois!...

A compter de ce jour, l'image de la jeune créole, reproduite sur une feuille de l'album, devint le précieux objet de tous les désirs, de toute la ferveur, de toute la tendresse mystique de Parny. Exalté par la contemplation intérieure, il s'efforça de lui prêter, à chaque instant, des grâces et des beautés nouvelles; il s'efforça de réaliser, d'animer dans la vie intime de son cœur les moindres perfections de cette femme qu'il appelait une sainte; Évariste se prit d'un fol enthousiasme, d'une folle passion pour le modèle surnaturel de sainte Éléonore, divin modèle qui était un ange de ce monde, une jolie fille à marier, qui attendait un mari dans un coin ombragé, dans une simple maisonnette de l'île Bourbon!

Le séminariste se condamna à passer des journées tout entières dans le mystérieux isolement de sa cellule; il s'y enfermait du matin jusqu'au soir; il se plaçait, en souriant,

tout près de cette belle vierge inconnue qui avait l'air de lui rendre son sourire; il la contemplait avec une obstination qui ressemblait à la béatitude de l'extase ou à l'exaltation de la folie; et puis, il se prosternait devant elle : il lui parlait sans mot dire; il bavardait bouche close; il lui adressait les choses les plus charmantes du monde, avec l'esprit, avec l'imagination, avec le cœur!

IV

Le génie du mal se hâta de prendre en pitié le singulier amour et les secrètes souffrances de Parny : pour le sauver ou pour le perdre, il commença par le rendre faible et malade, à force de langueur et de démence amoureuse. Les savants de la médecine lui ordonnèrent, à tout hasard, d'aller se réchauffer aux rayons du soleil des tropiques, au milieu des impressions subites du changement, de la distraction et du voyage. Évariste céda aux prières de ses camarades, aux conseils de ses supérieurs et aux avis éclairés des hommes de l'art. En le voyant partir, ses amis eurent beau faire et le supplier : dans son indifférente douleur, il refusa d'emporter l'Évangile et les lettres de saint Jérôme; il n'emporta que sa richesse la plus précieuse, la douce image d'une femme, d'une vierge qu'il adorait chaque jour dans un album. Il se mit donc en route, tout rempli de curiosité, de crainte, d'espérance, et quelques mois plus tard, M. le vicomte Évariste de Parny saluait, en pleurant de joie, l'horizon lumineux de Saint-Denis de Bourbon.

Le bienveillant ami qui se hâta le premier de venir l'embrasser, à son arrivée dans le port, vous le connaissez déjà, c'était le diable en personne, sous les traits de M. le chevalier de Bertin.

Les amours romanesques de M. de Parny, avec cette brillante et charmante fille que l'on appelle Éléonore, est une histoire vulgaire, et il me siérait mal de vous la raconter à mon tour, après le récit de tout le monde; seulement, dans l'intérêt de cette anecdote, qui est un simple souvenir amoureux, j'ai besoin de vous rappeler, avec la plupart des biographes, que l'inflexible volonté de sa famille empêcha le séminariste de Paris d'épouser la jolie créole de l'île Bourbon.

En France, M. de Parny avait failli mourir à la peine, dans un bel accès de fanatisme religieux; en Amérique, il faillit expirer encore, dans un bel accès de fanatisme sentimental. Par bonheur pour l'amour et pour la poésie, Bertin réussit à s'emparer de l'esprit mobile du pauvre amoureux; il le pria, il le supplia de l'accompagner en Europe, et un soir, M. de Parny, debout sur le pont d'un navire, salua son Éléonore, avec des soupirs, avec des serments, avec des larmes, avec des baisers!

V

Les confidences intimes d'un long voyage donnèrent au capitaine de cavalerie un moyen infaillible de compléter l'éducation morale de son triste camarade : il lui parla, avec toute la gravité spirituelle d'un mauvais sujet parisien, du monde, de la cour, de la gloire, et surtout du plaisir; il lui vanta l'indépendance des armes, la noblesse de l'uniforme et la distinction chevaleresque d'une épée; il provoqua, il défia sa verve poétique, et bientôt la métamorphose du chrétien ou la chute de l'ange fut complète.

M. de Parny, qui éprouvait toujours le capricieux besoin d'imiter quelqu'un, de regretter un absent ou de souhaiter

quelque chose, débuta dans le monde par l'imitation des goûts, des habitudes et des travers du chevalier de Bertin.

Bertin était un brave officier de dragons : à son retour en France, Parny demanda une épaulette ; il déchira sa vieille soutane à coups de sabre, et le séminariste se fit soldat.

Bertin aimait à boire tout le jour, à jouer tout le soir, et à courtiser les actrices toute la nuit : Parny raffola du vin de Champagne, du pharaon et des comédiennes.

Bertin composait déjà des vers langoureux, à la fade manière de Dorat et des petits rimeurs embaumés de Mme de Pompadour : Parny composa bien vite des poésies légères, dont l'extrême légèreté n'avait rien de très-poétique.

Dieu merci, l'ancien amant d'Éléonore se souvint de sa maîtresse bien-aimée : il se prit à la regretter, à la désirer de plus belle, à maudire le temps et la distance ; et de ces désirs, de ces regrets un peu tardifs peut-être, naquirent un beau jour les premiers chants élégiaques du poëte Parny, c'est-à-dire les mélodies les plus amoureuses que je connaisse dans le répertoire de la galanterie littéraire !

En devenant un vrai poëte, sous l'influence d'un souvenir d'amour, Parny redevint amoureux, amoureux de son incomparable Éléonore ; en parlant de sa belle passion poétique à qui voulait entendre sa poésie, il se laissa revivre au delà des mers, par le prestige de la pensée, sous les regards, aux genoux et dans les bras de la séduisante créole. Il renonça, comme par enchantement, à ses habitudes, à ses plaisirs et à ses travaux ; il ne pensa plus à ces précieuses lectures qui lui révélaient la puissance et le génie des grands maîtres ; il ne pensa plus à ces merveilles de l'imagination païenne qu'il essayait de comprendre, avec tout le zèle de l'étude et de l'admiration ; il ferma sa porte à ses amis, à ses camarades, et je crois même qu'il cessa de songer à ses rivaux et de rêver à la gloire !

VI

Parfois, les hommes amoureux, qui ne savent ni espérer ni attendre, essayent de se distraire d'une affection malheureuse, dans le déréglement des mœurs, dans le scandale des orgies. Il répugna sans doute à Parny de suivre tout à fait un pareil exemple : certes, le poëte se garda bien d'étouffer son amour avec des femmes de mauvaise vie ; mais il eut le triste courage de le déshonorer avec des muses de mauvaises mœurs, et sa voix, qui avait murmuré des plaintes élégiaques, osa chanter la guerre des dieux !

L'impiété spirituelle de M. de Parny obtint et devait obtenir le succès d'un scandale philosophique, dans un siècle où les scandales de toutes les sortes venaient au secours de la philosophie ; dès ce moment, Paris, la France, l'Europe, le monde, comptèrent un poëte licencieux de plus : en même temps, la morale compta bien des injures, la société bien des attaques, la religion bien des hérésies, et la *Guerre des Dieux* fit envie à la *Pucelle* de M. de Voltaire.

A la fin pourtant, M. de Parny se surprit à se rendre un compte fidèle de ses écrits, de ses erreurs, de tout son talent dangereux ou inutile ; il se sentit, hélas ! bien confus de tant de bruit, de tant d'éclat, de tant de poussière, de cette grande tempête qu'il avait soulevée dans un verre d'eau, dans un bénitier, et il se laissa abattre dans ce désespoir honteux que nous lèguent les déportements de l'esprit.

Un matin, comme il se désolait et se consolait tour à tour, dans le combat des regrets et des espérances, on poussa tout doucement la porte de son salon. Il entendit le frôlement d'une robe ; une femme parut tout à coup sur le seuil de la

chambre, et je vous laisse à deviner l'émotion et la honte de M. de Parny : cette femme, qui s'avançait, avec toutes les apparences du dédain et de la colère, cette femme, c'était Éléonore !

Il y eut un moment de silence, et le poëte ferma les yeux en s'agenouillant aux pieds de ce juge qui allait lui demander un compte terrible de ses sentiments et de ses pensées.

— Où est votre dévotion? demanda Éléonore.

— Elle est encore là, dans ma conscience !

— Où est votre divin Évangile ?

— Il est encore là, dans ma mémoire!

— Où est votre grand amour ?

— Il est encore là, dans mon cœur !

— Et votre génie ?

— Mon génie...

— Vous l'avez flétri... vous l'avez souillé... vous l'avez déshonoré, poëte... Et le voilà !

A ces mots, l'ardente créole jeta sur le parquet du salon un livre que M. de Parny reonnut en tremblant, et dont la couverture avait pour titre : *la Guerre des Dieux.*

Évariste ramassa le maudit chef-d'œuvre de sa muse hérétique : il s'approcha du foyer de la chambre, et aussitôt, debout devant Éléonore, qui semblait déjà l'approuver et lui sourire, le poëte païen déchira lentement, une à une, toutes les feuilles de son triste poëme; et lorsque la flamme eut dévoré la dernière page, la dernière ligne, la dernière hérésie de cette impiété poétique, Éléonore tendit sa main à Évariste, en lui disant de sa voix la plus amoureuse :

— Ami, le feu a tout effacé, tout purifié ; maintenant, comme autrefois... je t'aime !

— Hélas ! répliqua le poëte, qu'est-ce donc qui effacera les fautes et les souillures de mon amour ?

— Mes baisers, s'écria la jeune fille, et des poëmes nouveaux !

Nulle plainte ne se fit plus entendre ; nul reproche ne fut essuyé ; nulle parole cruelle ne vint gâter la fin de cette scène expiatoire : on pleura longtemps et en silence, comme il sied aux grandes joies, aussi bien qu'aux grandes douleurs.

Éléonore, qui était venue visiter la France avec une de ses bonnes protectrices, embrassa bientôt, pour la dernière fois, l'amoureux qu'elle devait aimer toute la vie ! Plus tard, M. de Parny se rappela un serment solennel qu'il avait fait à sa maîtresse, et il refusa de laisser paraître la *Guerre des Dieux* dans la première édition de ses œuvres complètes.

Avec le poëme dont il s'agit dans cette histoire, Parny osa publier les *Galanteries de la Bible*, et ce fut à un pareil séminariste devenu poëte que Millevoye eut la bonté d'adresser un jour la dédicace suivante :

A toi ! très-aimable païen,
Demi-sacré, demi-profane,
Bon poëte, mauvais chrétien,
Qu'Apollon sauve et que Dieu damne !
Nous avons chacun notre emploi :
Ainsi, dans la même famille,
J'édifîrai la mère, et toi
Tu feras soupirer la fille !
Tu célèbres la volupté,
Moi, la tendresse maternelle :
Ma part est la vie éternelle,
La tienne l'immortalité !

L'AVOCAT

I

Le révérend John Derby, un des ministres les plus éclairés, les plus religieux de l'Église protestante, mourut en 1812, à la grande douleur des gens de bien qui l'avaient aimé dans l'intimité de la vie profane, ou qui l'avaient admiré dans l'exercice de ses fonctions spirituelles. De tous les souvenirs précieux de son héritage, qu'il laissait à des pauvres, à des chrétiens et à des amis, le plus beau sans doute, le plus riche trésor était une jeune fille qui se nommait Caroline ; près d'expirer, dans la pensée de Dieu et de son enfant, John Derby résolut de confier ce qu il avait le mieux aimé sur la terre au zèle, à la tendresse d'un ancien élève, qui n'était pour lui que le colonel Georges tout simplement, mais qui était pour le monde le lord et le comte Georges O'Donnell.

A cette époque, le colonel Georges commandait, en Es-

pagne, un régiment de l'armée hispano-anglaise. Il apprit, à Vittoria, la mort du respectable John Derby, qui lui léguait, dans le dernier mot de sa volonté suprême, une jolie enfant à protéger, une belle pupille à établir: il accepta, de loin, le legs d'un honnête homme qui lui avait enseigné à bien vivre et à bien mourir; il écrivit à sa sœur, mistress Lowe, pour la prier de recevoir, dans son château de Brendsford, l'orpheline qu'il aimait déjà sans la connaître. Un peu plus tard, blessé dans une rencontre avec la division du général Foy, lord O'Donnell fut autorisé à retourner en Angleterre, et le tuteur de miss Caroline s'empressa d'aller recueillir la charmante succession du pauvre ministre.

II

Le colonel ne s'attendait guère à trouver, dans la maison de sa sœur, qu'une petite fille à élever, une véritable écolière à conduire : il y trouva, dans miss Caroline, une grande personne d'une beauté et d'un esprit tout à fait remarquables ; elle avait dix-sept ans environ, et à cet âge où la naïveté curieuse est à peu près ce que les femmes ont de plus spirituel, miss Caroline se distinguait par une certaine ardeur d'esprit, par une certaine exaltation qui prêtait de la hardiesse et de l'originalité à ses idées, à ses sentiments et à ses paroles.

Aux yeux de Caroline, le monde était un vaste roman, un vaste poëme. Elle vivait, par la vie de l'imagination, dans un univers féerique, animé par la baguette de ces enchanteurs que l'on nomme des romanciers et des poëtes. Jeune, jolie et romanesque, miss Derby devait à cette poétique existence, à cette existence du cœur et de l'esprit dans un

monde impossible, des impressions dont la vivacité semblait très-équivoque. Les réalités communes d'ici-bas lui causaient une peur affreuse, et sans doute, elle ne revenait qu'en tremblant de ses belles promenades à travers les espaces imaginaires; elle était si prompte à laisser émouvoir au moindre bruit, si vive à se laisser toucher au moindre mot, si ardente à s'agiter à la moindre aventure, que ses amis de Brendsford lui donnèrent le surnom de *la Poésie!*

Le colonel Georges fut bien surpris de tout ce qu'il voyait, de tout ce qu'il découvrait chaque jour dans le caractère *excentrique* de miss Caroline. Il s'en inquiéta, il s'en effraya d'abord, en sa qualité de tuteur; mais il était jeune, il était Anglais, il était passablement original lui-même, et je suis forcé de vous apprendre au plus vite qu'il devint amoureux, amoureux fou de sa romanesque pupille.

De son côté, miss Derby fut bien étonnée d'avoir affaire, dans le nouveau protecteur de sa jeunesse, non point à un soldat déjà vieux, triste et grossier, mais à un beau colonel de trente ans, qui avait de l'esprit, de la sensibilité, de l'exaltation pour toutes les folies poétiques, et beaucoup d'enthousiasme au service de toutes les nobles pensées. Une pareille découverte enchanta le cœur de miss Caroline, et je suis encore forcé de vous apprendre que la jeune fille dev amoureuse, amoureuse folle de son tuteur.

III

Le double danger de cet amour secret ne put échapper ni à l'attention, ni au blâme de mistress Lowe; la sœur prosaïque de lord O'Donnell jura, sur son évangile, de couper court à l'extravagance de ces belles passions mystérieuses qui ne convenaient ni à ses principes, ni à sa raison, ni à

son orgueil, et l'aristocrate puritaine ne tarda point à réaliser sa solennelle parole. Elle aborda franchement la jolie pupille de son frère; elle lui dévoila tout ce qu'elle avait appris, ou tout ce qu'elle avait deviné de son amour; elle la gronda le plus doucement qui lui fut possible; elle lui dit de songer à cette distance qui séparait le presbytère et le château, l'humble maison d'un simple ministre et la superbe demeure d'un futur pair d'Angleterre; elle en appela tour à tour à sa modestie, à son courage, à sa reconnaissance et à sa vertu; elle fit intervenir, dans ce débat de la vanité contre l'amour, la mémoire d'un père qui avait adoré sa fille, le souvenir d'un honnête homme qui avait légué son enfant à la tendresse charitable de lord O'Donnell; enfin, l'éloquente indignation de mistress Low réussit à merveille, et peut-être au delà de son espérance: miss Caroline lui promit, en pleurant, de ne plus aimer, de ne plus admirer son frère, et pour mieux rassurer son incrédulité orgueilleuse, la jeune fille consentit à épouser je ne sais quel riche baronnet du voisinage.

Ce cruel devoir, que l'on infligeait à la grandeur et à la probité de son âme, provoqua chez miss Caroline un de ces accès de fièvre poétique dont je vous ai parlé tout à l'heure; dans son imagination, le désespoir avait, aussi bien que l'espérance, des illusions et des rêves: au lieu de continuer à rêver, tout éveillée, de sa passion pour lord O'Donnell, miss Derby se mit à songer, avec orgueil, à l'immensité de ses regrets et de sa peine. Elle ne pouvait plus être heureuse: elle eut donc une joie extrême à exagérer les chances probables de son malheur; désormais, il lui était impossible d'achever, au fond de son cœur, le beau roman de l'amour qui se marie: elle commença à composer, dans le livre invisible de son esprit romanesque, le douloureux poëme de l'abnégation et du sacrifice.

IV

Le colonel Georges, qui regardait et qui écoutait en silence, amoureux et dévoué, ne comprit rien à la soudaine fantaisie de cette jeune fille; l'empressement qu'elle semblait mettre à subir pour mari une façon de vieux gentilhomme, inspirait à l'amour de lord O'Donnell du dédain, du dépit, de la tristesse et de la colère; il s'irritait contre le mauvais goût de miss Caroline, et il lui pardonnait déjà de ne l'avoir point aimé, il ne lui pardonnait pas encore sa préférence apparente pour un grossier marin, pour un baronne de fraîche date, pour sir Edward Banister, qui avait tout juste l'esprit, la bonne grâce et la galanterie d'un pirate!

Après bien des conseils et des remontrances inutiles, qu'il adressait à miss Derby, Georges prépara ses comptes de tutelle; il ajouta le chiffre d'une dot considérable à la petite fortune de sa pupille; il voulut se charger de tous les détails luxueux de son trousseau et de sa corbeille de mariée; il pria le ciel pour la femme adorée qu'il allait perdre; il ensevelit son amour, dans le coin le plus lumineux, à la place d'honneur de sa mémoire, au milieu des plus beaux souvenirs de sa première jeunesse, et il plaça la jolie main de miss Caroline dans la main brutale d'un ancien corsaire!

A l'issue de la célébration nuptiale, les deux époux se mirent en route pour Édimbourg, où résidait la famille de sir Edward Banister; le comte O'Donnell demeura seul, dans son château de Brendsford, avec sa sœur, avec mistress Lowe, dont il n'avait jamais soupçonné la triste influence sur les volontés secrètes de miss Derby.

V

Quelques mois plus tard, il se répandit à Londres un bruit assez extraordinaire: on parla, dans les salons de la cour et de la ville, de la subite résolution qu'avait prise le colonel Georges O'Donnell; on lui prêtait l'incroyable désir de renoncer au métier des armes, pour se livrer à l'étude des lois et aux luttes périlleuses de l'éloquence publique. Bientôt, en effet, le jeune officier jeta sur son brillant uniforme les draperies d'une longue robe noire; il se souvint de ses travaux et de ses triomphes universitaires; après avoir combattu par l'épée, il essaya de combattre avec l'aide de la parole; il tenta victorieusement la difficile épreuve qui devait réussir, un jour, à lord Erskine, — et le colonel se fit avocat.

Vraiment! l'on eût dit qu'il pressentait déjà l'occasion et le pouvoir d'être utile, dans cette nouvelle carrière, à la femme charmante qu'il avait tant aimée!...

VI

O'Donnell était devenu un des orateurs les plus distingués du barreau anglais : spirituel, pathétique et gracieux à la fois, il se faisait encore remarquer par une imagination fougueuse, par des flammes d'éloquence, si je puis m'exprimer ainsi, dont il brûlait son auditoire, en le touchant, en l'effleurant du bout de ses lèvres; c'était là un brillant parleur, magnifique et dangereux en même temps, qui sacrifiait dans plus d'une cause les ressources de la logique aux témérités séduisantes de l'esprit, la vérité à la colère, la conscience à la passion.

Un jour, comme O'Donnell se livrait tout entier, dans le silence de son cabinet, à l'étude d'un mémoire de l'avocat Brougham, pour le procès de la reine d'Angleterre, son valet de chambre osa interrompre sa lecture, et lui remit une lettre qui arrivait du royaume d'Écosse; cette lettre, écrite par Caroline Banister, était la seule nouvelle, le seul souvenir qu'il eût reçu, depuis cinq ans, de l'amitié de sa pupille : il brisa le cachet, d'une main tremblante, avec bien de la joie... et presque aussitôt, ses yeux laissèrent tomber une larme sur cet affreux message qui ne contenait que les mots suivants :

« J'ai besoin de vous, Georges, pour me sauver de la » mort, et surtout de l'infamie... Venez ! »

Vite ! vite ! une voiture, des postillons, de l'argent et des chevaux ! Caroline l'appelle et le supplie... Il y va de son honneur et de sa vie... En route pour l'Écosse, et que le ciel le conduise !

Enfin, le voilà dans la ville d'Édimbourg !..

— Où est la maison de lady Banister ?

— La voici, milord.

— C'est bien... Pourquoi cette maison est-elle triste?... Que signifient ces habits de deuil ?... Il me semble que vous pleurez tous en me voyant... Que veulent dire ces larmes ?... Votre maîtresse est-elle visible ?

— Hélas !

— Où est lady Banister ?

— Dans un cachot peut-être...

— Caroline !... et pourquoi ?

— Dieu seul le sait !

— Je veux le savoir aussi... Cocher, à la porte de la prison !...

La prison s'ouvre...

— Geôlier, je suis l'avocat de lady Banister !...

— Entrez.

— Mon Dieu! est-ce bien vous que je regarde, vous que je retrouve, Caroline, pâle, flétrie, presque mourante?...

— Oui, c'est bien moi... Vos yeux ne m'ont point reconnue? Il faut donc que votre cœur me devine!

— Milord, continua Caroline en baisant les mains de celui qu'elle appelait déjà son sauveur, le crime que j'ai commis, dans l'opinion du monde, est épouvantable; jugez: il s'agit d'une prévention capitale qui a soulevé d'avance, autour de moi, les sympathies les plus vives et les haines les plus ardentes; vous voyez devant vous, Georges, une malheureuse femme que l'on accuse d'avoir empoisonné son mari!

— Quoi! sir Edward Banister?...

— Il est mort! Contre une pareille accusation qui provoque les débats les plus violents, les plus désespérés, les plus scandaleux, il me faut un défenseur qui soit d'abord mon ami, un avocat qui devienne mon premier juge; votre Caroline, votre enfant est prête à répondre à toutes vos questions, pour faire briller à vos yeux, dans l'obscurité de cette cause inique, la sainte auréole de son innocence! Croyez-en la digne fille d'un honnête homme, la fille de votre précepteur John Derby: je suis innocente, Georges... Sauvez-moi!

— Je vous sauverai! répondit O'Donnell.

— Que Dieu et mon père vous entendent! répliqua la jeune femme.

VII

Georges s'installa dans un hôtel, pour y attendre indéfiniment le résultat d'une accusation qui allait rivaliser d'éclat et de scandale avec un autre procès de cette époque, avec le

fameux procès de la reine d'Angleterre. Le monde tout entier n'était plus, pour le cœur de lord O'Donnell, que dans l'enceinte de la ville d'Edimbourg; ses affections les plus chères se cachaient dans la cellule d'une infâme prison; le théâtre, j'allais dire le champ de bataille de son éloquence, c'était le prétoire ensanglanté d'un tribunal criminel; les ennemis qu'il se préparait à combattre étaient les juges, les témoins et les jurés d'une cour d'assises.

L'instruction judiciaire dura des mois entiers... des siècles pour la douleur de Caroline et pour la noble impatience de lord O'Donnell!...

Il se passa, dans les premières scènes de cette cause ténébreuse, précisément tout ce que l'on avait prévu : les épisodes les plus dramatiques, les misères les plus intimes, les péripéties les plus saisissantes se pressèrent en foule, et O'Donnell essaya de lutter, avec l'enthousiasme d'un amour désespéré, contre la marche lugubre de cette affreuse tragédie.

On dépose contre le caractère étrange de Caroline : le défenseur crie à la médisance; on témoigne contre la vie privée de sa cliente : il crie à l'injustice; on lui jure, devant Dieu et devant les hommes, que lady Banister a offert, un jour, à son mari, un verre tout plein de sherry, et la science lui affirme qu'il y avait du poison au fond de ce verre : il crie au mensonge et à la calomnie. Il ne défend plus l'accusée : il attaque ses accusateurs; il rugit comme un léopard que l'on blesse; il s'échauffe, il déclame, il se démène contre tout le monde, et son imprudente indignation s'efforce de clouer sur la sellette, à la place de lady Banister, les témoins, les juges, tous les innocents qui ne veulent pas admettre l'innocence de Caroline.

La fatigue et les émotions de la lutte vinrent au secours du dévouement de lord O'Donnell : encore une audience

peut-être, et c'en était fait de cette blanche couronne d'une jeune femme, que le crime avait souillée avec du poison... Mais, tout à coup, au moment d'aborder enfin, sans hésiter, le système d'une défense impossible, le défenseur de Caroline tomba sur son siége, haletant, épuisé, évanoui. Des médecins accoururent à la barre : on augura très-mal de la santé de lord O'Donnell, et la cause de lady Banister fut renvoyée à la session la plus prochaine : ce bienheureux délai ne fut perdu ni pour l'avocat ni pour la cliente.

VIII

On a déjà dit bien souvent qu'il y avait un peu de comédie dans le spectacle de la justice; on pourrait dire, avec plus de raison, qu'il y a beaucoup de ce qu'on appelle un comédien dans le personnage d'un avocat.

Parfois le comédien se prend d'un beau caprice pour un mauvais rôle qui lui semble admirable; l'avocat s'enflamme aisément pour une mauvaise cause qui lui paraît excellente. Dans son admiration sincère pour une méchante pièce, le comédien a juré de l'imposer, en la jouant, au goût et aux applaudissements de son parterre; dans l'ardeur de son enthousiasme pour une méchante affaire, l'avocat se promet de disposer à son gré de l'opinion publique, des juges et de l'auditoire. Le comédien se charge d'un ouvrage qui lui plaît : il faut donc que cet ouvrage plaise au public et qu'il réussisse; l'avocat se charge d'une défense qui le séduit et qui l'intéresse : il faut donc qu'elle séduise les autres et qu'elle triomphe. Le comédien du théâtre joue son rôle avec toute la verve de son esprit qui se trompe; le comédien du barreau joue sa plaidoirie avec tout le dangereux entraînement de sa conscience qui s'égare. Quelquefois aussi,

après le jugement du parterre, le comédien regrette tout le talent qu'il a dépensé sur la scène; après le jugement du tribunal, l'avocat déplore toute l'éloquence qu'il a gaspillée dans le prétoire!

Il en fut ainsi peut-être de l'avocat O'Donnell, dans le procès de Caroline Banister : convaincu de l'injustice de l'accusation, et tout rempli de son ancien amour pour la personne de l'accusée, Georges avait pris au sérieux l'usage officiel de sa parole; pour écraser, aux éclats de sa voix formidable, les adversaires, les calomniateurs de sa belle cliente, Georges aurait donné le dernier mot de son éloquence et la dernière goutte de son sang!... L'enthousiasme de l'avocat, dans un pareil drame, alla si vite et si loin, qu'il imagina dans l'intérêt de Caroline la péroraison la plus nouvelle, la plus étrange, la plus audacieuse du monde judiciaire : imaginez, à votre tour, quelque chose de singulier, de terrible et d'inouï; inventez le moyen de défense le plus désespéré, le plus effrayant; arrangez à votre gré la résolution la plus sombre, la plus affreuse... Vous ne devineriez pas encore... Vous ne devineriez jamais!... Eh bien! Georges s'en alla bravement offrir à Caroline de terminer sa plaidoirie par l'annonce de son mariage avec la veuve de Banister, avec la veuve de la victime!... Oui, Georges ne craignit point de la prier, de la supplier de recevoir son nom, en échange de celui qu'elle avait porté, et la pupille amoureuse consentit à cacher son veuvage dans le manteau de noblesse des lords O'Donnell...

Un ministre, deux témoins, un acte authentique, un solliciteur, et tout fut dit : Georges épousa Caroline, dans un coin de la prison d'Édimbourg, et certes! à sa place, bien des comédiens d'élite, bien des comédiens enthousiastes n'auraient point épousé, pour sauver une pièce, l'héroïne équivoque d'une semblable tragédie!

Dès ce moment, la cause de la prévenue était gagnée devant les hommes, si elle ne l'était pas devant Dieu. La justice aurait condamné peut-être une malheureuse qui se nommait Caroline Banister; mais pouvait-elle frapper, sans terreur, une accusée qui avait reçu, des mains de son avocat, un titre nobiliaire et un des noms les plus honorés des trois royaumes?...

La tâche du défenseur devenait facile, et la nouvelle plaidoirie de Georges fut admirable : les préventions publiques disparurent, en un clin d'œil, au bruit de son éloquente parole, et même des applaudissements éclatèrent dans toute la salle, lorsque le brillant orateur se mit à dire d'une voix émue :

— Il n'y a plus de Caroline Banister dans cette enceinte; je n'aperçois sur la sellette que lady O'Donnell, ma femme, et je réclame de vous son honneur... et le mien!

IX

Deux ou trois heures après l'acquittement de Caroline, Georges se trouvait seul, dans une chambre de la petite habitation qu'il avait choisie pour sa femme. Il ne voyait plus autour de lui les personnages, les interlocuteurs du drame judiciaire qu'il avait joué; il n'était plus enflammé par l'ardeur d'une secrète espérance, enhardi par les emportements de la polémique, aveuglé par les éclairs de l'inspiration et de l'enthousiasme; il était calme, froid, impassible, et chez lui le juge avait remplacé l'avocat. Lord O'Donnell se souvint de toutes les circonstances, de tous les témoignages, des moindres détails qui avaient déposé contre l'innocence de Caroline; les plus futiles accessoires de cette cause mystérieuse se pressèrent tristement dans sa mémoire, qui se

réveillait à grand'peine. Il se rappela tout ce qu'on avait pensé publiquement du caractère et de la vie intime de lady Banister... il se troubla, il trembla... il interrogea sa conscience... Le nom de sir Edward s'échappa de sa bouche... Et il crut voir tomber dans un verre le poison qui l'avait tué...

Et au même instant, lady O'Donnell parut sur le seuil de la porte, le plaisir dans les yeux, le sourire sur les lèvres, élégante, radieuse, ressuscitée par la justice des hommes!

Sans prendre garde à l'émotion, à la pâleur, à l'abattement de son mari, Caroline se précipita aux genoux de son glorieux défenseur, heureuse de lui prodiguer, en souriant, des éloges, des serments, de tendres regards et des caresses ! Mais elle s'aperçut enfin que Georges était bien pâle, bien faible, près de s'évanouir dans ses bras !... Effrayée d'une pareille faiblesse, qu'elle attribuait sans doute à l'enivrement du triomphe, Caroline courut à l'autre bout de la chambre : elle prit sur une table un verre tout plein de sherry, et la veuve de Banister s'empressa d'offrir cette liqueur aux lèvres tremblantes de son mari...

Le seul aspect de cet innocent breuvage épouvanta lord O'Donnell : il tressaillit, comme un homme qui a peur d'un mauvais rêve et qui se réveille en sursaut ! il saisit, d'une main convulsive, le verre que lui présentait sa femme, et il le vida lentement sur un marbre, goutte à goutte, en ayant l'air d'y chercher quelque chose d'affreux dont il se souvenait avec terreur...

— Georges, lui demanda Caroline en pâlissant à son tour, que cherchez-vous au fond de ce verre?

— Du poison ! répondit O'Donnell...

Caroline poussa un cri terrible, et, les yeux fixés sur ce nouvel accusateur de lady Banister, elle lui dit en s'agenouillant à ses pieds :

— Georges! Georges! il valait mieux me laisser mourir entre les mains du bourreau...

— Voilà le poison! murmura lord O'Donnell, en laissant tomber la dernière goutte de sherry...

— Eh bien! s'écria Caroline avec toute la sombre colère du désespoir, oui, j'ai empoisonné sir Edward Banister... et vous êtes mon complice!... Je vous aimais, il y a cinq ans... Je vous ai toujours aimé... Je vous aime encore, Georges!... Le souvenir de mon amour m'a perdue!... J'ai voulu vous revoir... J'ai voulu vivre pour vous seul... et j'ai tué le mari que vous m'aviez donné... Répondez-moi, maintenant: lequel de nous deux est le plus coupable?...

Lord O'Donnell ne répondit point à une pareille question; il brisa sur le parquet de la chambre le maudit verre qu'il tenait à la main; il prononça je ne sais quelles paroles inintelligibles, et dès ce moment, c'en était fait de l'esprit et de l'éloquence du célèbre avocat de Londres: lord O'Donnell était fou!

Caroline accepta la punition tout entière; elle se voua, la nuit et le jour, à l'infortune de ce pauvre insensé. Parfois, quand elle souffrait, quand elle se mourait à la peine, elle disait: Je n'ai le droit de vivre que pour souffrir, et je souffre; après le pardon des hommes, laissons passer la justice de Dieu!

Le temps, le malheur et le crime pesèrent en vain sur l'esprit exalté de Caroline; face à face avec une folie horrible, elle ne perdit rien de cette exagération romanesque, de ces accès de fièvre, de ces *poétiques* idées qui, du septième ciel, vous précipitent sur la terre le moins poétiquement du monde: faute d'un meilleur chef-d'œuvre à réaliser dans ses rêves, elle rêva pour elle seule le poëme de l'expiation, comme elle avait rêvé autrefois le poëme du sacrifice!

L'OREILLER

—

I

Le premier janvier est pour moi un grand jour, un magnifique anniversaire ! me disait un noble italien qui a honoré l'Italie par ses talents et ses vertus.

Le comte de Cellini me disait encore :

« — Si vous avez lu les *Prisons* de Silvio Pellico, cet admirable chef-d'œuvre qui est écrit en même temps par un romancier, par un poëte et par un chrétien, vous connaissez l'histoire de ces affreuses condamnations qui frappèrent, il y a vingt-cinq ans, l'élite libérale de la jeunesse italienne. Je fus condamné à mort, et déjà la police autrichienne avait eu la bonté de choisir la place, le jour et l'heure de mon supplice ; mais par bonheur, j'avais une femme dévouée : ma pauvre Emilia obtint la grâce de son mari, et Sa Majesté l'empereur d'Autriche, qui consentait à me laisser vivre, daigna me condamner à mourir cent fois dans le *carcere duro* d'une forteresse allemande.

» A part notre condamnation et notre grâce, il y eut, à

cette époque, quelque chose de commun entre le comte Confalonieri et moi : il demanda l'insigne faveur d'emporter dans sa prison un coussin qu'il avait reçu de la comtesse Therèse ; je réclamai le droit précieux de garder, au fond de mon cachot, un oreiller, un simple oreiller qui était, hélas ! ma seule fortune, mon seul trésor, tout mon bonheur ! Un peu plus tard, les autorités de Brünn confisquèrent le coussin de Confalonieri ; je vous apprendrai tout à l'heure pourquoi l'inexorable gouvernement de la forteresse respecta l'innocente posssesion de mon oreiller.

» Vous savez sans doute, mais moins exactement que je ne le sais moi-même, ce que signifie le *carcere duro* du Spielberg, le gouffre le plus horrible de toutes les prisons de la monarchie autrichienne : c'est un vaste sépulcre où les prisonniers meurent longtemps !... Mais cette mort de tous les jours ne les dispense point d'un travail forcé qui oblige chaque victime politique à scier du bois, à tricoter des bas et à faire de la charpie. J'avais pour cabanon, pour tombeau, un trou humide, mailleté de têtes de clous et de broussailles de fer ; pour lit de repos, j'avais une caisse, une bière, où mes membres se brisaient ; pour vêtements, j'avais des guenilles qui auraient fait rougir le dernier galérien de ce monde ; pour nourriture, j'avais du pain noir et malsain, des légumes pourris et de l'eau ; enfin, autour de nous, au-dessus de nos têtes, à nos pieds, il y avait, en guise d'épées suspendues, de grandes meurtrières qui nous menaçaient sans cesse, et qui servaient, au besoin, tout simplement à mitrailler les prisonniers. Je ne vous parle ni des chaînes qui meurtrissaient nos pieds, ni d'une espèce de cilice qui nous meurtrissait le corps, ni du froid, ni de la faim, ni de la soif, ni d'un million de petites tortures qui n'étaient guère que les accessoires de notre emprisonnement ou de notre agonie.

II

» Un matin, environ trois mois après mon entrée dans ce château mortuaire, le vieux Schiller, dont mon illustre ami Silvio Pellico a fait un si touchant éloge, me pria de le suivre jusque dans la salle d'audience de la forteresse ; je pensai qu'il s'agissait encore d'une triste nouvelle, et j'éprouvai une peur affreuse, à la première vue, au premier mot de M. Wégrath, le sous-intendant du Spielberg.

» — Monsieur, me dit-il avec une politesse exquise, je viens de recevoir une lettre anonyme qui vous concerne, et vous aller en juger ; la voici :

« Un de vos prisonniers politiques, le comte de Cellini, a » obtenu l'autorisation de conserver, dans son cachot, un » oreiller dont je vous dénonce la précieuse importance : » cet oreiller renferme des valeurs considérables, en papier- » monnaie de toutes les banques d'Allemagne ; je m'en » rapporte à votre prudence, pour l'usage qu'il convient de » faire de ma dénonciation ; vous aviserez. »

» — Monsieur, continua le sous-intendant, votre mystérieux oreiller renferme-t-il véritablement une pareille richesse ?

» — Mon oreiller contient, en effet, une richesse inestimable... Je me réserve seulement le droit de cacher à tous les yeux la nature et l'importance de mon trésor.

» — Comme il vous plaira, monsieur ; je ne vous ai fait appeler que dans votre intérêt bien entendu : s'il reste près de vous, dans votre cachot, il m'est impossible de répondre de votre riche oreiller ; s'il vous convient de le confier à ma vigilance et à mon honneur, j'en répondrai devant Dieu et devant les hommes !...

» — Grand merci ! répondis-je au sous-intendant; il ne me sied pas de me séparer de mon unique fortune ; l'empereur m'a permis de garder mon oreiller, et je le garde !

» — Allez donc, monsieur, et bonne chance !

» — En revanche, monsieur Wégrath, quoique je tienne beaucoup à la secrète richesse de mon oreiller, je jure de le donner un jour, en recouvrant ma liberté, à la personne de cette prison qui aura eu pour moi le moins de haine et le plus de pitié...

» — Cette personne-là sera bienheureuse !...

» — Si le bonheur est dans mon oreiller, puissé-je vous rendre heureux en vous le donnant !

Le bruit de cet entretien avec M. Wégrath se répandit, je ne sais comment, dans la prison; l'histoire de mon oreiller, vraie ou fausse, provoqua l'ambitieuse curiosité de tout le monde : je possédais un véritable talisman qui devait me servir à opérer des prodiges !

II

» Je débutai d'une façon merveilleuse : par l'ordre exprès du sous-intendant, chacun daigna me traiter, dans la forteresse, comme l'on y traitait d'ordinaire les voleurs et les assassins. On diminua le poids de mes chaînes ; on modifia mon ignoble costume de galérien; on versa de l'eau fraîche dans ma cruche ; on jeta un peu de paille sur mon lit, et un peu de pain blanc sur ma table.

» Le travail manuel était pour moi une peine odieuse, épouvantable, et mes plaintes trouvèrent enfin de l'écho dans la salle d'audience : on me dispensa de scier du bois, de tricoter des chaussettes et de faire de la charpie ; ensuite, comme il me fallait passer mon temps à quelque chose d'u-

tile et d'agréable, on me permit, au nom de l'empereur, de lire et de relire cent fois *Bourdaloue*, *Pascal* et *l'Imitation de Jésus-Christ*.

» L'immobilité physique était, pour mon impatience, une horrible torture qui me donnait des accès de fièvre et de rage : on s'apitoya sur mon infortune, et j'obtins la chère liberté de sortir de ma chambre, pour me promener chaque soir dans le jardin particulier de la prison. On me refusait encore le bonheur de contempler et d'admirer le soleil ; mais, du moins, je pouvais regarder à mon aise les millions d'étoiles du firmament, et je me contentais, faute de mieux, de cette douce et poétique lumière.

» Seul, à peu près libre, vêtu d'un habit convenable, les yeux fixés sur les splendeurs d'un immense horizon, je croyais rêver, en marchant sur des fleurs, et vous allez savoir comment ce rêve continua de plus belle.

» L'appartement de M. Wégrath se trouvait à l'un des bouts de ce magnifique jardin réservé ; un soir, j'entendis au loin, à travers le feuillage, le murmure cadencé des mélodies allemandes : on valsait dans le salon de notre sous-intendant, et je me mis à pleurer, en songeant aux danses amoureuses de mon Italie bien-aimée !

» Quelques minutes plus tard, je vis paraître, sur les marches du perron, des femmes et des enfants, toute la gracieuse famille de M. Wégrath, qui venait rire, s'amuser, folâtrer dans le jardin.

» Les enfants m'aperçurent bien vite et se jetèrent dans mes bras ; les jeunes femmes me saluèrent en me souriant comme des anges ; M. Wégrath me tendit sa main, ses deux mains !

» Qui le croirait?... le sous-intendant du Spielberg, qui n'était après tout que le geôlier en chef de la forteresse, s'empara de moi avec une familiarité vraiment amicale, et

nous voilà bras dessus, bras dessous, dans la petite allée du parterre qui conduisait aux degrés du salon : il me força de le suivre, et j'allai m'asseoir, bon gré, mal gré aux premiers rangs d'une salle de danse !

» Au même instant, une jeune fille, la nièce de M. Wégrath, s'avança vers moi, et me dit de sa voix la plus douce :

» — Vous plaît-il de valser une belle valse de Strauss avec votre humble servante ?...

» Je me relevai, pour lui prendre la main, pour l'enlacer dans mes bras avides, pour tournoyer avec elle, aux accents plaintifs d'un petit clavecin d'Allemagne... Mais je me rappelai presque aussitôt mes amis du Spielberg, mes compagnons d'infortune, et je regardai la jolie valseuse en lui disant avec bien de la tristesse :

» — Hélas ! je suis trop lourd pour valser... Il me semble sentir à mes pieds le poids des chaînes qui meurtrissent mes pauvres camarades ! Pardonnez-moi !

» — Je vous pardonne et je vous plains ! répliqua la jeune fille.

— Plaignez mes amis, mademoiselle : ils souffrent, ils se meurent, et ils ne vous ont pas vue !

» Catherine devint toute rouge ; elle me répondit, en détournant les yeux, et à voix bien basse :

» — Je dois les plaindre, parce qu'ils souffrent !

» Catherine poussa la sympathie pour le malheur jusqu'au dévouement d'un sacrifice qui me paraissait sublime dans une Allemande : elle ne valsa plus de toute la soirée ! Elle s'assit près de moi ; elle me demanda mon nom ; elle voulut connaître les ennuis, les plaisirs, les travaux de ma jeunesse tout entière, et je racontai à cette charmante Didon, le plus poétiquement qu'il me fut possible, le second chant de ma douloureuse Énéide !

» Au plus triste ou au plus bel épisode de cette causerie

intime, il arriva quelque chose de bien simple, et qui me sembla bien ravissant : une palombe vola tout à coup dans le salon et vint se poser, en roucoulant, sur le bras de la jeune fille ; Catherine serra dans ses deux mains son oiseau favori, qu'elle approcha tout doucement de ses lèvres ; l'audacieux oiseau se prit à becqueter, selon sa louable habitude, la bouche de sa jeune maîtresse...

» Et je ne dirai point, de peur de m'abuser,
» Lequel des deux à l'autre enseigna le baiser !

» Le souvenir de Catherine et l'image de ce petit tableau bien innocent m'empêchèrent de dormir : si je m'étais endormi cette nuit-là, j'aurais rêvé, à coup sûr, d'une palombe et d'une jolie fille.

IV

» La bienveillance de M. Wégrath fut admirable, et je l'en remercie encore, de loin, dans ma pensée ! une ou deux fois par semaine, après le coucher officiel des prisonniers de la forteresse, il consentait à me laisser franchir une porte secrète de la prison, sous la conduite de deux serviteurs dévoués, de deux véritables amis, qui se nommaient Khral et Schiller, des geôliers d'élite dont vous avez dû faire la connaissance dans les mémoires de Silvio Pellico.

» La joie que m'inspirait le mystère de ces délicieuses promenades, à travers les campagnes mélancoliques de Brünn, était gâtée bien souvent par l'absence de ma femme, de mon Emilia, qui me pleurait sans doute, et par le souvenir de ces malheureux compatriotes dont je n'avais plus guère le droit de me dire le compagnon d'infortune ! Pour-

tant, permettez-moi de vous l'apprendre, à ma louange : grâce à cette singulière influence, que je devais à la richesse problématiqne de mon oreiller, j'obligeai le sous-intendant du Spielberg à rendre à mon ami Silvio ses lunettes qu'on lui avait prises et une fourchette de bois qu'on lui avait retirée pour obéir à un ordre de Sa Majesté l'empereur !

» Une secrète pensée, bien douce et bien triste à la fois, nuisait encore à ce bonheur et à cette liberté dont je parle : la tendresse expansive de Catherine pour un captif, pour un malheureux tel que moi, me charmait et m'effrayait en même temps. La pauvre fille imaginait en ma faveur des prodiges de dévouement, je n'ose pas dire des prodiges d'amour ; elle était furieuse contre les gens de la maison qui ne m'aimaient point assez au gré de son envie, et jalouse des gens qui m'aimaient un peu trop, disait-elle, parmi les jeunes femmes de sa famille. Catherine faisait la cour au médecin du Spielberg, en songeant à ma santé qui n'était pas excellente ; elle faisait la cour au confesseur de la prison, en songeant peut-être à l'influence des fonctions spirituelles, dans les infortunes temporelles de ce monde ; elle faisait la cour à tous les porte-clefs de l'endroit, en les suppliant de ne point troubler, au bruit des verrous, les dernières heures, les derniers rêves de mon sommeil du matin. Elle haïssait ma patrie, parce que le patriotisme m'avait valu l'humiliaticn et la douleur d'une défaite ; elle maudissait l'Autriche, parce que l'Autriche m'avait condamné ; mais elle adorait M. Wégrath, le charitable sous-intendant, qui avait eu pitié de ma souffrance et de ma misère ; enfin, sans que jamais une seule parole m'eût dévoilé sa passion, je compris aisément que j'étais devenu, du soir au matin, le premier amour de cette noble Catherine !

» Un jour, M. Wégrath me remit, sans l'avoir lue, une lettre qu'il venait de recevoir, à mon adresse, par la poste

impériale de Brünn; cette lettre contenait les mots suivants, écrits en langue italienne :

« Puisque le prisonnier Cellini a le droit officieux de » sortir en secret de la forteresse, pour se promener dans » les environs du Spielberg, je le supplie de se faire con- » duire ce soir, si c'est possible, dans une petite maison » blanche qui est située sur la lisière du bois, tout près de » la porte du cimetière. Vive la jeune Italie !

» UN AMI. »

Dans la soirée du même jour, je réclamai de la bienveillance de notre sous-intendant la permission de faire ma promenade habituelle. M. Wégrath me demanda en souriant :

» — S'agirait-il, par hasard, dans le billet de ce matin, d'un rendez-vous amoureux que vous donne quelque belle fille de Moravie ?

» — Je n'en sais encore rien, lui répondis-je ; mais, s'il en est ainsi, je vous promets de vous l'apprendre à mon retour.

» Catherine, qui avait entendu cette question et cette réponse, me conseilla, de ses regards les plus tendres et de ses agaceries les plus engageantes, de passer la soirée tout entière avec elle, avec sa famille, dans le salon hospitalier de l'intendance : la curiosité me rendit impitoyable pour la bonne Catherine, et malgré ses larmes honteuses, qu'elle essayait de me cacher en feignant de déchiffrer un morceau de musique, je résolus méchamment de m'aventurer, avec mes gardiens, sur la route qui devait me conduire à la porte du cimetière.

V

» Je ne tardai point à découvrir la petite maison blanche: c'était une chaumière ravissante, à demi cachée par une grande tenture de fleurs; elle se dérobait, pour mieux être vue sans doute, dans sa cachette de clématites, et il me sembla qu'elle jouait à merveille le rôle de la coquette Galathée.

» Sous le prétexte de prendre un peu de repos et de manger quelques friandises du pays, je frappai en tremblant à la porte de la maisonnette; Khral et Schiller consentirent à m'attendre sur le seuil de la chaumière; la porte s'ouvrit devant moi, et je pénétrai, sur les pas d'un vieux paysan, dans une salle basse de la maison blanche.

» — Monsieur le comte, me dit le villageois, votre seigneurie se reposera beaucoup mieux dans ma belle chambre, dans ma chambre d'honneur du premier étage... Daignez me suivre!

» Je lui demandai, avec une surprise bien raisonnable en pareil cas:

» — Vous savez le nom et la qualité de votre hôte?

» — Oui, monsieur le comte.

» — De qui tenez-vous ces détails sur la personne d'un prisonnier du Spielberg?

» — C'est mon secret...

» — Gardez-le donc, et surtout gardez-le bien!

» En arrivant dans la chambre qui m'était destinée par mon guide, je faillis m'évanouir à force de stupeur, à force de joie: cette salle d'honneur de la maison blanche, je me souvenais de l'avoir déjà vue, là-bas, là-bas, dans mon palais de Venise; je croyais reconnaître, à chaque pas, à chaque regard, les meubles, les livres, les tableaux, tout le

luxe intérieur de mon opulence d'autrefois; je retrouvais, à la place que je leur avais donnée dans mon petit salon de travail, mes grands hommes d'esprit, mes poëtes favoris, toutes les illustrations de l'Italie poétique: voilà le chef-d'œuvre de Foscolo, que j'avais laissé entr'ouvert sur mon pupitre de lecture; voilà le plus beau poëme de Monti, que j'admirais encore en voyant se glisser dans mon palais les espions de la police autrichienne, voilà, sur les papiers de ma table, la merveille tragique de Silvio Pellico, *Françoise de Rimini*, bien triste, bien désolée de ne plus entendre autour d'elle les applaudissements de mon admiration et de mon enthousiasme! Alors, je m'agenouillai au milieu de la chambre, et je m'écriai, avec une naïveté sans pareille:

» — Mon Dieu! où est donc mon Emilia? Mon Dieu! où est donc ma femme?

» A ces mots, une grande et belle paysanne se précipita dans la salle en me disant, d'une voix dont la douceur me sembla divine:

» — Monsieur, monsieur, voici les gâteaux de Brünn que vous avez demandés!

» Je contemplai cette admirable villageoise de la maison blanche... Je fus effrayé de cette magique apparition qui me rendait, par un enchantement céleste, toutes les apparences merveilleuses d'une créature adorée!..... J'avais le frisson, j'avais la fièvre, j'avais le vertige..... Je poussai un cri terrible..... Et je tombai évanoui, presque mourant, presque mort, dans les bras de mon Émilia, dans les bras de ma femme que j'avais évoquée!

» En revenant à moi, la tête mollement appuyée sur les genoux de la comtesse, j'aperçus, debout sur le seuil de la porte, Catherine elle-même, pâle, éperdue, furieuse!..... Elle se rapprocha de nous, à petits pas, en nous menaçant du geste et du regard; elle s'arrêta devant cette mystérieuse

paysanne qui venait de provoquer toutes les colères de sa jalousie; elle lui dit, avec un dédain superbe :

» — Celui que vous aimez vous trompe!..... Cet homme n'aime rien ni personne en Allemagne... Il n'a jamais aimé que son Italie et sa femme qui est une Italienne!.... Celui que vous aimez, le connaissez-vous, dites?..... c'est un malheureux prisonnier du Spielberg, dont il nous a plu de prendre pitié dans la prison... Désormais, le ciel aura pitié de lui, si bon lui semble... Adieu!

» — Catherine! m'écriai-je en saisissant la main de la jeune fille, demandez-moi pardon de votre cruelle injustice, et soyez la meilleure amie de mon Émilia, la meilleure amie de ma femme... que je vous présente!

» — Votre femme!...

» — Oui, ma femme qui vous aimera bientôt, je l'espère, et qui va vous embrasser, si vous voulez bien le permettre!

» — Madame..... balbutia ma protectrice amoureuse en recevant les baisers de la comtesse, que la volonté de Dieu soit faite : vous consolerez notre prisonnier chaque soir, et je veillerai sur lui tout le jour!

VI

» Émilia n'avait devancé ma grâce que de trois ou quatre mois seulement; le 1er janvier 1826, la police de Brünn me fit remettre un ordre impérial qui me rendait la liberté, la fortune, la vie!

» La veille de mon départ pour Vienne, nous étions assis, — Catherine, ma femme et moi, — dans la petite chambre d'*honneur* de la maison blanche; je priai la nièce de M. Wégrath de recevoir mon précieux oreiller, comme un témoignage de mon amitié et de ma reconnaissance...

» — Pour que je reçoive un pareil présent, me dit la jeune fille, il faut que je sache d'abord ce qu'il vaut et ce qu'il signifie; on a tant jasé, dans la prison, sur ce mystérieux oreiller!... J'accepterai de vous, non pas un trésor, mais un souvenir, voilà tout!

» — Rassurez-vous, Catherine, lui répondit aussitôt la comtesse Emilia; il ne s'agit que d'un modeste oreiller que je mouillai autrefois de mes larmes, en courant la nuit et le jour, sur la route de Vienne où j'allais implorer, pour mon mari, la généreuse pitié de l'empereur! Plus tard, il est vrai, j'ai mis à profit un singulier stratagème, afin d'attirer sur un malheureux captif les bonnes grâces de tous ses geôliers : J'ai dénoncé, dans une lettre anonyme, à votre oncle le sous-intendant du Spielberg, je ne sais quelle fantastique richesse, cachée par M. le comte de Cellini dans l'édredon de son oreiller; souvent, le mensonge peut servir à quelque chose de juste, et mon innocente ruse a porté bonheur au pauvre prisonnier!

» L'oreiller d'Émilia était encore destiné à jouer un rôle dans l'histoire de ma vie privée : deux ans après mon retour à Venise, la comtesse n'était plus de ce monde!.... Un soir de l'année suivante, comme je me livrais tout entier au souvenir de celle que j'ai perdue, de celle que j'avais tant aimée, un domestique vint m'annoncer la visite d'une jeune dame qui avait exprimé, disait-il, le plus vif désir de me parler; j'ordonnai à mon valet de chambre de l'introduire dans le salon, et bientôt, lorsque je m'avançai vers elle pour la recevoir, je vis apparaître la jolie vierge du Spielberg, la bonne et adorable Catherine!

» — Monsieur le comte, me dit-elle, pardonnez-moi d'être venue vous attrister par ma présence et par mes paroles; les gazettes d'Autriche nous ont annoncé la mort de madame la comtesse de Cellini : je me suis rappelé quelle

pieuse importance avait à vos yeux, dans la prison de Brünn, l'oreiller que votre belle Émilia avait arrosé de ses larmes : vous me l'aviez donné comme un souvenir de votre amitié reconnaissante, et je vous le rapporte comme une sainte relique de votre religion amoureuse !

» — Catherine, lui demandai-je en baisant ses mains toutes tremblantes, vous êtes venue seule à Venise ?

» — Seule.

» — Et quand vous plaira-t-il de repartir ?

» — Aujourd'hui.

» — Non.... Restez encore auprès de moi, Catherine..... Attendez ! »

LE

CŒUR ET L'ESPRIT

I

L'Esprit se nomme Faustine; le Cœur se nomme Léonard. Mme Faustine de Kœller est une baronne allemande, née en France; Léonard Ortis est un comte italien, précisément le complice et l'ami du comte Cellini dont je parlais il y a un instant. Depuis le jour où il a rencontré Faustine, Léonard se prend à regretter plus d'une fois d'avoir échappé aux tortures de Spielberg. Il aime et il souffre.

II

La coquetterie de la belle baronne de Kœller était proverbiale dans les salons du grand monde parisien ; elle décimait l'aristocratie galante de la restauration ; elle exploitait les droits précieux que donne le veuvage, pour déclarer une

guerre sentimentale à ses amis et à ses ennemis. Indifférente au milieu des tendres passions qu'elle provoquait autour d'elle, froide au milieu des dangers qui la menaçaient quelquefois, impassible devant le désespoir de ses crédules victimes, Mme de Kœ ller abusait, à dire d'expert en matière amoureuse, de sa jeunesse, de son esprit et de sa beauté. Le noble mari qu'elle avait eu le bonheur de perdre, à l'âge de vingt ans, lui avait légué, disait-on, avec une fortune considérable, le souvenir d'un caractère violent, d'une volonté inflexible, d'une obstination tout à fait germanique. Mme de Kœller se souvenait peut-être des qualités ennuyeuses de son mari; il avait abusé contre elle de la servitude du mariage : à son tour, elle abusait, contre tout le monde, des caprices de son indépendance ; il plaisait à la jolie veuve de venger de son mieux l'infortune de la femme mariée.

Mme de Kœller trônait en despote sur les coussins de son boudoir : un mouvement de son sceptre, qui était un éventail, effrayait les plus rebelles de ses sujets amoureux; elle dictait des lois avec des regards; elle récompensait avec un sourire; elle châtiait avec l'arrêt d'une simple parole; elle tuait avec une épigramme; chez elle, le silence signifiait un ordre d'exil.

Les fous de la reine, les soupirants qu'elle avait désolés, les malheureux qu'elle avait proscrits, ressemblaient à tous les pauvres plaideurs de ce monde : ils essayaient de flétrir ce qui était pour eux une singulière injustice, en maudissant le juge impitoyable qui les avait repoussés. En pareil cas, on se réfugiait dans l'oratoire d'une célèbre douairière : le dépit et la médisance instruisaient à leur tour le procès d'une coquette que l'on condamnait à mort... par contumace.

Mme de Kœller appela ce petit tribunal de représailles : le champ d'asile de l'amour dédaigné.

Avec un peu moins de résolution et d'audace, la baronne aurait succombé à la peine, à la fatigue d'une pareille lutte. Il lui fallait résister, chaque jour, à une pluie battante de calomnies, de reproches et de menaces; Mme de Kœller s'abrita dans son esprit et dans son orgueil : la vanité l'empêcha d'entendre le bruit de l'orage, et l'averse continua de tomber.

Le noble faubourg tout entier fit pleuvoir, sur la coquetterie de la baronne, une grêle de méchants propos, d'épigrammes et de sornettes malicieuses; eh bien! la jalousie eut beau dire, et la médisance eut beau faire; en regardant, de près ou de loin, les petits pieds de Célimène, nul n'avait su découvrir encore la trace la plus légère d'un faux pas : la coquetterie avait pris la lance et l'armure de la Sagesse; mais, à vrai dire, on ne découvre la première faute des femmes que lorsqu'elles en ont commis une seconde.

III

Certes! Faustine avait de l'esprit; mais elle avait surtout le talent d'emprunter un supplément d'esprit à tout le monde, à la façon du bonhomme dont parle Voltaire. Elle recueillait, elle *compilait*, avec une dextérité admirable, les bons mots, les saillies, les traits plaisants, les reparties brillantes et les cruautés heureuses. Sa mémoire était une espèce de sablier où elle jetait, chaque jour, grain à grain, la poudre d'or qui lui servait à pailleter ses paroles. Il y a des femmes spirituelles, qui ont un peu d'esprit parce que leurs amants, leurs amis ou leurs ennemis en ont beaucoup.

Faustine n'aimait que l'esprit; elle avait dû tuer son mari à force d'esprit. Pour une nouvelle provision d'esprit, elle aurait peut-être laissé mourir son enfant. Elle aurait

assassiné un homme, et surtout une femme, pour lui voler son esprit. A ses yeux, il n'y avait point de passion, de tendresse, de devoir, de dévouement ou de douleur qui valût un peu d'esprit. Elle affirmait que l'on pouvait tout dire, tout faire, tout oser, avec l'esprit. Un trait de caractère m'étonne dans une pareille femme : les hommes très-spirituels lui faisaient peur! Il n'y a pourtant que ces hommes-là qu'une coquette puisse espérer de rendre stupides.

Faustine se croyait très-spirituelle quand elle ordonnait à Léonard de courir, à *pied*, à côté de ses chevaux, de la barrière de l'Étoile à la rue Saint-Honoré. Elle se croyait très-spirituelle quand elle lui commandait de pleurer, parce que ses larmes étaient belles. Elle faisait de l'esprit, quand elle lui parlait d'amour, comme si elle n'eût été qu'un homme. Elle faisait de l'esprit, quand elle lui jurait qu'une femme ne devait être fidèle qu'à l'infidélité. Elle faisait de l'esprit, quand elle lui disait en souriant : « Pleurez et souffrez encore; en amour, on n'est jamais aussi malheureux qu'on se l'imagine! »

IV

Le comte Léonard Ortis n'avait plus rien à faire de ce qu'il faisait autrefois en Italie; désormais, il lui était impossible de jeter aux échos du lac de Milan un noble cri d'indépendance; impossible de parler au peuple de la liberté, qui était déjà morte, et de la patrie, qui allait mourir; impossible de conspirer à Paris contre l'usurpation de la monarchie autrichienne!... L'imprudent Léonard se mit donc à faire l'amour, sans doute pour continuer à faire de la politique et de la guerre. Il résolut de s'attaquer à la

royauté d'une jolie femme; il ne craignit point de s'agenouiller aux pieds d'une coquette; il essaya de lutter, avec l'aide de sa passion, contre la frivolité capricieuse de Mme de Kœller; lui, le pauvre amoureux qui n'avait que du cœur, il osa combattre ce terrible et charmant adversaire qui n'avait que de l'esprit! Léonard s'endormait peut-être chaque soir, en murmurant avec l'orgueil d'une secrète espérance : le plus beau miracle de l'amour, c'est de tuer la coquetterie!

Une voix sévère disait souvent à Léonard : Prends garde... le sentiment est toujours la dupe de l'esprit!

Une voix rieuse disait à Mme de Kœller : quel bonheur de n'aimer personne, en voyant le mal de ceux qui nous aiment!

Le cœur disait tristement à Léonard : Cache bien ta jalousie; de tous les maux que nous devons à l'amour, la jalousie est celui qui fait le moins de pitié à une femme!

L'esprit disait, en souriant, à Mme de Kœller : Puisque Léonard vous menace de ne plus vous aimer, en cessant de vous voir, laissez-le partir, et sa folie sera complète!... croyez-en votre fidèle esprit, madame : l'absence diminue les petites amours et augmente les grandes passions, comme le vent qui éteint les bougies et qui rallume le feu!

L'esprit avait raison : le cœur voulut essayer de se guérir en voyageant; mais, hélas! il revint bien vite à la chaîne spirituelle d'une coquette; l'absence avait terminé la lutte; l'amour ressemblait à une folie, et Léonard était perdu.

Dès ce moment, madame de Kœller résolut de se tenir sur ses gardes; elle obéit à de nouveaux conseils de son esprit, qui commençait à lui dire : Madame, dans un homme amoureux, les jeunes filles ne savent aimer que l'amant;

mais, dans l'homme qui les adore, les femmes coquettes finissent par aimer quelquefois le grand amour qu'elles ont inspiré ; méfiez-vous de la belle et ardente passion de Léonard... de peur d'adorer un jour votre propre ouvrage!

V

Un soir, il se passa quelque chose d'étrange, une scène bien singulière, dans le salon de Mme de Kœller : la jolie femme à la mode n'avait jamais semblé à Léonard ni mieux parée, ni plus belle, ni plus brillante; elle avait, ce soir-là, une toilette délicieuse et une figure divine!... En la contemplant de ses regards les plus avides, les plus amoureux, Léonard se persuada qu'il venait de voir glisser une triste pensée... un nuage de tristesse, sur le front de cette femme si heureuse ; Léonard en fut ravi peut-être : dans le chagrin de celle qu'il aime, il y a toujours, pour un amant dédaigné, une petite vengeance qui lui fait plaisir!...

— Asseyez-vous, lui dit Mme de Kœller d'une voix émue; écoutez-moi bien, Léonard...

— Léonard!...

— Ne vous est-il point arrivé quelquefois de me nommer Faustine, tout simplement?

— Oui, je m'en souviens encore avec bonheur!

— Vraiment, Léonard, les femmes elles-mêmes ne connaissent pas toute leur coquetterie ; elles commettent, sans le savoir, bien des torts, bien des fautes peut-être...

— Quelle faute avez-vous commise, madame?

— D'abord, je vous ai rendu amoureux, amoureux fou, sans le vouloir...

— Vous l'avez bien voulu, madame!

— Vous croyez?... Ensuite, j'ai fait le tourment et la

désolation de votre amour; pardonnez-moi : quand on est jeune, libre, riche et jolie, il faut bien faire quelque chose!

— C'est juste; on s'amuse à tuer le bonheur d'un honnête homme... pour tuer le temps!...

— Enfin, imaginez, Léonard, qu'un jour... il n'y a pas longtemps de cela, je m'avisai d'exercer mon esprit et ma coquetterie contre un fat que vous connaissez à merveille...

— Qui donc, madame? s'écria Léonard avec toute l'impatience de la jalousie.

— Êtes-vous jaloux des malheureux que je désole?

— Je suis jaloux de tous ceux qui vous aiment, madame!

— Et si je ne les aime pas, moi?

— Que m'importe, madame... si je ne suis plus seul à vous aimer?...

— Naïf et admirable jaloux! murmura la coquette.

— De quel adorateur, de quel fat me parliez-vous, madame? S'agit-il de châtier l'insolence qu'il a eue de vous déplaire?

— Oui.

— Un mot de votre bouche, madame... et je le punirai!

— Selon moi, Léonard, le chevalier de Massy ne manque ni de finesse ni d'esprit...

— Vous trouvez?

— Il m'a semblé, du moins, qu'il écrivait d'un style à peu près spirituel...

— Il a osé vous écrire?

— Et j'ai osé lui répondre...

— Souvent?

— Trop souvent!... Oh! rassurez-vous, Léonard : mes réponses à M. de Massy ne sont guère que des pages d'écriture, saupoudrées de ce sable d'or que l'on appelle la

coquetterie d'une femme; eh bien! vous le dirai-je? le chevalier a trouvé le moyen...

— De vous compromettre?

— C'était impossible!

— De vous calomnier?

— C'était plus facile!... Si j'avais eu un ami véritable, qui daignât protéger l'honneur d'une veuve, j'aurais déjà brûlé, à la flamme de mon boudoir, cette frivole correspondance qui sert de prétexte au babillage d'un indiscret; aujourd'hui seulement, j'ai pensé à vous, Léonard : vous sied-il d'obliger M. de Massy à faire amende honorable? Voulez-vous le forcer de me rendre quelques lettres inutiles?... Nous les brûlerons ensemble : il n'en restera que le souvenir de votre dévouement pour moi et de ma reconnaissance pour vous.

— Nous les brûlerons demain! répondit Léonard.

Un remercîment dans une larme tomba des yeux de Mme de Kœller, et Léonard s'agenouilla devant elle; il ignorait sans doute, le malheureux, que la plus affreuse coquetterie d'une femme, c'est de nous faire croire qu'elle a cessé d'être coquette.

En le voyant sortir pour la venger, pour mourir peut-être, Mme de Kœller essuya ses beaux yeux qui pleuraient encore. Elle se regarda longtemps devant une glace qui lui parlait de sa jeunesse, de son élégance et de sa beauté; elle oublia bien vite le pauvre Léonard, et son dévouement, et son amour; elle se hâta de sourire, afin de redevenir spirituelle : l'esprit ne sait pas longtemps jouer le personnage du cœur!

VI

Le lendemain, le chevalier de Massy s'exécuta de la meilleure grâce du monde; il commença par se battre : il blessa, il égratigna Léonard, mais il reçut à son tour la leçon que donne la pointe d'une épée; il tendit la main à son loyal adversaire, et il le supplia de remettre à Mme de Kœller je ne sais combien de billets galants qui contenaient, disait-il, beaucoup plus de musc que d'esprit.

Quel orgueil et quelle joie pour Léonard! Il accourt chez Faustine; il lui apporte ces lettres mystérieuses, ces billets galants et musqués qui faisaient tant de peur et tant de honte à une femme d'esprit ! il les a payées de son sang, et Mme de Kœller lui réserve une récompense tout à fait spirituelle. La scène fut d'une grâce et d'un esprit atroces. Faustine est assise près d'un grand feu d'automne; elle se chauffe les pieds, sans trop regarder Léonard qui s'est agenouillé devant elle. De temps en temps, elle dérange ses pieds, pour les poser sur le front de cet admirable niais qui aime si bien et qui aime si triste! Les lettres sont là, entre le cœur et l'esprit : le cœur ne demande pas mieux que de les brûler, sans y chercher un seul mot qui le blesse; mais l'esprit a besoin de les lire : une pareille correspondance est une petite provision d'épingles empoisonnées, qu'il s'agit de piquer sur un homme amoureux comme sur une pelote sensible. L'esprit devient impitoyable : il lit tout; quand il a terminé la lecture d'une lettre, il la laisse tomber sur la tête de Léonard, et Léonard la jette au feu en tressaillant; enfin, le dernier billet, le plus hasardé, le plus compromettant, disparaît dans les flammes : on n'oublie de brûler qu'une coquette.

En ce moment, un joli enfant, le fils de Mme de Kœller, accourut dans le salon et se précipita dans les bras de sa mère : Faustine l'embrassa ; puis elle le poussa tout doucement vers Léonard, et Léonard l'embrassa à son tour, juste à la place que les lèvres maternelles venaient de toucher, de caresser : il sembla qu'il avait rencontré la bouche même d'une femme bien-aimée ! Quant à Faustine, le petit mystère de cette *rencontre*, de ce double baiser, ne déplaisait pas à sa coquetterie : elle avait trouvé le moyen de faire de l'esprit en action, sur les deux joues de son enfant !

A la fin de cette scène, Mme de Kœller adressa une étrange question à Léonard :

— Si je vous permettais de donner à mon fils un nouveau nom, un nom d'amitié, comment l'appelleriez vous ?

— Je l'appellerais *mon regret !* répondit Léonard.

L'esprit fut sans doute assez intelligent pour comprendre tout ce que désirait ce regret d'un cœur amoureux.

VII

Deux heures après cette entrevue, après cette scène que j'ai gâtée en la racontant, voici Léonard qui revient chez Mme de Kœller. Il a été blessé le matin : il est pâle ; il a la fièvre ; il souffre horriblement de la blessure qu'il a reçue et du baiser qu'il a donné ; mais qu'importe ? il a promis de conduire Faustine au spectacle de l'Opéra. Où est donc Faustine ? dans son boudoir ? dans sa chambre à coucher ? dans son jardin ?... Mme de Kœller est dans sa berline de voyage, sur la grande route : elle voyage ! Un ami de la maison, un jeune Parisien, qui avait de l'esprit aussi, et qui n'aimait que l'esprit, s'était chargé de remettre à Léonard

un billet spirituel, affreux, abominable, que la coquetterie adressait à l'amour, en guise d'adieu :

« Votre folie commence à m'inquiéter, Léonard, et votre désespoir me fait peur ; forcée de vous plaindre par reconnaissance, je me hâte de vous fuir par précaution. N'essayez pas de me suivre, mon ami ; j'ai trouvé un moyen de me dérober au spectacle de votre folle passion : un parent de M. de Kœller commande en Italie une garnison autrichienne ; je serai dans quelques jours à Milan, sur les bords du lac de Côme, bien loin de vous, Léonard, et tout près des persécuteurs étrangers qui vous ont proscrit. Nous nous reverrons en France, je l'espère, dès qu'il vous plaira de devenir calme, raisonnable, comme il convient non pas à un Italien amoureux, mais à un galant gentilhomme de Paris : d'ici là, j'ai eu la sublime pensée de jeter entre vous et moi les lois de la monarchie autrichienne qui vous ont condamné à mort. Adieu ! »

Vous croyez sans doute que cette odieuse lettre est un coup de massue enrubannée qui écrase la tête et le cœur de Léonard ? Pas le moins du monde ; Léonard relève la tête et il prend son cœur à deux mains : il s'assied devant une petite table de laque, et il ne pense qu'au bonheur de répondre à cette lettre avec le papier et la plume de Faustine ! Il écrit à Mme de Kœller ; il répète tout haut ce qu'il écrit, devant un témoin, devant un ami de la maison, devant le spirituel Parisien de tout à l'heure, qui l'écoute en se moquant de son éloquence et de sa folie. Eh bien ! telle est l'influence de cet amour si vrai, de cette passion si naïve, de ce cœur si charmant et si dévoué que le stupide témoin finit par pleurer en écoutant ces derniers mots de la réponse de Léonard :

« Puisque vous êtes à Milan, sur les bords du lac, dans la résidence du général de Goritz, nous nous rever-

rons bientôt, non pas en France, mais en Italie ! J'irai braver auprès de vous les juges qui m'ont condamné ; il ne vous restera plus qu'à me dénoncer : je mourrai à vos pieds, dans mon amour et dans ma patrie, les yeux tournés vers le soleil qui doit éclairer un jour la jeune liberté italienne. »

Je vous laisse à juger de l'embarras, de la terreur de Mme de Kœller, à la lecture d'une pareille lettre qui lui annonçait une résolution si imprévue, si désespérée !... Elle s'efforça de croire que Léonard résisterait encore à ce nouvel accès d'une folie vraiment furieuse ; il lui parut qu'en amour, surtout, ce que l'on pense était bien différent de ce que l'on dit ; elle se décida bientôt à ne voir dans le singulier projet de Léonard que la fantaisie d'un rêveur amoureux qui jouait avec le souvenir de ses mauvais rêves...

VIII

Un jour, le domestique du général vint annoncer à Mme de Kœller la visite d'un voyageur français, qui réclamait instamment le droit de paraître devant elle.

— Son nom ?... demanda la baronne.

— Il a refusé de me le dire, madame.

— Et à notre tour, s'écria M. de Goritz, nous refusons de le recevoir !

— A quoi bon, général ? reprit Mme de Kœller ; c'est là peut-être un Français de mes amis... ou un malheureux de ma connaissance... Laissons entrer ce visiteur anonyme !

— Comme il vous plaira, répondit le général.

Presque aussitôt, un jeune homme entra dans le salon... C'était Léonard.

Un mot, un geste, un cri de de Mme de Kœller, et c'en était fait du dénoûment heureux de cette mystérieuse aventure; Dieu eut pitié du trouble et de la frayeur de Faustine: ce jour-là, l'esprit de la coquette lui servit à quelque chose de louable et d'utile, en lui inspirant ce qu'elle devait penser et ce qu'elle devait dire; elle courut à Léonard; elle se jeta dans ses bras, en s'écriant avec toutes les apparences de la surprise et du plaisir :

— Soyez le bienvenu, mon très-cher cousin!... Vous arrivez de Paris?... Que se passe-t-il dans la grande ville? Avez-vous recueilli des lettres, des journaux, des modes et des compliments pour votre cousine?... Nous repartirons ensemble..., n'est-il pas vrai? dans huit jours, si cela vous plaît?... C'est convenu... Je suis enchantée de vous revoir... Embrassez-moi!

Mme de Kœller continua de jouer son rôle; elle s'approcha de M. de Goritz; elle lui dit, les yeux à demi tournés vers Léonard qui tressaillit de bonheur:

— Général, je vous présente mon cousin, M le comte de Courcy, un gentilhomme charmant, que vous estimerez, que vous aimerez beaucoup, j'en suis sûre!... Général, je vous demande un service, dans l'intérêt de notre aimable voyageur: permettez-moi de lui offrir, jusqu'au jour de mon départ pour la France, une petite place intime sous le toit de votre hospitalière maison!...

Le vieux général autrichien pressa la main de Léonard, et Dieu merci, la tête du proscrit amoureux pouvait encore être sauvée!

Cinq ou six jours s'écoulèrent, pour nos trois amis, dans l'intimité la plus tranquille en apparence; mais chaque minute ajoutait, en secret, quelque chose d'affreux à l'infortune de Léonard et à l'inquiétude de Mme de Kœller!... Un soir, il se joua, dans la résidence de M. de Goritz, un

drame qui donna, tout à coup, un dénoûment imprévu à la comédie amoureuse de cette histoire.

IX

Il était cinq heures: Faustine s'occupait, à la hâte, des préparatifs de son départ, qui devait avoir lieu le lendemain; il tardait à la coquette effrayée de dire adieu aux bords du lac, à Milan et à l'Italie; il lui semblait qu'elle devait répondre, devant Dieu et devant les hommes, de la vie et de la liberté de Léonard!

Le général se présenta, sans prendre la peine de se faire annoncer, dans l'appartement de la baronne; il s'arrêta d'abord sur le seuil de la porte, pâle, agité, muet à force d'émotion: il regarda longtemps cette femme, cette jolie parente, qu'il avait accueillie dans sa maison; il murmura des mots inintelligibles, et puis il se jeta dans un fauteuil les yeux fixés sur le cadran d'une pendule.

— Bonté du ciel! lui dit Mme de Kœller, qu'avez-vous, que se passe-t-il et que regardez-vous ainsi?...

— Je regarde l'aiguille de cette pendule.

— Qu'attendez-vous de cette aiguille?

— Jattends que l'heure soit venue de vous parler.

— Puisqu'il le faut, général, attendons.

La pendule sonna six heures.

— Eh bien? demanda Mme de Kœller.

— Eh bien! écoutez moi, Faustine, et tâchez d'avoir du courage!

— J'en aurai.

— Votre jeune cousin, madame, n'est-il pas votre amant?

— Mon amant!... l'amant de Mme de Kœller!...

— Ou votre amoureux... qu'importe ?

— Cela m'importe beaucoup, général !

— Soit ; mais enfin, madame, votre cousin vous aime?

— Je le sais, parce qu'il me l'a dit !

— Un mot encore; la personne que vous appelez le comte de Courcy se nomme véritablement Léonard Ortis !..

— Léonard ?...

— J'en suis sûr !... Il n'est pas Français, madame ; c'est un Italien condamné à mort par la justice de l'empereur, mon maître...

— Condamné à mort !...

— Léonard vous a longtemps adorée en France, et il a eu la sublime sottise de venir vous adorer encore en Italie ; rassurez-vous, Faustine ; désormais vous n'aurez rien à craindre des poursuites insensées de votre adorateur... vous ne le verrez plus.

On a beau avoir de l'esprit, rien que de l'esprit; on se laisse quelquefois surprendre par une niaiserie, qui est tout simplement un peu d'émotion et de douleur. On a beau dédaigner ce qui brûle, parce que l'on ne sait que briller, l'étincelle finit par avoir des flammes ; on s'y brûle soi-même, et c'est bien fait. Aux derniers mots du général, Faustine se mit à pleurer; oui, oui, elle pleura ! elle pleura des deux yeux ! elle pleura sans sourire ! M. de Goritz reprit ainsi :

— Des avis secrets m'ont révélé sa présence dans ma maison ; je viens de l'interroger moi-même, et le sentiment du devoir m'a rendu impitoyable : un ordre supérieur m'a forcé d'arrêter un proscrit dans ma propre demeure. Chose étrange, ce malheureux Léonard compte si peu sur votre pitié, qu'il m'a demandé l'horrible faveur de mourir devant vous ! Soyez tranquille, vous ne le verrez point mourir ; en ce moment, sans doute, il est mort !

Le bruit d'une fusillade se fit entendre, et madame de Kœller tomba évanouie, presque mourante, dans les bras d'un homme qu'elle appelait déjà l'assassin de Léonard Ortis. Il ne fallut rien moins que des coups de fusil pour réveiller le cœur de cette femme, un cœur qui dormait depuis le jour de sa naissance : la belle au cœur dormant!

Par bonheur, nous n'avons point affaire à un drame; nous assistons au spectacle d'une comédie sentimentale. En revenant à elle, en rouvrant ses yeux à la lumière qui l'épouvantait, Faustine reconnut Léonard, le pauvre amoureux qui vivait encore, et Mme de Kœller laissa échapper de ses lèvres tremblantes un mot qu'elle n'avait jamais prononcé, ni murmuré, ni pensé, un mot qui était sans doute le premier cri de son cœur, un mot charmant qui n'avait rien de spirituel.

Léonard était aux genoux de Faustine; il lui disait de sa voix la plus caressante :

— Oui, pleurez, pleurez encore... car votre esprit a failli tuer mon cœur!... Mais, je vous ai déjà pardonné. Faustine, on pardonne, tant que l'on aime!

— Allons, mes enfants! s'écria le général autrichien, assez de regards, de mots et de soupirs amoureux... Aimez-vous, le plus loin de Milan qu'il vous sera possible! Léonard, j'ai peut-être joué ma vie pour sauver la vôtre; vous m'en remercierez en France par la pensée, dans un jour de bonheur!... Adieu, adieu, et que le ciel vous conduise!

— Et l'arrêt de mort que vous avez contre moi? demanda le proscrit.

— Je me plaindrai de l'avoir reçu trop tard, et tout sera dit!

Mme de Kœller s'agenouilla aux pieds du général; M. de Goritz releva la belle coquette repentie; il se pencha vers elle et lui dit, à la douce manière d'un aimable moraliste :

— Léonard m'a tout raconté : il a bien souffert, allez! Croyez-moi, Faustine : une jolie femme, qui a de l'esprit et qui ne sait point aimer, sera toujours la plus inutile des femmes, la dernière des créatures, une jolie chose bien mieux qu'une personne : un ornement, un meuble de luxe, un lustre que l'on pourrait suspendre dans un salon, une pendule à répétition et à musique, une bougie de couleur qui brûle les niais et les papillons, une fleur artificielle, un chef-d'œuvre de mécanique, une boîte à secret, tout ce que vous voudrez enfin, excepté une femme. Un pareil être a presque toujours l'impiété et la cruauté des enfants : il est capable de plumer des oiseaux vivants ! Chère Faustine, ayez un peu moins d'esprit et un peu plus de cœur, si cela est possible. Lorsque l'esprit n'a point de cœur, chez une femme, il finit par n'être plus d'aucun sexe : il ne désire rien, il n'espère rien, il ne croit à rien ; il n'est pas même déiste, pour croire au dieu des amours.

Mme de Kœller demanda au moraliste, déguisé en général autrichien :

— Le cœur a-t-il au moins le droit d'avoir un peu d'esprit ?

— Oui, répondit le général, quand le cœur n'a rien de mieux à faire pour lui-même et pour son prochain.

LE

CLUB DES MENDIANTS

VIEILLE LETTRE A UNE AMIE

Londres...

I

Malgré mon imprudente promesse de vous faire admirer, dans ma correspondance à vol d'oiseau, toutes les merveilles, tous les prodiges, toutes les extravagances de Londres, je ne veux vous parler aujourd'hui ni des monuments, ni des modes, ni des chevaux, ni des beaux-arts, ni de l'industrie, ni de la science, ni de la fumée, ni de la boue, ni des trottoirs, ni même des passants de la capitale anglaise. Il me répugne aussi de vous parler de ma visite à la Tour de Londres, où j'ai vu aiguiser des couteaux de cuisine dans la chambre d'Anne de Boulen, ouvrir des huîtres dans la prison de Marie Stuart, et tourner la broche dans le cachot des enfants d'Édouard. Il ne me sied pas davantage de vous

parler de ma promenade à Westminster, où le corps de bronze de Charles Ier a été dépouillé de sa tête d'argent par des bandits qui connaissaient leur histoire nationale, par des vauriens qui ne manquaient pas sans doute d'une certaine profondeur politique. Je vais donc vous parler, de préférence à tout le reste, d'une classe misérable et puissante dans la société anglaise; je vais secouer à vos yeux la triste et vieille défroque des pauvres, des vagabonds, des mendiants, et il en tombera peut-être une aventure touchante, originale et vraie.

Rassurez-vous, madame : il ne s'agit ni pour vous, ni pour moi, de ce fléau public, de cette plaie hideuse qu'on appelle le paupérisme; vraiment, j'aurais mauvaise grâce à venir vous attrister, avec l'étalage de tous les efforts tentés par l'économie politique pour déguiser, pour cacher ou pour détruire le spectacle et les haillons de la mendicité; à quoi bon vous apprendre le nom et les théories de Malthus, de Jérémie Bentham, de Mill, de Paley et de Johnson? des penseurs, des philosophes, des économistes, dont tous les chefs-d'œuvre ne vaudraient pas, dans votre aimable bibliothèque, une seule page de Rousseau, une petite lettre de Mme de Sévigné, une chanson de Béranger ou une élégie de Lamartine!

Je crois inutile aussi de vous introduire dans toutes les maisons de bienfaisance, qui sont l'orgueil, le tourment et la ruine de l'Angleterre : dans ce misérable et opulent pays, madame, les institutions charitables, les hospices, les dispensaires sont si nombreux et si variés, qu'il me serait impossible de vous en donner seulement l'interminable nomenclature. La bienfaisance des Anglais pour les pauvres est inépuisable, et vous allez comprendre bien vite, madame, la cause réelle, le triste mobile de cette immense charité : le paupérisme effraye l'Angleterre, comme s'il

s'agissait d'une prochaine invasion des barbares; le pays tout entier a peur de cette plaie imminente de la faim, qui menace depuis si longtemps l'économie intérieure de la Grande-Bretagne; le paupérisme, qui s'accroît de jour en jour, est pour la bourgeoisie, pour les nobles, pour le gouvernement, une véritable tête de Méduse, qui a pris les traits, les apparences, les contractions horribles et les regards désespérés d'Ugolin!

Les secours officieux, les cotisations particulières, les mesures législatives, les enquêtes de la chambre des communes, n'ont jamais pu abolir la mendicité à Londres. Les mendiants abondent dans toutes les rues de la ville, et l'esprit calculateur des Anglais vous dirait, au besoin, les profits, les revenus, la journée, la liste civile de chacun de ces misérables. La forme d'une guenille, l'apparence d'une infirmité, la maigreur de celui qui mendie, le chien qui l'accompagne, l'enfant qui tend le gobelet, les moindres détails, les moindres accessoires sont cotés, tarifés, dans l'appréciation officielle des aumônes quotidiennes. Les aveugles ont le privilége de titiller la fibre secrète de la commisération publique. Les nègres ont fait fureur à Londres, sous le ministère de M. Georges Canning. On m'a parlé d'un pauvre de couleur qui avait quitté l'Angleterre pour se retirer aux Antilles, avec un capital de deux cent mille francs; à l'heure qu'il est, madame, voilà un malheureux entouré de nègres, de négrillons et de négresses, dans une habitation magnifique qui est devenue la propriété d'un mendiant! Qui le croirait? Il y a, dans la paroisse de Mary-le-Bone, des écoles spéciales pour les enfants qui se destinent à la mendicité; ce sont des colléges non *universitaires* où de vieilles femmes professent, dans toutes ses déplorables variétés, la science difficile, le grand art d'exciter la pitié des âmes charitables, à l'aide d'un langage, de manières,

d'infirmités et de larmes, appropriés à la circonstance, à l'occasion et au lieu, à la fortune, à la sensibilité, à la crédulité des passants. Mieux que cela, madame : le hideux quartier de Saint-Gilles possède un club tout à fait excentrique, un assemblage de guenilles aristocratiques, un paupers-club qui aurait pu figurer avec honneur dans la pièce célèbre de M. Gay, intitulée le *Gueux*.

II

Le club dont il s'agit, madame, est composé de mendiants d'Irlande, qui ont dit adieu aux magnificences naturelles de la belle *Érin*, pour venir exploiter l'humeur sentimentale des heureux de la métropole. Le club de Saint-Gilles est une riche et formidable association, dirigée par un président et des secrétaires nommés à la majorité des voix : il a une charte, des règlements de police, des revenus communs qui sont le résultat de contributions hebdomadaires ; il a des assemblées périodiques, des fêtes, des jours de réception et des banquets splendides ; enfin, le trésorier de cette singulière communauté n'oublie jamais d'envoyer à Dublin une cotisation trimestrielle, consacrée par les sociétaires-mendiants aux pauvres d'une lointaine et malheureuse patrie!

Chaque soir, les clubistes de Saint-Gilles s'assemblent dans la salle des réunions ordinaires : on y boit, on y fume, on y cause, on y joue, comme on pourrait le faire dans le cercle le plus élégant de Vienne, de Londres et de Paris. La conversation générale qui, presque toujours, commence par le débat de questions personnelles et d'intérêts privés, se termine par une véritable séance politique, sur les misères, les infortunes et les espérances de l'Ir-

lande. Alors, madame, tous ces mendiants flétris, habitués à tendre la main, à baisser la tête, à s'humilier et à gémir, redeviennent fiers et hautains comme des hommes, c'est-à-dire comme des hommes libres; la voix plaintive de la patrie se fait entendre au milieu de cette tourbe déguenillée, et il s'en échappe soudain des cris et des protestations d'une mâle éloquence, pour répondre aux gémissements de la patrie qui souffre, qui se meurt et qui pleure! Et lorsque les imprécations de la haine ont cessé, les chants de l'espérance résonnent dans le club de Saint-Gilles, à travers des hymnes patriotiques, en l'honneur des pauvres enfants et des nobles défenseurs de l'Irlande.

III

En 1825, un jeune homme, que j'appellerai tout simplement Daniel Robsart, se faisait remarquer dans le club par son patriotisme, sa violente énergie, son habileté, sa parole, son savoir et son esprit. Son influence était grande parmi ses confrères, ses amis, ses compagnons d'infortune, qui respectaient en lui la supériorité de l'intelligence, du dévouement et de la volonté. Pendant le jour, Daniel parcourait les rues de Londres en demandant l'aumône; le soir, il pérorait contre l'Angleterre; la nuit, il conspirait contre elle, en lisant, en étudiant, en travaillant, en cherchant à s'instruire, afin de mieux comprendre, afin de mieux servir, tôt ou tard, la cause de son pays opprimé. Vous allez voir, madame, ce que devint l'héroïque mendiant que j'appelle Daniel Robsart et qui descendait, après tout, d'une noble famille d'Irlande, proscrite et ruinée par la conquête.

Daniel s'absentait rarement; il était le membre le plus

exact, le plus assidu de la société de Saint-Gilles; rien ne pouvait être fait sans lui, et quoiqu'il fût bien jeune, ses avis, ses opinions, ses conseils étaient des ordres et des oracles; on l'aimait, on l'admirait, madame, et Daniel aurait eu le droit de réclamer une couronne de haillons, si ces pauvres diables avaient été assez orgueilleux pour se donner une royauté. Aussi la douleur des mendiants fut-elle bien vive, bien affreuse, le jour où, sans cause apparente, sans motif raisonnable, le zèle de Daniel parut se ralentir tout à coup, le jour où son éloquence cessa de crier contre les grands, contre les nobles, contre les riches, contre les ministres, contre les Anglais. Le changement fut complet, madame : l'agitateur habituel de Saint-Gilles ne monta plus à cette tribune qui n'était rien moins qu'une tonne vide, comme le trône de Falstaff; il laissa passer les mots de *patrie* et *liberté*, sans se troubler au souvenir de l'Irlande, sans éclater au souvenir des victimes et des oppresseurs. Bientôt ses absences devinrent fréquentes; il se démit volontiers de ses fonctions de trésorier; il prétexta le besoin de partir, de voyager, de vagabonder à travers les trois royaumes, et le club de Saint-Gilles se condamna, bon gré mal gré, à porter le deuil de celui qui avait été sa joie, son espérance et sa gloire!

Aux termes du règlement qui régit la plaisante et sérieuse association que vous connaissez déjà, nul sociétaire ne peut ni retourner en Irlande, ni s'éloigner de Londres au delà d'une distance de deux milles, ni renoncer aux habitudes et aux profits de la mendicité, sans l'autorisation expresse du club des mendiants : Daniel Robsart fut donc invité à venir soumettre les motifs de sa conduite au tribunal de ses juges naturels.

IV

Ce soir-là, madame, la réunion était nombreuse et brillante : il s'agissait d'un grand acte de justice distributive; et plus encore, il s'agissait d'entendre, pour la dernière fois peut-être, une voix bien connue, bien persuasive et bien aimée. La salle d'*enquête* avait été décorée, pour cette fois seulement, avec une certaine pompe, avec une sorte de richesse. Chacun avait pris, par extraordinaire, ses plus beaux habits de fête, des vêtements superbes et dignes d'une circonstance qui était une véritable solennité. Tous les mendiants, échelonnés sur des gradins qui formaient une espèce d'amphithéâtre, attendaient l'ouverture de la séance, dans un recueillement silencieux qui ressemblait à de la crainte, à de la tristesse. A un signal convenu, une porte s'ouvrit avec violence : le président du club, les assesseurs et les secrétaires s'assirent au bureau, c'est-à-dire autour d'une longue table; au même instant, l'assemblée se leva tout entière pour saluer Daniel Robsart que l'on venait d'introduire : Daniel s'inclina tristement et alla prendre place sur le tonneau dont je vous ai déjà parlé et qui servait tour à tour de tribune et de sellette.

Est-ce que tout cela vous étonne, madame? Est-ce donc que vous allez rire de ma lettre, comme une malicieuse incrédule? Est-ce que mon association de Saint-Gilles vous semble imaginaire, fantastique, impossible? Est-ce qu'il vous répugne de croire à cette juridiction qui a des mendiants pour justiciables, à cette puissance occulte et réelle qui se déguise avec des guenilles; à cette croisade de la mendicité contre les nobles et les riches, en faveur des pauvres et des paysans? Regardez autour de vous, madame,

et tout près de vous : vos yeux ne découvrent-ils pas, çà et là, les traces mal effacées d'une secte cosmopolite appelée la *Maçonnerie* et dont vous connaissez l'histoire sans doute? Vous trouverez encore, dans votre France d'aujourd'hui, une vaste et honnête association que l'on appelle le compagnonnage, qui se soumet à des usages communs, qui obéit à des principes immuables, qui professe des doctrines mystérieuses, qui croit à la sainteté du travail, à la religion du serment, à la fraternité chrétienne, et qui se cotise pour les frères malades et malheureux; enfin, madame, vous qui aimez à lire les romans et les aventures bizarres, ne vous souvient-il plus de cette coalition des treize, dévoilée par M. de Balzac, de ces terribles dévorants que l'historiographe du monde parisien nous a donnés comme la preuve vivante d'une immense équation : le génie fécondé par la volonté et la force centuplée par l'union!

Eh bien! madame, qu'y a-t-il de si extraordinaire dans ces pauvres diables de mendiants qui s'associent, qui se rassemblent, qui se cotisent, qui mendient pour faire l'aumône à l'Irlande, qui jurent de s'aimer, de se servir, de se défendre, et qui rêvent en commun de la patrie et de la liberté? Ayez donc confiance en moi, madame, et n'allez pas vous moquer de cette petite histoire qui est bien plus vraie que vraisemblable.

V

Daniel Robsart, que vous avez vu comparaître tout à l'heure devant les juges de Saint-Gilles, prêta le serment exigé en pareil cas par les règlements du club; il promit la vérité, rien que la vérité!... On lui demanda le motif de son prochain départ, et d'abord il n'eut pas la force

de le dire; on lui demanda compte de ce changement de conduite qui avait tant affligé ses amis et ses frères : Daniel continua de baisser les yeux et de se taire ; on l'interrogea, on le pressa, on s'adressa tour à tour à ses souvenirs, à ses sentiments, à sa probité, à ses promesses : Daniel demeura inexorable, immobile et muet. L'assemblée cria, d'une seule voix, au parjure, à l'hypocrisie, à la trahison : Daniel se redressa fièrement, pour regarder ses accusateurs et pour leur répondre :

— Frères ! s'écria le coupable, ma réponse, mon excuse, ma justification, la voici : la vue de cette maudite ville me fait mal ; mon collier de misère me fatigue et me pèse ; j'ai besoin d'espace, d'air et de soleil ; que voulez-vous ! j'étouffe, je souffre, je suis malheureux !

L'auditoire tout entier s'émut à ces tristes paroles ; l'émotion générale vint augmenter encore le trouble et le désespoir de Daniel, qui pencha humblement la tête pour cacher ses larmes. Le président, qui était le doyen de l'ordre des mendiants, fit approcher le jeune homme, et lui prenant la main avec une tendresse toute paternelle :

— Ami, lui dit-il... au nom de tous ceux qui nous écoutent et qui t'aiment, quelle est ta souffrance ? Que se passe-t-il au fond de ton cœur ? voyons, parle, qu'as-tu ?

— Ce que j'ai ?... Un grand mal, frères !

— Et lequel ?

— Quelque chose d'étrange, de terrible et d'inouï ; tout ce que l'infortune a de plus affreux, tout ce que la folie a de plus incroyable, tout ce que le désespoir a de plus effrayant ! Frères, plaignez-moi et pardonnez-moi : je suis amoureux... amoureux d'une grande dame, d'une lady !...

Un long murmure s'éleva dans toute l'assemblée ; des voix confuses essayèrent de rappeler Daniel Robsart ; enfin,

il y eut un moment de silence, de stupeur, et le malheureux continua de parler :

— C'est là une audace extrême, une témérité insigne, n'est-il pas vrai ? Il me sied bien d'aimer, d'adorer, de suivre chaque jour, et en tous lieux, la veuve de lord Elmowd, la plus belle, la plus spirituelle, la plus charmante personne des trois royaumes ! Il sied bien à un misérable Irlandais, à un misérable mendiant, de pleurer, de souffrir, de vivre et de mourir pour elle !... J'ai voulu l'oublier... mais c'était impossible ! J'ai voulu me distraire, m'étourdir ; j'ai hanté les cabarets, les tavernes, les plus vils tripots ; j'ai bu, je me suis enivré... mais un jour, il y a quelques semaines de cela, chancelant, hors de moi, furieux dans l'ivresse, j'ai frappé un ami, un pauvre, un mendiant comme moi, un frère...

— Je t'ai déjà pardonné, Daniel ! s'écria tout à coup un vieillard en essuyant ses yeux remplis de larmes.

— Merci, Patrick !... Depuis ce jour, j'ai juré devant vous tous de ne plus boire et j'ai tenu ma promesse ; mais, depuis ce jour-là, mon malheur s'est bien accru, allez ! Je ne bois pas, je suis raisonnable... et j'ai toute la conscience de ma douleur ! Le djynn n'est plus là pour m'étourdir, pour me consoler, pour m'emporter loin d'elle, loin de la ville, loin de ce monde ; aussi, cette femme, ma bien-aimée, je crois la voir sans cesse, le jour quand je mendie, le soir quand je me repose, la nuit quand je veille, maintenant encore quand je vous parle... O mes amis ! mes frères ! par pitié, par grâce, rendez-moi ma parole, laissez-moi boire, laissez-moi m'enivrer, laissez-moi rêver en chancelant, laissez-moi m'abrutir et l'oublier !

— As-tu jamais parlé à cette femme ? lui demanda un clubiste, son meilleur ami ; t'a-t-elle jamais vu ? te connaît-elle ? te fait-elle l'aumône ?

— Je n'ai point adressé la parole à lady Elmowd et je n'ai point mendié devant elle; mais elle m'a vu souvent; elle m'a rencontré cent fois sur son passage; elle me connaît bien!

— Que veux-tu dire?

— Hélas! vous allez savoir tout mon secret, tout mon amour, tout mon orgueil, toute ma folie. Le matin, à midi, quand ma *journée* est faite, quand mes aumônes sont recueillies, je rentre bien vite dans mon grenier : aussitôt je me dépouille de mes haillons, de ma livrée de mendiant; je déguise mon état, mon humilité, ma misère; j'arrange avec soin ma grossière chevelure; je prends du linge aussi beau, aussi blanc que celui du premier dandy; j'ai des bottes fines, une cravache de chasse et des gants de Paris; je revêts des habits somptueux que j'ai achetés avec mes épargnes de chaque jour, avec le prix de mon pain quotidien; en un mot, je jette bas tout le vieil homme, et j'emprunte, pour me masquer, les apparences, la démarche, les traits, les regards et le sourire d'un homme du monde! Et dès ce moment, dans mon ambitieuse pensée, je ne suis plus un Irlandais, un esclave qui mendie : il me semble que je deviens un personnage; je crois avoir un titre et une fortune; je crois me nommer lord Daniel Robsart; je m'érige en dignitaire du royaume, et je m'en vais, tout fier et tout joyeux, voir passer une femme dans les brillantes allées de Hyde-Park! Elle passe dans son joli tandem : je la regarde, elle me voit, je la salue, et je disparais; souvent elle sourit de pitié à mon approche... Mais qu'importe? Je l'ai vue, je l'ai saluée, je l'ai admirée, je l'ai adorée, je suis heureux! Depuis six mois, voilà ma vie, mon ambition et mon délire; à présent, je vous le demande, que voulez-vous que je fasse dans Londres, sur les trottoirs et dans les ruisseaux? Je ne sais plus mendier, ni pour moi, ni pour vous, ni pour l'Ir-

lande!... Frères, déliez-moi de mes serments; laissez-moi vous dire adieu, vous embrasser et partir!

— Tu ne partiras pas! répondit aussitôt le président de l'assemblée.

— Et qui donc oserait m'en empêcher? répliqua Daniel.

— Moi et le club des mendiants!

— Sous quel prétexte? pour quel raison? de quel droit

— Tu l'apprendras demain!

— Eh bien! soit; à demain! Je paraîtrai devant vous pour la dernière fois, avec ma besace et mon bâton de voyage.

VI

Le lendemain au soir, madame, nul ne manquait au rendez-vous; la réunion était plus attentive encore, plus silencieuse qu'elle ne l'avait été la veille; chacun avait hâte de revoir Daniel Robsart, comme s'il se fût agi de le perdre à jamais; il n'était pas difficile de lire, de surprendre dans le jeu de toutes ces bizarres physionomies quelque chose qui était à la fois de l'inquiétude et de la curiosité, de la terreur et de l'impatience.

L'apparition soudaine de Daniel provoqua des mouvements, des hourras et des transports d'enthousiasme; l'on eût dit que ce jeune homme avait déjà le pressentiment de sa nouvelle destinée: il salua jusqu'à terre, madame, comme un soldat heureux qui monte sur le pavois et qui remercie les prétoriens.

Au bout de quelques minutes, et sur un ordre secret, sans doute, deux mendiants, travestis en laquais de bonne maison, s'approchèrent de Daniel, chapeau bas, prêts à recevoir ses ordres et à le suivre: ils l'appelèrent *milord!* et ils s'inclinèrent devant lui.

Cinq ou six autres serviteurs improvisés, vêtus de noir et galonnés d'argent, entrèrent dans la salle pour saluer leur nouveau maître et lui obéir ; ils s'inclinèrent aussi en disant :

— Nous sommes au service de lord Daniel Robsart !

Un intendant s'avança avec le plus profond respect, et dit à Sa Grâce, en lui présentant un portefeuille qui renfermait des valeurs considérables :

— Milord, de la part de M. Baring, votre banquier.

Un valet de chambre l'aborda à son tour, un papier à la main :

— Milord, votre loge au théâtre du roi.

Enfin, le roulement d'un carrosse se fit entendre ; presque au même instant, un valet de pied parut sur le seuil de la porte et prononça ces mots :

— La voiture de milord est prête !

Bonté du ciel ! pensa le pauvre Daniel, épouvanté d'une pareille scène ; est-ce que je dors ? est-ce que je rêve ? est-ce que je deviens fou ? Que signifient ces *gens de ma maison* qui me saluent, cette fortune que l'on m'offre, cette loge de spectacle que j'ai louée, ces vêtements magnifiques que l'on me destine, ces chevaux qui piaffent dans la rue, cette voiture qui vient me chercher ? Mon Dieu ! Est-ce bien un songe ? Est-ce un mirage ? Est-ce une comédie ?

La comédie, le songe ou le mirage continua, madame ; le valet de pied s'approcha de son maître et lui demanda :

— Où faut-il conduire milord ?

Le président du club se hâta de répondre :

— A son hôtel de Piccadilly !

Alors, madame, toute l'assemblée se pressa autour de Daniel : c'était à qui lui adresserait les adieux les plus expansifs, les vœux les plus ardents, les protestations les plus tendres ; et à la fin de ce tumulte, causé par le regret, le

dévouement et la joie, le chef de la communauté se tourna vers Daniel et lui parla ainsi :

— Adieu, frère ! te voilà riche, de par le club des mendiants ! n'oublie jamais les pauvres de Saint-Gilles, qui ont mendié et qui mendieront pour toi ; n'oublie pas tes amis des mauvais jours : ils vont te suivre encore pour te protéger, pour te défendre, pour te servir. Souviens-toi de ton nom, qui est celui des Robsart, ruinés, persécutés, proscrits par les Anglais, et sois fier de ton ancienne misère, qui est celle de toute l'Irlande ! sois aimé, soit admiré, sois heureux !

Et puis ?

Je ne sais plus rien de cette belle histoire, madame : vous la dénouerez comme bon vous semblera.

Au théâtre, le dénoûment de ce drame serait peut-être bien simple et bien facile : aidé, soutenu, enrichi par le club de Saint-Gilles, Daniel deviendrait en peu d'années le mari de lady Elmowd, l'ami politique d'O'Connell, et un des agitateurs les plus fougueux de la Chambre des communes.

Et si Daniel oubliait, au cinquième acte, l'origine de sa fortune, de son bonheur et de son pouvoir ?...

Alors, madame, il retomberait dans le gouffre du club des mendiants : nous le verrions reparaître meurtri, déguenillé, misérable, dévant ses frères et ses juges d'autrefois...

C'est là un beau mélodrame à faire. On ne le fera pas.

LE PRÉDICATEUR

I

Il y a quelques années, un jeune homme, un prêtre, un orateur chrétien, parcourait, en prêchant, nos provinces méridionales qu'il inondait des flots de son éblouissante parole. Ce prédicateur, inspiré bien plus par le monde que par Dieu même, secoua la poussière de ses sandales sur le seuil d'une grande ville qui a plus d'esprit que de religion; il rajusta sur ses épaules le froc de saint Dominique; il peigna coquettement la couronne de sa chevelure; il lava, dans une sainte aiguière, ses mains qui étaient blanches, douces et bien effilées, comme il sied à des mains qui doivent bénir; il chaussa des bas de soie et des souliers vernis, dont le brillant aspect aurait fort étonné son divin patron, ce sublime va-nu-pieds d'austère mémoire. L'annonce de sa propagande religieuse fut acclamée dans la ville par des

journaux qui ne croyaient guère qu'à la religion de d'Alembert et de Voltaire. Le moine dont je parle fit élever, à la hâte, une espèce de théâtre dans la nef immense d'une église : il y avait, dans cette salle de spectacle mystique, un parterre pour les hommes et des loges découvertes pour les femmes; la scène ressemblait à une chaire; le rayonnement des cierges remplaçait l'illumination d'une rampe; la lumière d'un lustre était brillamment figurée par la lumière du soleil, qui se jouait dans les vitraux de la cathédrale.

La première représentation du prédicateur fut admirable; sans le respect que l'on doit à un prêtre et à une église, l'auditoire tout entier aurait applaudi saint Dominique, comme s'il se fût agi de rendre un éclatant hommage à l'orateur le plus profane de ce monde.

A l'issue de cette rare solennité, religieuse et mondaine tout à la fois, une grande dame, la marquise de Rosière, s'écriait en essuyant ses larmes :

— Je viens d'assister à un ravissant concert spirituel !... Oui, la parole de ce prêtre ressemble à la musique sacrée de Pergolèse ou de Palestrina : au lieu d'entendre débiter un sermon, j'ai entendu chanter un véritable oratorio ; il a prêché sur l'eucharistie, et je m'étonne qu'il y ait tant d'harmonie dans un sacrement !

Le lendemain, on ne parlait dans toute la ville que de ce simple moine qui portait un si joli costume et qui avait une figure si distinguée ; de ce prédicateur enthousiaste qui mêlait dans une église les choses divines et les choses terrestres, l'éloquence de la tribune et l'éloquence de la chaire, la civilisation et les frères mendiants, la politique et le bon Dieu, la cour de Rome et la liberté !

A la voix émouvante du prédicateur inspiré, les armateurs oublièrent la question du droit de visite; les négo-

ciants ne songèrent plus à l'avenir équivoque des colonies et des ports de mer; les politiques de l'endroit cessèrent, pour un instant, de pétrir la matière électorale, cette précieuse pâte qui leur servait à fabriquer le pain quotidien de la France parlementaire; les feuilletonistes parlèrent, avec beaucoup d'agrément, de Martin Luther, de saint Paul sur les bords du Tibre païen, du moyen âge et des couvents, de Cicéron et de l'anarchie, des pères de l'Église et des pères conscrits, du corps et de l'âme, de la conscience et du libre arbitre, de la grâce du ciel et des crimes de la terre. Enfin, les maris négligèrent leurs femmes, à charge de revanche; les jeunes gens renoncèrent à leurs plaisirs, et les jeunes filles dirent adieu à leurs amours! Partout où il y a du soleil et de l'imagination, les hommes et les femmes ont le cœur dans l'oreille : le monde est presque toujours gouverné par des sons harmonieux et des figures de rhétorique.

II

Le prédicateur se mit donc à sa divine besogne avec un zèle, avec une ardeur infatigable; il s'efforçait de défricher la terre maudite de l'indifférence, pour semer et pour recueillir dans l'intérêt de Dieu!... Rien ne coûtait à son dévouement, à sa patience exemplaire : afin de donner à tout le monde quelques miettes de la manne céleste qui tombait de ses lèvres prodigues, il daigna babiller avec des femmes qui étaient belles, avec des hommes qui étaient incrédules; il prit la peine d'étaler, aux yeux de la foule, la robe blanche de saint Dominique; il consentit à dîner en ville, comme un simple mortel; pour mieux trouver une occasion, le moindre prétexte de ramener une âme au bercail

spirituel, il se laissa conduire tout doucement, sur une litière de fleurs, dans les demeures profanes des puissants de la terre; il permit à la beauté, à l'esprit, à la musique, à la poésie, de le saluer tour à tour, en l'admirant; et ce fut ainsi, à propos des brebis égarées, qu'il pénétra d'un pas bien timide dans le salon de Mme la marquise de Rosière.

— Mon père !... lui dit la jeune femme qui n'était pas encore une pénitente, hier, dans une église, en écoutant les plaintes et les sanglots religieux qui s'échappaient de votre cœur et de votre bouche; aujourd'hui, dans cette chambre, en vous voyant humble et désolé, en regardant de près votre couronne et votre cordelière de moine, je me demande par quelle filiation d'idées et de sentiments, de regrets et de douleurs, le jeune homme que j'ai connu autrefois si brlilant et si heureux de vivre s'est abîmé tout à coup dans cette mort qui dure longtemps, dans ce suicide qui vous laisse exister pour souffrir, et qu'on appelle le cloître!...

— Que sais-je?... répondit le prêtre; Dieu nous conduit!

— Mon père, reprit en souriant la marquise, on ne se décide à vivre seul que le jour où l'on désespère de vivre à deux.

— C'est vrai!

— Prier, c'est encore aimer, mon père : du créateur à la créature, il n'y a qu'un soupir.

Le prêtre soupira.

— Mon père, continua Mme de Rosière, s'il vous souvient aujourd'hui, les yeux fixés sur la grande famille chrétienne, de votre famille d'autrefois, daignez vous rappeler un instant que je suis votre parente, votre cousine; à cette cause, ma curiosité n'est-elle pas bien naturelle? N'ai-je pas le droit de placer ma main sur votre cœur, en vous di-

sant d'une voix tremblante : Puisque Dieu seul a été assez grand pour guérir votre pauvre âme blessée, vous avez donc bien souffert, mon père?... Vous avez donc bien aimé?

— Hélas! madame, je puis vous le dire, à vous qui le devinez sans doute, à vous qui m'interrogez peut-être pour m'obliger à me mortifier en me souvenant : sur les ruines que Dieu a faites dans mon cœur, je me surprends à découvrir quelque chose qui parle, qui s'agite, qui vit encore et qui ressemble...

— A Mathilde?

— Oui!

— Mon père, nous sommes seuls, et je veux apprendre de vous une histoire qui a été gâtée par les bruits du monde; parlez donc, mon père... je vous écoute; Dieu pourra vous entendre... Mais Dieu est bon · je suis sûre qu'il n'en dira rien à monseigneur l'archevêque.

— Madame, répliqua le moine, j'ai pris l'austère habitude d'aller au fond de tout, c'est-à-dire jusqu'à la peine, je me condamne à me souvenir, et suivant les paroles d'une illustre pécheresse qui avait du génie, je vais répéter d'une voix fausse les airs les plus brillants de ma jeunesse.

— Chantez, mon père!

III

— Au temps malheureux de cet amour, de cette passion insensée, qui fut mon premier pas vers le seuil d'un monastère, Mathilde commençait précisément comme il m'était réservé de finir un peu plus tard...

— Oui, oui, je sais... Elle était dévote!

— Mathilde avait porté les habits de deuil de son veu-

vage dans une sombre solitude, dans une impénétrable retraite; elle venait de reparaître dans le monde, à la dérobée, avec des pensées et des espérances nouvelles : singulier spectacle que celui d'une femme jeune, spirituelle, riche et jolie, prête à s'ensevelir toute vivante dans la tombe d'une religieuse !...

— Mon père, je me souviens encore de ma dernière visite à cette pauvre Mathilde : par distraction ou par coquetterie, je m'avisai de me regarder en souriant devant une glace; elle me prit la main pour me dire, les yeux tournés vers le ciel : « Dieu est l'unique miroir dans lequel on puisse se connaître; dans tous les autres, on ne fait que se voir ! Je l'avoue, à ma honte : je fus effrayée de cette pieuse exaltation, qui me rappelait les extases de sainte Thérèse; j'embrassai Mathilde, en la plaignant, en l'admirant peut-être, et je ne l'ai jamais revue!

— A cette époque, madame, mon esprit et mon cœur étaient bien loin de la pitié de Mathilde: j'avais à peine vingt-cinq ans, et je ne pensais guère, du matin au soir, qu'à l'ambition, à la gloire, à la science et surtout au plaisir!... Je m'étais battu en duel, et l'on parla de mon éloquence; j'avais compromis, en riant, la charité d'une coquette, et l'on se mit à dire de moi ce que l'on disait, un jour, d'un poëte à bonnes fortunes: il a tout ce qu'il faut pour désoler le bonheur d'une femme!

Eh bien! madame, ce fut un pareil homme qui osa s'attaquer à sainte Mathilde ; ce fut un pareil adorateur qui se promit de déchirer, au souffle de sa voix mondaine, la robe d'une chaste pénitente. Je me disais, avec un horrible orgueil : je veux que la poésie étouffe la religion; je veux que l'esprit chasse la prière; je veux que l'amour vienne séduire la piété!

Un soir, je dis à Mathilde :

— Vous étiez née pour devenir le modèle des femmes du grand monde!

Elle me répondit sérieusement :

— Vous étiez né pour devenir un des plus éloquents orateurs de l'Église!

— Moi? madame...

— Vous, monsieur!

— Essayez d'abord de me convertir, s'il vous plaît que je prêche, que je tonne, dans la chaire de Bridaine et de Bossuet : efforcez-vous de métamorphoser un chrétien frivole en un prêtre illuminé par la grâce; je ne demande pas mieux, madame... faites! mais, à mon tour, je vous en avertis... je m'efforcerai de vous sauver de vous-même; je lutterai contre vos projets de retraite ; je lutterai contre le ciel, madame, je tâcherai d'enlever une épouse à Dieu!

— Soit; ma pieuse résolution est à l'épreuve.

— Je vous éprouverai.

— Nous nous éprouverons.

— Vous ne fuirez pas devant le danger?

— Je le braverai.

— A merveille! la lutte sera longue peut-être.., mais vous le savez, madame:

La vie est un combat dont la palme est aux cieux?

IV

Pour réussir dans cette véritable tentation que je voulais infliger aux idées et aux sentiments de Mathilde, j'avais besoin d'un guide, d'un conseil, d'un complice; j'avais besoin d'une émotion, et je m'adressai à notre ami, M. de Lubersac.

— M. de Lubersac, le poëte?

— Le poëte du sophisme, du paradoxe et de l'impiété spirituelle; le plus adroit, le plus habile, le plus léger des danseurs littéraires de ce temps-là : il excellait à sauter sur la phrase et sur la rime.

— Et que signifiaient les beaux conseils de M. de Lubersac ?

— Il me conseilla de cacher les versets de la prose divine que lisait Mathilde... sous les pages amoureuses des livres que lisent les femmes du monde ; mais la rêverie mélancolique de la *Nouvelle Héloïse* glissa sur elle, sans la faire rêver ; les infortunes de *Clarisse*, qui sont d'ordinaire un événement dans l'imagination poétique de la jeunesse, soufflèrent autour de son cœur, comme un orage, sans qu'une seule larme vînt rider l'eau de ses beaux yeux : *Delphine*, *Julie*, *Werther*, ces témoins malheureux de la toute-puissante faiblesse de l'âme, se plaignirent et crièrent bien fort, sans trouver un écho de pitié dans la conscience de Mathilde. L'inspiration sentimentale, ce mystérieux langage qui s'échappe du fond de toutes les douleurs de l'homme, expirait à ses pieds, sur une Bible ou sur une croix ; les grandes passions de la terre, traduites ou devinées par les chefs-d'œuvre du génie, ne réveillèrent en elle aucune de ces émotions heureuses qui rendent aux cœurs blessés l'amour, le dévouement et l'espérance !

— Mon père, la conversion mondaine de Mathilde allait bien mal, ce me semble ?... Et votre conversion religieuse ?

— Tout ce que Mathilde m'enseignait, tout ce qu'elle cherchait à me faire comprendre, en me le montrant avec le doigt de Dieu, ne laissa tomber dans mon esprit qu'un reflet bien pâle des clartés du paradis chrétien, et les petites illuminations du monde continuèrent à éclipser, sous mes yeux, les lumières célestes de l'Église !... Parfois seule-

ment, en écoutant Mathilde, en l'entendant prier ou parler, je me trouvais plus grave, plus sévère, sans me croire meilleur, je me sentais plus ardent, plus passionné, sans me croire plus religieux : je demandais à mon cœur : Est-ce la foi qui parle ? — Il me répondait en tressaillant : Non, c'est l'amour !

J'adorai Mathilde, madame !

— Et M. de Lubersac?

— Il m'aidait à jouer le rôle du serpent tentateur auprès de Mathilde : il avait la bonté de babiller, à mon intention ; il lui parlait, en mon absence, de robes, de chiffons, de bijoux, de colifichets, de toutes les niaiseries luxueuses qui plaisent aux païennes élégantes. Il avait le talent de deviser avec beaucoup de grâce de ces futiles plaisirs qui sourient à une jeune veuve, dans un certain cercle de la société parisienne ; il bavardait admirablement sur les bals, les spectacles, les fêtes, les voyages, et il dépensait une verve charmante pour célébrer la spirituelle coquetterie des femmes. Souvent il me semblait qu'il adorait Mathilde, à ma place ; mais c'était là, dans ma secrète pensée, bien de l'esprit qui se perdait, madame : Mathilde n'en devenait, hélas ! ni moins pieuse ni moins exaltée ; il me paraissait vraiment qu'elle sortait du danger de toutes ces frivoles épreuves, plus ardente et mieux inspirée pour sa divine religion !

Le croirez-vous, madame ? Un jour, un triste jour !... après bien des efforts, des conseils et des prières, M. de Lubersac et moi nous réussîmes à imposer à l'incorruptible raison de Mathilde un nouveau sacrifice, une épreuve nouvelle : pour confondre ses deux amis incrédules, qui la défiaient encore en ayant l'air de douter de sa vocation, Mathilde consentit à éprouver la certitude de sa foi religieuse, à la lumière étincelante, éblouissante du grand monde : « Je

reverrai, s'écriait-elle, les riches salons où j'ai brillé si souvent par l'esprit et par la beauté ; encore un jour à vivre parmi les hommes ; et puis, adieu, terre !... à moi le ciel ! »

V

Dès ce moment, à ma grande surprise, à ma grande joie, il s'opéra dans les manières, dans les habitudes, dans la vie apparente de Mathilde, un changement qui était, à mes yeux, un sublime mensonge, un moyen désespéré pour triompher, une dernière fois, des œuvres et des pompes mondaines : elle devint tout à coup, elle se fit à plaisir vive, légère et enjouée ; l'on avait beaucoup parlé de son isolement et de sa tristesse : ses amis la félicitèrent de vouloir bien reparaître dans le monde avec sa coquetterie et ses grâces du temps passé ; depuis la mort de son mari, elle avait affiché, avec les crêpes de son deuil, toute la sombre austérité de l'abnégation chrétienne : un beau matin, elle reprit le luxe extérieur, les coutumes brillantes de son ancienne existence ; elle courait à de nouveaux dangers, parmi les hommes, pour s'en retourner à Dieu avec une nouvelle gloire !

Vous le dirai-je, madame, moi qui ne suis maintenant qu'un pauvre moine ?... J'ai dû à cette étrange métamorphose de Mathilde des souvenirs pour toute ma vie ; il faut bien que je le confesse en rougissant : une fois, dans une soirée dont le spectacle lointain épouvante encore ma mémoire, je dansai avec Mathile, et, bon gré mal gré, sa jolie main se posa tout doucement dans la mienne ; ensuite, je me laissai bercer et endormir par la douce ivresse de la valse, l'ivresse dansante de la galanterie ; la valse nous rapprocha l'un de l'autre ; pendant un quart d'heure, j'obtins

le droit charmant d'enlacer Mathilde de mes bras, de la caresser du regard, et de l'adorer à la simple distance d'un baiser : il me semblait que j'étais la dupe d'un beau rêve, aux sons harmonieux d'une musique céleste !... D'ordinaire, c'est le bruit qui nous réveille, pour chasser les songes heureux ; ce soir-là, madame, ce fut le silence qui me réveilla.

Que le ciel me pardonne... je n'étais alors qu'un homme, un incrédule, un aveugle ! Dans cette soirée, dans ce paradis terrestre qui n'était qu'un enfer à demi voilé par les plaisirs et les richesses du monde, je dérobai à Mathilde une fleur qu'elle avait portée à sa ceinture, et cette fleur, cette feuille toute flétrie, je la gardai religieusement, avec plus de soin que je n'en aurais eu, à coup sûr, pour les plus riches trésors de la terre !... Oh ! mes vingt ans ! mes vingt ans ! oh ! les bienheureuses années que celles où un peu d'amour nous rend bien malheureux !... Oh ! l'admirable poëme que l'histoire de notre première jeunesse !... Après elle, madame, Dieu ne nous permet de vivre qu'en prose.

Le ciel daigna me récompenser et me punir, en même temps, de mon extravagance amoureuse : il voulut m'inspirer un beau désespoir, et l'excès de ma douleur me sauva de mon aveuglement, de ma coupable faiblesse, de ma folie !

VI

Un jour, quelques mois après le bal dont je vous ai parlé, madame, il me fallut recueillir toute ma force, tout mon courage, pour tenir tête aux affreuses confidences de mon ami intime M. de Lubersac. Il commença par m'adresser d'inutiles discours qu'il ne me plaisait guère d'entendre, et

il obtint, à grand'peine, de ma politesse, de brèves réponses qu'il me déplaisait beaucoup de lui faire; enfin, il prononça mystérieusement le nom de Mathilde, et cette fois, je l'écoutai de mon mieux avec toute l'inquiétude, avec toute l'émotion, avec toute la curiosité de mon cœur... Je me rappelle trop bien cette scène profane!

— Mon jeune ami, s'écria M. de Lubersac en me tendant la main, votre orgueil a opéré un miracle! Mathilde vous en remerciera tôt ou tard, j'en suis sûr; pour moi, je vous en sais déjà un gré infini, et je viens vous remercier de votre merveilleuse conduite.

— De quel miracle s'agit-il? répliquai-je en tremblant.

— Il s'agit de mon bonheur, que je devrai à l'influence de votre génie et de votre audace...

— Quel est ce bonheur? que signifie cette mystérieuse influence qui doit vous rendre heureux?

— Vous souvient-il de vos projets de *tentation* sur l'esprit et sur le cœur de Mathilde? il vous semblait si doux et si facile d'enlever une épouse à Dieu!...

— Eh bien?...

— Eh bien! mon ami, grande nouvelle : la dernière épreuve a été funeste à la piété, à la dévotion de Mathilde!

— Il serait vrai!... Mathilde renoncera désormais à la retraite, à la solitude, au silence, à la mort?

— Eh! mon Dieu, oui; elle a déjà déchiré sa robe de religieuse à coups d'éventail; elle avait juré de rompre avec le monde, d'oublier celui qu'elle a tant aimé...

— Celui qu'elle a tant aimé?...

— Avant son mariage... c'est là un secret de famille!... Elle s'était donc promis d'effacer de son cœur le souvenir charmant de son premier et dernier amour...

— Son premier et dernier amour!

— Si je vous disais, mon ami, combien de fois, durant

ses longues veilles de dévotion, elle a eu la douleur de songer à lui et de le revoir par la pensée !... Elle pleurait, elle ne priait plus; on murmurait à ses côtés : elle se repent, elle se désole! Il fallait dire : elle regrette, elle se souvient!

— Comment le savez-vous, monsieur ?

— Je le sais, parce qu'elle a daigné me l'apprendre!

— Aujourd'hui ?

— Ce matin, il y a une heure...

— Parlez, parlez... Je vous écoute.

— Que voulez-vous! mon ami... Près de dire adieu aux joies et aux illusions de la terre, Mathilde a senti défaillir sa résolution et sa vertu ! Son courage lui a semblé une exaltation passagère, sa vocation, un accès de dépit, son repentir, une espérance déçue et un regret; enfin, le nom de celui qu'elle a tant aimé s'est encore échappé de sa bouche; elle a eu peur de mourir pour son amour... elle a pardonné le crime d'un infidèle... et voilà pourquoi, mon ami, je suis venu vous remercier à la hâte en vous priant d'assister à mon prochain mariage avec Mathilde.

A ces mots, je me pris à pleurer comme un enfant; la douleur ou la colère me donna de la force... Je m'élançai dans une chambre voisine... je saisis un pistolet... la balle me frappa... je chancelai... je fermai les yeux... et je tombai la face contre terre, en murmurant le nom de Mathilde!

O madame! madame! plaignez-moi; ma blessure n'était pas mortelle, et le ciel me refusa le bonheur de mourir pour une femme qui avait été le dieu de ma première religion!

VII

Je ne cherchai point à revoir Mathilde; mais je me rappelai, à mon retour à la vie, ses paroles, ses conseils et sa dévotion; il devait arriver précisément ce que nous avions rêvé l'un pour l'autre : elle s'avança, au bras d'un mari, sur la grande route qui conduit au seuil du monde; je résolus de me hasarder sur le petit chemin ombragé qui conduit au seuil de l'église.

Je vous le demande, madame : loin de Mathilde, qu'avais-je de mieux à faire ici-bas?... En regardant au travers de mes larmes, il me semblait que la terre était déserte! Ma douleur avait tué le monde entier!

Aujourd'hui, Mathilde est une femme riche et heureuse; je suis un humble prêtre. Mathilde se montre partout, et chaque jour, dans le monde où il s'agit de briller et de plaire : moi, je me cache dans l'étude et dans le silence : je ne reparais de loin en loin, sur la terre, que pour jeter aux indifférents, aux incrédules et aux pauvres, un éclat affaibli de la voix de Dieu!

— Mon père, dit à voix basse la jeune marquise, en songeant à cette histoire du prédicateur, je ne suis plus étonnée si les femmes qui vous écoutent, au pied de votre chaire éloquente, s'imaginent entendre à chaque instant un mot, une note qui revient sans cesse dans les variations harmonieuses de votre thème oratoire; cette parole ou cette note la voici : J'aime!

Le prédicateur se leva sans daigner lui répondre; mais une larme, qui était un souvenir peut-être, gâta la sainteté de son silence.

— Mon père, reprit tristement la marquise, j'ai bien peur

que votre vocation d'aujourd'hui ne ressemble au suicide d'autrefois!...

— Rassurez-vous, madame : la foi de mon cœur est sincère. Il en est de l'amour comme de la science : un peu d'amour mène à l'impiété ; beaucoup d'amour mène à la religion !

— Mon père, gardez-vous d'exprimer à toutes les femmes une pareille pensée. Promettre à nos grandes amours une fin religieuse, n'est-ce pas nous dire de trop aimer?

Mme de Rosière écrivit sur son album les dernières paroles du prêtre, à côté d'une strophe païenne de Victor Hugo...

O Saint-Dominique! qu'avez-vous fait des véritables austérités de la parole et de la pensée chrétienne?

LE PARATONNERRE

I

A Jean-Louis Cayot, chez M. le comte de Tercy, à Paris.

« Mon fils, tu es parti pour la grande ville à la fin du mois de janvier 1827, et nous arriverons bientôt au mois de février 1830 : voilà donc trois longues années que tu passes à Paris, et je crois bien que tu as oublié ton village de Bretagne, ton vieux père et notre honneur ; puisque ta mémoire est paresseuse, je vais la gourmander un peu, afin qu'elle fasse un effort et qu'elle se souvienne.

» Il y a quatre ans, j'avais encore une fille qui se nommait Marianne. Il est impossible que tu aies oublié la jolie figure, le bon caractère, l'aimable esprit de cette enfant ; il est impossible que tu aies oublié les douces caresses de ta sœur ! Tu le sais, mon fils : Marianne n'était qu'une simple villa-

geoise, une vierge mal vêtue, une paysanne bretonne, mais une paysanne qui n'avait point sa pareille à dix lieues à la ronde; le bon Dieu et ta mère avaient daigné la faire trop belle, trop charmante, et c'est là ce qui l'a perdue!..... Écoute-moi, Jean-Louis.

» Depuis 1815, depuis le retour des Bourbons, je suis le fermier principal de M. le comte de Tercy. M. le comte eut la bonté de te servir de parrain, le jour même où l'on baptisa de son nom la cloche de notre village, et c'étaient là deux magnifiques baptêmes! Dis-moi, Jean-Louis : est-ce que, par hasard, le parrain a porté malheur au filleul et à la filleule?.. L'un n'a plus de souvenirs de famille, et l'autre n'a plus de sons religieux; la cloche a été fêlée par un éclat de la foudre, et il me paraît déjà que ton cœur a été gâté par les orages du monde; passons!

» J'arrive droit au fait, mon fils : les détails pourraient encore embarrasser ta mémoire; les paroles inutiles ne conviennent qu'au récit des contes de la veillée, et il ne s'agit ici que d'une histoire.

» La noble maison de ton protecteur d'aujourd'hui voulut honorer deux fois notre misérable famille, en attendant qu'elle prît la peine de la déshonorer : si tu as l'honneur d'être le filleul de M. le comte, notre pauvre Marianne avait l'insigne avantage d'être la sœur de lait de son fils aîné, le jeune vicomte de Tercy.

» Lorsqu'ils furent grands et à peu près raisonnables, Julien de Tercy et Marianne Cayot, le gentilhomme et la villageoise, devinrent les deux meilleurs amis, deux véritables cousins à la mode de Bretagne; j'avais bien de la joie et bien de l'orgueil, mon fils : ton parrain me promettait de faire quelque chose pour ta fortune, et le frère de lait de Marianne me jurait, à chaque instant, de faire beaucoup pour le bonheur de ma fille! Nos bienfaiteurs ont

grandement tenu leur généreuse promesse; l'un a pris soin de ton éducation et de ton avenir : tu es heureux; l'autre a pris soin du repos de Marianne : grâce à lui, en effet, elle repose depuis quatre ans... Elle n'a plus besoin de rien... Elle est heureuse!... Mon fils, la tache que tu trouveras sur cette lettre, aux derniers mots que je viens d'écrire, est une larme de ton père !

» Je t'ai rappelé la mort de ta sœur : ne t'avise plus de l'oublier; je vais te rappeler pourquoi Marianne est morte : ne l'oublie pas davantage!..... Écoute-moi bien, Jean-Louis.

» Durant les journées entières que tu passais à l'école de Valogne, par l'ordre bienveillant de M. le comte, Marianne s'en allait jouer, s'amuser et s'instruire dans le château de Tercy; madame la comtesse se montra, pour ta jolie sœur, une très-bonne et très-imprudente protectrice: elle était déjà vieille, et à un certain âge, les bonnes âmes se plaisent aux souvenirs qu'elles retrouvent dans le spectacle de la jeunesse et de la beauté. En vivant ainsi, chaque jour, dans l'intimité d'une grande dame, Marianne cessa de ressembler à une villageoise, par les manières, par le costume et par le langage: le soir, elle revenait au logis avec un peu plus d'esprit, avec un chiffon nouveau, avec une gentillesse nouvelle. Dès ce moment, elle ne pensa plus au mariage, qui est pourtant la première, la plus douce et peut-être la seule pensée des jeunes filles; quand on lui parlait d'un bon parti à prendre, d'un brave et honnête mari à choisir, ta sœur plissait aussitôt sa jolie petite lèvre comme pour faire fi d'un paysan qui avait l'audace de lui offrir son nom, son travail et son amour; j'aurais dû corriger la sottise de Marianne... Mais, hélas! tu l'apprendras tôt ou tard, mon fils : dans l'amour d'un père pour ses enfants, il y a parfois plus d'orgueil encore que de tendresse; j'étais orgueilleux de la

vanité de ma fille, et je me croyais un grand monsieur, parce qu'il lui plaisait de parler comme une grande dame!

» Une longue et douloureuse maladie de la comtesse enchaîna Marianne au chevet de sa noble protectrice: elle y secondait, le jour et la nuit, les soins empressés de Mlle de Tercy, une bonne petite personne, plus jeune, plus riche, plus brillante, mais non pas, à coup sûr, plus jolie, ni plus gracieuse, ni plus spirituelle que ta sœur. Les deux jeunes filles, les deux belles garde-malades, reçurent le dernier soupir de la comtesse; Mlle de Tercy fut emmenée à Paris, dans un couvent ou dans un pensionnat; Marianne reprit sa place de paysanne au milieu de nous, bien triste d'avoir quitté le château, je n'ose pas dire bien désolée de se retrouver dans une chaumière. Elle n'était plus villageoise; elle n'était pas encore une demoiselle: Marianne devint une fille malheureuse.

» Il me parut convenable d'interdire à ta sœur le droit de visiter les maîtres du château, qui n'étaient plus que des hommes; le jeune vicomte fut tout à fait de mon avis: au lieu d'attendre ou de provoquer les nouvelles visites de Marianne, il consentit à nous venir voir, le matin, à midi, le soir, à toutes les heures; le château se déplaça pour s'installer dans une ferme : quel honneur pour nous, mon fils!

» Un pareil honneur ne fut pas de longue durée; le ramage du vicomte dura ce que dure le chant des oiseaux, l'espace d'une belle saison. A la chute des feuilles, les oiseaux de la ferme s'envolèrent en chantant leur dernière chanson amoureuse; le gentilhomme, un autre oiseau chanteur, s'envola je ne sais où, en se promettant de ne plus gazouiller sous les ombrages d'une misérable chaumière.

» Mon fils, te souvient-il de la suite et du dénoûment

de cette horrible histoire? Marianne était séduite, déshonorée, perdue dans le village! ton père voulut courir à la recherche du séducteur, qui s'enfuyait comme un ingrat et qui se cachait comme un traître; mais Marianne tomba malade: elle souffrait en pleurant, en se désolant, comme une pécheresse ou comme une folle, et ton père voulut rester auprès d'elle, non pas pour la maudire, mais pour essayer de la guérir. Enfin, que te dirai-je, mon fils? trois mois plus tard, c'en était fait de Marianne: un soir, ta sœur se retira dans sa petite chambre; en accourant auprès d'elle, à de certains cris étouffés que nous venions d'entendre, nous la trouvâmes étendue sur son lit, pâle, immobile, presque morte. Elle nous pria de lui apporter des bouquets flétris, des couronnes fanées: reliques précieuses qu'elle devait à la galanterie de son amant. Elle prit toutes ces fleurs; elle les effeuilla une à une; elle les sema tout doucement sur son lit; elle jeta bien loin les branches et les tiges dépouillées; puis, les yeux fixés sur cette triste nappe de feuilles mortes, elle murmura: « Voilà mon linceul! »

» Le lendemain, Marianne fut ensevelie dans ce drap mortuaire qu'elle avait préparé elle-même avec des fleurs effeuillées.

» O mon fils! mes deux blessures, celle de mon cœur et celle de ma conscience, saignent depuis quatre ans: n'est-il pas temps, à la fin, de châtier le misérable meurtrier qui me les a faites?...

» En apprenant la mort de Marianne, notre cruel ennemi s'avisa de vouloir réparer avec le frère le crime irréparable qu'il avait commis contre la sœur: on nous adressa de superbes promesses; l'on me promit, à ton intention, de faire d'un simple paysan un homme riche, un homme distingué, un homme heureux; le marché fut conclu:

sais-tu pourquoi, Jean-Louis?... Je vais te l'apprendre, puisque tu l'as oublié.

» Tu es à Paris, dans la maison de M. le comte de Tercy et de son fils, parce que tu es jeune, parce que, à ton âge, l'on a la force de bien se venger!... Si la vengeance te répugne ou t'effraye, rends-moi vite le droit que je t'ai cédé : je me souviendrai de ma fille; je porterai ma vieillesse le plus vaillamment qu'il me sera possible, et je vengerai Marianne.

» Jean-Louis! Jean-Louis! qu'as-tu fait du souvenir de ta pauvre sœur dont l'âme se plaint encore de nous dans le purgatoire?

» PIERRE CAYOT. »

II

A Pierre Cayot, fermier, au village de Valogne.

« Le triste récit de votre lettre est un souvenir de famille dont je n'avais pas besoin, mon père : en me l'adressant, vous avez calomnié votre fils. Ma mémoire est excellente : je n'ai rien oublié. Chaque jour, à chaque instant, je me souviens de vous et de Marianne; à votre tour, mon père, écoutez-moi bien.

» Il y a trois ans, à mon arrivée à Paris, je fus installé dans le magnifique hôtel de nos deux protecteurs, que votre colère appelle nos cruels ennemis. L'on me donna des valets qui devaient m'obéir et des maîtres qui devaient m'instruire; on me prodigua des faveurs et des leçons de toutes les sortes. Je profitai à merveille de cette prodigalité charitable, et je devins en peu de temps ce que je voulais de-

venir à force de travail : un homme distingué, un véritable gentilhomme, moins l'opulence et la noblesse. Il me parut déjà que j'avais plus d'esprit, plus d'instruction, plus de beauté que le vicomte de Tercy lui-même, et ce fut là ma première vengeance ; attendez.

» Si, après mon départ du village, mon cœur et ma mémoire avaient oublié, dans un accès d'ingratitude, la vie et la mort de votre fille, j'aurais bientôt retrouvé le souvenir de Marianne dans une jeune et belle personne qui lui était chère : en revoyant à Paris cette noble et jolie enfant, que vous avez connue, et qui se nomme Juliette de Tercy, j'assistai de nouveau, par le regret, par la douleur, à la scène lugubre que votre désolation a retracée. Je me disais, en me désolant avec vous : De ces deux charmantes amies qui jouaient ensemble au milieu des fleurs et des oiseaux, l'une est encore innocente, et l'autre a été coupable ; l'une peut-être ne sait rien de la souffrance, et l'autre a bien souffert ; nul n'osera séduire Juliette, et Marianne est morte déshonorée ! Mon Dieu, votre justice ressemble-t-elle à la justice des hommes?... Est-ce qu'elle est injuste?

» A ma première entrevue avec Juliette, dans le salon de l'hôtel de Tercy, il me vint une grande pensée, une pensée horrible, et qui ne m'a plus quitté, mon père ; ce jour-là, je me surpris à murmurer cent fois, en songeant au séducteur de Marianne : Il a une sœur !... il a une sœur !

» Si l'on pèche par l'intention, l'on ne se venge pas seulement par la pensée : il me fallait agir, mon père, et en peu de mots je vais vous rendre un compte fidèle du résultat de mes actions. Réjouissez-vous ; soyez fier de votre fils, et pardonnez à la pécheresse dont l'âme se plaint encore dans le purgatoire : la séduction a marché à petits pas, lentement, timidement, comme il sied à toutes les trahisons de ce monde. Mais à la fin, elle est arrivée, elle a frappé sans

pitié, elle a réussi sans crainte!... Oui, j'en suis sûr, l'on m'aime, l'on m'aime, l'on se meurt d'amour pour un paysan décrassé, et à l'heure qu'il est, justice est faite!... Mon père, pour que la fille du comte de Tercy ressemble, à s'y méprendre, à la fille de Pierre Cayot, il ne lui reste plus qu'à se jeter sur un lit de douleur, à effeuiller des roses que je lui ai données, à balbutier comme Marianne, les yeux fixés sur une nappe de feuilles mortes : « Voilà mon linceul!... » Que pensez-vous maintenant de ma mémoire?

» Mon devoir est rempli ; vous devez être content, mon père, et je pleure... oui, je pleure!... En ce moment, je pourrais vous répondre, avec l'aide de vos propres paroles : La tache que vous trouverez sur cette lettre, aux derniers mots que je viens d'écrire, est une larme de votre fils !

» Rassurez-vous : j'essuierai mes larmes ; je ferai taire mon cœur ; j'étoufferai mon amour... eh bien ! oui, mon amour pour celle qui m'aime ! Encore une fois, Juliette sera déshonorée comme Marianne, perdue comme Marianne, et tout sera dit pour votre vengeance.

» Dans quelques jours peut-être, le crime, la honte, le déshonneur de Mlle de Tercy ne seront plus un mystère : si l'on me provoque avec des armes, je refuserai de me battre ; si l'on m'attaque lâchement, et si l'on me tue, je mourrai sans me plaindre ; si l'on daigne m'offrir un généreux pardon, en plaçant dans ma main la jolie main de Juliette, je m'efforcerai de repousser, avec un orgueil d'emprunt, un pareil honneur, un pareil bonheur ; si une pauvre enfant, malheureuse et flétrie, comme l'était Marianne, en appelle à mes souvenirs et à mes serments, je tenterai un effort sublime, et j'aurai le courage désespéré de lui dire : Je ne vous aime pas!

» O mon père ! mon père ! Je crois pourtant que la femme

bien-aimée de votre fils aurait su vous rendre toute la tendresse de votre fille !

» JEAN-LOUIS. »

III

A M. le comte de Tercy, à Fontainebleau.

» J'ose à peine vous écrire, monsieur le comte et cher père : durant votre absence, il s'est passé à l'hôtel des choses bien extraordinaires ; je vous supplie de hâter votre retour à Paris.

» Voici des lettres que j'ai surprises dans la chambre de Juliette ; elles pourront vous préparer à mes affreuses confidences. Ces lettres d'amour sont écrites par un homme de rien, que nous avons appelé notre ami : elles sont adressées à une femme qui n'est plus ma sœur, et qui ne doit plus être votre fille ; Juliette entrera demain dans le couvent de la rue des Postes, et sans doute il ne vous siéra jamais de l'en faire sortir.

» Quant au séducteur de bas étage, qui se nomme Jean-Louis Cayot, un singulier hasard vient de le soustraire à ma justice : voici comment.

» Ce matin, j'hésitais encore, surtout en raison de votre absence, dans le choix de la punition qu'il me fallait infliger à ce misérable ; j'ai rencontré Jean-Louis dans le jardin, et il m'a dit, avec une familiarité qui a fait monter le rouge à mon visage :

» — Julien, savez-vous ce qui s'est passé la nuit dernière...

» — Non, et je ne veux pas le savoir ! lui ai-je répondu.

» — Vous avez dormi toute la nuit ?

» — Non, j'ai veillé jusqu'à trois heures.

» — S'il en est ainsi, vous avez entendu le bruit de l'orage ?

» — Après ?

» — Et les éclats de la foudre qui est tombée sur le toit de l'hôtel...

» — Nous avons un paratonnerre.

» — Eh bien ! le paratonnerre s'est ployé comme une épingle, et, chose curieuse ! le feu du ciel, en glissant sur le fer, lui a donné le dessin capricieux, la forme contournée d'une spirale ; vous plaît-il de monter jusque sur le toit de l'hôtel ?

» — Volontiers.

» J'ai suivi ce malheureux ; je me suis hasardé, en tremblant, sur la petite plate-forme qui domine le principal corps de logis de notre habitation : Jean-Louis s'est agenouillé devant moi, aux derniers bords de la toiture, sur un abîme, pour mieux observer sans doute la trace imprimée par le passage ou par le vol de la foudre... En ce moment, je ne sais quel affreux vertige s'est emparé de cet homme : il ne voyait plus, il n'entendait plus, il était fou !... J'ai eu beau faire pour le secourir, pour le sauver... L'éblouissement a été rapide comme l'éclair... Dieu n'a point voulu me laisser le droit de châtier un traître, et Jean-Louis est allé se briser sur le pavé de l'hôtel !...

» Une scène horrible a eu lieu : Juliette a oublié, aux yeux de tout le monde, le nom illustre qu'elle porte ; cette fille s'avise d'aimer, de regretter, de pleurer, de se désoler, comme la dernière des femmes ! Je ferai enterrer Jean-Louis Cayot avec les honneurs qui sont dus à son

rang et à son mérite : il aura le convoi et le chien des pauvres.

» JULIEN DE TERCY. »

IV

A M. le préfet de police, à Paris.

« Monsieur le préfet, je ne suis qu'un ouvrier couvreur, mais je veux être avant tout un honnête homme ; je viens vous dénoncer un grand crime qui a été commis, aujourd'hui même, dans la rue Saint-Dominique-Saint-Germain.

» Comme je travaillais, de mon état, sur une toiture que l'on répare, au numéro 23 de la rue Saint-Dominique, j'ai vu deux jeunes gens qui se risquaient sur le toit de la maison voisine, au numéro 25 : l'un d'eux s'est agenouillé sur une espèce de plate-forme, en ayant l'air d'examiner un paratonnerre ; au même instant, l'autre a poussé, par trois fois, son malheureux camarade, qui est tombé dans la cour d'un hôtel, et qui s'est brisé la tête sur le pavé.

» On disait ce matin, à la porte de M. le comte de Tercy, que cet horrible malheur était le résultat d'une simple imprudence ; pas du tout, monsieur le préfet : c'est bien là un bel et bon assassinat, avec préméditation, avec guet-apens ; je sais à quoi m'en tenir sur les circonstances aggravantes d'un crime, parce que je vais souvent à la correctionnelle et à la cour d'assises ; vous jugerez.

» UN OUVRIER COUVREUR. »

V

A Pierre Cayot, fermier, au village de Valogne.

« Mon pauvre ami Pierre, me voilà reléguée dans une sainte solitude où je veux vivre et mourir. Je puis vous l'écrire maintenant, mon bon Cayot : j'ai aimé, j'ai adoré votre fils, et je trouve désormais bien facile de consacrer à Dieu seul un cœur qui n'a plus personne à aimer dans ce monde !

» Pierre, quand on vous répétera que Jean-Louis est mort par la faute de son imprudence, n'en croyez rien ; quand on essayera de vous persuader que Jean-Louis est mort par un véritable suicide, n'en croyez pas davantage : Jean-Louis est mort, c'est vrai... mais il est mort assassiné, Pierre !

» Adieu, mon ami ; priez pour moi : je prierai pour le repos de vos deux enfants !

» JULIETTE. »

VI

A M. le comte de Tercy, à Paris.

« Je suis à Paris depuis trois jours, monsieur le comte ; j'ai voulu m'agenouiller, en priant, sur la tombe de mon fils ; mais il paraît que mon fils n'a pas de tombe : on l'a jeté dans la fosse commune des chrétiens malheureux ; que Dieu vous le rende !

» J'arrivai donc à Paris, par la barrière d'Enfer, dans la matinée du 28 juillet : précisément, l'on se battait dans toutes les rues, sur toutes les places publiques, et je me laissai dire que le peuple s'amusait à faire la chasse à un gouvernement; je fis comme le peuple, monsieur le comte, et je m'armai d'un fusil.

» Les combattants se précipitèrent pêle-mêle, à travers les rues du faubourg Saint-Germain. A deux heures environ, chacun de nous cheminait à petits pas, tout le long des murailles, dans la rue Saint-Dominique. Un coup, deux coups, trois coups de feu se firent entendre : on tirait sur le peuple, des bords d'une petite fenêtre, d'une espèce d'œil-de-bœuf, dans une riche maison qui portait le nº 25. Je me cachai derrière une grande tonne pleine d'eau : en jetant les yeux sur cette fenêtre qui servait de meurtrière à un ennemi, j'aperçus bien ou mal un jeune homme qui se masquait dans la draperie d'un rideau, et même il me sembla le reconnaître!... j'allongeai mon fusil : j'ajustai l'ennemi en question; la balle siffla!... Et soudain, monsieur le comte, je vis tomber lourdement, sur le mur d'appui de la croisée, une tête, un homme frappé à mort, qui ressemblait, à s'y tromper, à votre fils, au vicomte de Tercy, au mystérieux assassin de Jean-Louis, à l'infâme séducteur de ma fille Marianne!...

» Voilà le dénoûment de notre commune histoire, monsieur le comte; nous sommes quittes!

» Je me trompe; nous ne sommes pas quittes. Je vous dois un fils, mais vous me devez deux enfants : nous réglerons notre compte de famille devant Dieu!

» PIERRE CAYOT. »

HÉRO ET LÉANDRE

Je crois avoir lu, dans les charmants portraits littéraires de Mme la comtesse Albrizzi, que l'eau avait joué un grand rôle dans la vie aventureuse de lord Byron. Plus d'une fois, nous dit-elle, on vit le noble poëte partir du golfe de Gênes et s'avancer en pleine mer avec l'audace tranquille d'un vieux marin. Pour résoudre une difficulté ridicule, il traversa le Tage, dont le courant rapide l'exposait à un véritable danger. Un soir, à Venise, il sortit d'un palais du grand canal, et, au lieu d'entrer tout simplement dans sa barque, il se jeta dans les flots, pour regagner sa demeure à la nage. Le lendemain, il voulut, en renouvelant sa folie, échapper aux rames des gondoliers qui avaient effrayé l'intrépide touriste de la veille; il se mit donc à traverser le même canal, en nageant avec le bras droit, et en tenant de la main gauche une petite lanterne qui éclairait sa route au milieu des vagues et des gondoles. Enfin, sans avoir une Héro, une belle prêtresse de Vénus, qui l'attendît amoureusement, le poétique nageur traversa l'Hellespont, dans

la seule pensée d'en finir avec les discussions des savants sur la réalité des rendez-vous de Léandre.

Si elle écrivait aujourd'hui les spirituels souvenirs dont je parle, l'aimable comtesse n'aurait plus à regretter pour Child-Harold l'absence d'une Héro nouvelle, à demi cachée dans les ombres lointaines du rivage. Elle connaîtrait sans doute une mystérieuse aventure, que bien des personnes ont racontée en Angleterre, et qui se rattache à la prouesse *nautique* de lord Byron dans les Dardanelles.

A son premier voyage à Constantinople, lord Byron s'arrêta, un matin, à une petite distance du château d'Abydos. Il était accompagné de Stefano et de M. Ekenhead, lieutenant dans la marine royale. Le poëte portait, ce jour-là, un costume bien singulier pour un gentilhomme de son espèce et de son orgueil : il avait un pantalon blanc, une veste de nankin et une toque de velours noir à la Raphaël !... Stefano et le lieutenant allumèrent leurs tchiboucks ; Byron s'assit tristement sur une large pierre presque brisée, dont les fentes étaient couvertes de brins d'herbe et de petites fleurs. Il regarda longtemps l'immensité éblouissante que le ciel, l'eau et la verdure, étalaient devant lui ; il murmura des stances qu'il improvisait sans doute; il baissa la tête et il rêva.

Le spectacle qui se déroulait aux pieds de lord Byron était magnifique et tout à fait digne d'un grand poëte : il pouvait contempler à la fois, de près ou de loin, le mont Olympe, les plaines d'Asie, Constantinople, les îles des Princes et le Bosphore. Dans les stances qu'il venait d'improviser en l'honneur de ce panorama splendide, Byron parlait, ce me semble, du paradis terrestre ; l'improvisateur ébloui avait raison : il n'y a pas d'autre paradis que celui-là sur la terre... quand on n'a pas vu l'île de Scio ou l'île de Rhodes !

— A quoi songez-vous? milord, s'écria le lieutenant Ekenhead, après avoir doucement frappé sur l'épaule de son noble compagnon de voyage.

— Pardieu! je ne songe ni à l'Angleterre, qui me maudit, ni à ma femme, qui me hait, ni à mes amis..., qui ne m'aiment pas!

— Vous pensez à la gloire, milord?

— Oui, précisément... je pense à la gloire amoureuse du beau Léandre! Nous voici peut-être à la place même de l'ancienne Abydos; sur ce rivage, l'heureux amant d'une prêtresse de Vénus s'élança dans la mer, et, près de toucher au bonheur, il se noya comme le plus maladroit des hommes; il n'y a pourtant pas bien loin d'ici à l'autre rive; le détroit est large d'un mille environ, et quelque robuste nageur pourrait le traverser aisément, n'est-ce pas?

— Essayez, milord!...

— Foi de gentilhomme? j'essayerai...

— Quand?

— Ce soir, dans un instant, tout de suite... Je vous le jure!

— Entre nous, mon pauvre Léandre, il faut que vous soyez amoureux fou d'une charmante Héro?

— Amoureux, non pas d'une prêtresse de Vénus, mais de Vénus elle-même!

— Le nom de cette divinité mystérieuse des Dardanelles?

— Je n'en sais rien; nous l'avons aperçue, Stéfano et moi, il y a huit jours; nous l'avons suivie et nous l'avons admirée, voilà tout. Plus tard, je me suis souvenu de cette ravissante créature, si bien que je voudrais la voir encore... parce que je l'aime!

— C'est une Vénus... turque?

— Grecque... née dans l'île de Scio, au milieu de toutes les magnificences du ciel et de la terre!

— La déesse est-elle servante ou grande dame, libre ou mariée?

— Elle est mariée...

— A Vulcain?

— A un homme plus affreux, plus haïssable que le vilain forgeron du ciel mythologique; mariée à un ancien marchand de l'île de Rhodes, à un stupide paresseux qui passe sa vie à oublier sa femme et à manger de l'opium... Je le punirai.

Ekenhead se mit à rire de la galante indignation du poëte.

— Stéfano! s'écria de nouveau lord Byron en s'adressant à son fidèle serviteur, écoute-moi, pour bien m'obéir: mes bijoux, de l'argent et une barque! Je traverserai le détroit à la nage, et tu me suivras de loin dans la pirogue; en touchant à l'autre rive je demanderai l'hospitalité à ce vilain mangeur d'opium: je verrai sa femme, je lui parlerai, je m'agenouillerai devant elle... et tu attendras mes ordres dans la cabane charitable de quelque paysan de l'endroit.

Le lieutenant eut beau dire; son noble ami résolut de pousser l'obstination jusqu'à l'imprudence la plus romanesque. Lord Byron s'était avisé de jouer, bien des fois, des rôles qu'il avait dérobés à l'histoire des célébrités poétiques de tous les peuples; il essaya de représenter, sur le théâtre de l'Hellespont, le charmant personnage de Léandre, un peu gâté par le souvenir de don Juan et de Lovelace.

Enfin, on se soumit, en le grondant, aux enfantillages de ce gentilhomme bel esprit, crédule comme un écolier, enthousiaste comme un poëte, orgueilleux comme un pair

d'Angleterre. La barque et les provisions furent prêtes : le lieutenant se retira seul à bord de sa frégate; lord Byron se jeta dans l'eau, tout habillé; le pauvre Stéfano se mit à ramer, avec une inquiétude qui le rendait habile, et durant toute la traversée, il récita une prière, les yeux fixés sur la tête de son maître.

En arrivant à terre, lord Byron était bien faible, tremblant, épuisé de fatigue; il se sentait malade; il avait la fièvre : il se trouva fort heureux d'accepter l'offre d'un pêcheur qui le suppliait de prendre un peu de repos, à l'ombre de sa misérable cabane.

Le pauvre Turc ne se doutait guère du rang, de la noblesse, du génie de son hôte; il ne jugeait de son état ou de sa fortune que par les simples apparences de sa personne. Par bonheur pour le gentilhomme qui portait un pantalon blanc et une veste de nankin, le pêcheur aperçut, aux doigts de lord Byron, des bagues, des anneaux, des pierres précieuses; et puis, le respect apparent de Stéfano pour son compagnon de voyage ajoutait à ses yeux quelque chose d'étrange au mystère qu'il ne devinait pas encore; il lui sembla qu'il avait affaire à un grand visir, à un ministre du sérail, qui s'amusait à visiter le peuple de l'empire, sous le costume équivoque d'un petit marchand ou d'un aventurier d'Italie. Il eut honte de la misérable hospitalité qu'il venait d'offrir à un pareil visiteur : il sortit secrètement de sa maisonnette, et il se hâta d'aller apprendre cette aventure à un riche propriétaire du voisinage. Le propriétaire se nommait Bacri; c'était un ancien négociant de l'île de Rhodes, qui possédait une immense fortune et une femme admirable : cette belle Grecque avait nom Catha, et lord Byron songeait à sa beauté merveilleuse, quand il disait tout à l'heure devant nous : Ce n'est pas une prêtresse, c'est Vénus elle-même !...

Il y a un dieu pour les touristes, pour les poëtes, pour les amoureux, pour tous les insensés de ce monde; lord Byron, qui s'était endormi dans la cabane d'un pêcheur, se réveille dans une salle dont le luxe réalisait toutes les fantaisies de l'opulence orientale. Bacri lui présenta une pipe et du tabac parfumé, en lui disant, en langue italienne, que c'était là un préservatif contre la peste. La maîtresse de logis, qui était assise sur le divan, se leva bien vite pour lui offrir des conserves. Des domestiques lui apportèrent du café, des parfums et de l'eau. Couché sur un large coussin, et les regards à demi tournés vers sa jolie hôtesse, lord Byron se rappela les consolantes paroles que Mahomet daigne adresser à la convoitise amoureuse de ses fidèles : « Les roses sur lesquelles s'assiéra le vrai croyant; les palmiers, les orangers, les arbres embaumés qui le couvriront de leur ombrage éternel; les fontaines qui jailliront avec un murmure aussi doux que le bruit de la musique; tout cela n'est rien, auprès des ravissantes houris qui l'attendent!... » Lord Byron se voyait déjà dans le délicieux paradis du prophète : rien n'était comparable à cette houri profane qui se nommait Catha!

Une jeune fille entra dans la salle et déposa sur le tapis, aux pieds de son maître, une potion que Bacri se mit à boire avec un sourire de plaisir ineffable. Il s'étendit mollement; il dit adieu à sa femme, en lui envoyant des baisers; il salua son hôte; il murmura, d'une voix émue, d'une voix plaintive :

— C'est l'heure de mon voyage dans le monde des rêves!

La pâleur et l'immobilité soudaines de Bacri effrayèrent lord Byron; mais Catha, qui se moquait de la surprise et de l'épouvante du jeune homme, lui dit en souriant :

— Le danger n'est pas grand, monsieur... ne craignez rien! N'avez-vous pas deviné, à l'aspect de sa figure si

jaune, si livide, qu'il appartenait à la classe des thériaquistes?... Chaque jour, à la même heure, il prend une forte dose d'opium : il se jette sur le divan, sur le tapis, ou dans le jardin, au milieu des fleurs; il ne dort pas encore... il ne veille plus... et le voyage commence ! Ce sont des rêveries et des extases ravissantes; en ce moment, peut être, l'imagination lui envoie les songes les plus magnifiques : l'amour, la richesse et la puissance ! Il gouverne, sans doute, l'empire et le monde tout entier; il dispose à son gré des trésors, des honneurs et des beautés qui lui plaisent; le harem de cet homme qui rêve est aussi vaste que la ville de Constantinople, et chaque fleur enchantée de ses jardins est une femme?... Mais le réveil arrive, et le rêveur se trouve bien seul, bien désolé, bien misérable : il souffre, et il se couche; il ne peut plus dormir, et il fume; enfin, il se lève, avec l'espérance de retrouver, au fond d'un verre, les illusions et les délices !

— Et vous, madame, que faites-vous?... A quoi pensez-vous, dans la maison de cet infatigable rêveur?

— Ah ! signor caro, s'écria la jeune femme, ce que je fais, à quoi je pense? Je pleure et je songe à mourir !

— Quel âge a votre mari, madame?

— Devinez... Oh! vous ne devinerez jamais!

— Il a soixante ans, au moins...

— Il en a trente !... Mais il se glorifie d'avoir vécu des siècles, en rêvant, et il se console ainsi d'être un vieillard avant l'âge. Du reste, Bacri n'est pas méchant : il est généreux, humain, hospitalier; il accueille les malheureux et les étrangers qui viennent frapper à la porte de notre riche demeure; ce soir encore, il vous a reçu dans sa maison, sans hésiter, sans réfléchir, au premier mot d'un pêcheur de ce village : vous êtes son protégé, son hôte, et vous

pouvez rester chez lui, aussi longtemps qu'il vous plaira, monsieur !

— Bacri n'est donc pas jaloux, madame ?

— A quoi bon de la jalousie contre une pauvre femme, quand on adore, dans un rêve, toutes les beautés du ciel de Mahomet ?

— Est-il juste qu'il apprenne, de vous ou de moi, notre rencontre d'il y a huit jours ?

— Non !... répondit en rougissant la belle Catha.

— Vous semble-t-il raisonnable de lui apprendre que j'ai eu l'audace...

— L'audace ?...

— De vous suivre et de vous adorer de loin ?...

— Non !

— Enfin, madame, lui dirai-je qu'un gentilhomme amoureux a osé, aujourd'hui même, traverser l'Hellespont à la nage ?...

— Vous, monsieur !... Et pourquoi ?

— Pour s'écrier, en s'agenouillant aux pieds d'une femme : Catha, je vous aime !

— Taisez-vous, taisez-vous... vos paroles d'amour ont chassé les songes heureux de mon mari !

Bacri exhala un profond soupir, et il se réveilla presque aussitôt, après avoir été tour à tour, par la grâce de l'opium, capitan-pacha, grand visir, sultan et prophète.

Le lendemain, à l'heure où Bacri se laissait aller, dans les espaces du septième ciel, aux illusions de sa rêverie extatique, la causerie intime continua entre la jeune Grecque et lord Byron.

— Maintenant, lui disait Catha, vous voilà guéri de votre frayeur et de votre fièvre ; il vous reste quelque chose à m'apprendre, n'est-il pas vrai ? N'avez-vous aucune confidence à me faire ? Parlez-moi sans crainte... Je vous écoute.

— Madame, répondit lord Byron, malgré les apparences modestes de mon costume, je ne suis pas un de ces pauvres diables que le hasard entraîne chaque jour sur les grandes routes ou sur les marchés de l'Europe : je ne suis ni un vagabond ni un marchand; j'appartiens à une famille riche, noble et puissante; je suis un gentilhomme, un pair d'Angleterre et un poëte! Selon moi, voir, c'est avoir... et j'ai pris bravement un bâton de voyage, pour visiter, pour posséder le monde, pour faire encore de l'observation, de l'art et de la poésie! Mes pressentiments ne m'ont point trompé, madame : j'ai parcouru l'Orient; j'ai admiré votre soleil, vos monuments et vos femmes; pour comble de bonheur, j'ai foulé les ruines d'Abydos; je me suis souvenu de Léandre; j'ai failli mourir en passant le détroit à la nage... et la seule espérance de vous voir m'a sauvé!

Après ce bel exorde, lord Byron se crut obligé de raconter, à grands frais d'invention, de sentiment et de tristesse, l'histoire de sa vie tout entière; il parla beaucoup, et assez poétiquement pour un poëte qu'il était. La naïve attention de son hôtesse lui donna de l'esprit, de la vanité, de l'audace, et il s'avisa de chanter, en prose, les illusions perdues, les songes rapides, les douleurs factices, tout cet enfer imaginaire dont les tortures rêvées causent tant de plaisir à la jeunesse de tous les temps. Catha eut la bonté de le laisser dire, et plus d'une fois, elle se prit à soupirer, à s'émouvoir, à essuyer une larme, à ce beau récit des infortunes fantastiques d'un grand poëte.

Les femmes les plus distinguées, raisonnables ou sensibles, froides ou enthousiastes, se laissent prendre à l'étalage pompeux de ces chagrins de convention, de ces belles douleurs menteuses. Placés à propos et avec quelque esprit, les désenchantements de la jeunesse attirent d'ordinaire la sympathie, les consolations et l'amour : c'est là une petite

marchandise qui vaut presque toujours au bienheureux marchand une adorable clientèle.

Des confidences que l'on échange aux sentiments que l'on partage, il n'y a guère qu'un soupir, une larme, une promesse ; ce qui résulta de l'intimité quotidienne, du babillage dangereux de nos deux amis, vous le devinez sans doute : le diable voulut avoir sa part dans le bénéfice de cette histoire romanesque, et le sceptique lord Byron devint amoureux... véritablement amoureux de la jolie femme du thériaquiste !

Chose bien rare dans ce poëte que ses amis ont surnommé un fat sublime ! Si Catha le regardait tristement, sans mot dire, elle lui faisait peur, tant sa beauté lui semblait imposante et surnaturelle ; quand elle lui parlait, il se sentait tout ému, attendri, presque tremblant, tant sa parole était mélodieuse, plaintive et remplie de caresses ; quand elle riait, il était joyeux avec elle ; quand elle pleurait, il aurait voulu prendre au fond de son cœur la moitié de sa peine, aux bords de ses yeux la moitié de ses larmes ; quand elle lui tendait sa main à baiser, il avait le frisson, il avait le vertige du plaisir... Il était fou.

Dans la journée, Catha se trouvait bien à plaindre : il lui était à peu près impossible de babiller et d'aimer avec le poëte que le hasard lui avait envoyé. Elle économisait tout le jour les paroles, les serments et les baisers ; et puis, le soir, elle apportait à son amant, avec une fidélité charmante, le doux trésor, les diverses économies de sa pensée amoureuse.

Pendant toute la durée de l'ivresse contemplative que l'opium donnait à Bacri, il se passait, chaque soir, une scène assez originale, assez poétique, au fond de cette espèce de boudoir oriental. Couché sur les coussins du divan, Bacri rêvait en dormant, et plus loin Catha rêvait sans dor-

mir, aux pieds de lord Byron. Les songes du mari étaient le mirage de la fièvre; les rêves de la femme étaient l'extase de l'amour. Les mensonges du sommeil montraient à l'un toutes les richesses du paradis de Mahomet; l'imagination, l'esprit et la poésie montraient à l'autre toutes les joies d'un paradis sur terre. L'indifférent époux de Catha fut bien puni par où il avait péché; les rêveries de ce stupide dormeur aidèrent à la vengeance de la beauté et de la jeunesse : le breuvage empoisonné du thériaquiste l'empêchait de voir tomber, goutte à goutte, dans le cœur de son esclave infidèle, le philtre amoureux du poëte.

Bacri avait-il enfin deviné l'intrigue secrète qui se jouait dans ma maison, à l'ombre de l'hospitalité? Avait-il cessé de compter sur la vertu de sa femme et sur l'honneur de son hôte? Je ne sais; mais tout à coup il retira les instructions hospitalières qu'il avait données à Catha : il lui recommanda de se montrer indifférente et réservée, aux yeux de leur nouvel ami; il lui ordonna de se taire, en présence de lord Byron, et lui défendit de chercher trop souvent à le voir. — Pourquoi donc? que craignait-il? que voulait-il? à quoi pensait l'ancien marchand de l'île de Rhodes?... Dès ce moment, il devint froid et cérémonieux dans ses relations habituelles avec son noble visiteur : de rares et inutiles paroles, de simples regards, échangés en guise de salutations; d'ordinaire, — Bonjour! — Bonsoir! — Bonne nuit! — Il pleut! — Il fait chaud! — Voulez-vous fumer? — Voilà toute la causerie sympathique de Bacri avec lord Byron.

Un matin, le lieutenant Ekenhead vint annoncer à son ami le départ forcé de la frégate qui devait mettre à la voile le lendemain au plus tard; il fallut que lord Byron consentît à se séparer de Catha... Mais la Grecque amoureuse exigea de son amant la solennelle promesse de l'attendre,

de la voir, de l'embrasser une fois encore, la nuit suivante, sur l'autre rive, derrière les ruines de l'ancienne Abydos : Héro voulait faire, à son tour, une visite à Léandre !

La nuit venue, lord Byron, accompagné de Stéfano, fut exact à ce dernier rendez-vous d'amour. Ils s'assirent en silence, au bord du rivage ; bientôt, une barque passa devant eux, et ils reconnurent Bacri, oui, Bacri, qui se tenait debout et immobile à côté du rameur... Presque au même instant, deux coups de feu se firent entendre, et les balles sifflèrent sur la tête de lord Byron ; la barque s'éloigna, et tout fut dit. — Et Catha ?

Le lendemain, aux premières lueurs du soleil, après avoir attendu la nuit tout entière, le poëte amoureux aperçut en tressaillant, au pied des ruines du château d'Abydos, le corps d'une femme que les vagues avaient jeté sur le rivage... La vengeance de Bacri avait passé par là, et justice était faite !

— Reconnaissez-vous cette femme, milord ? demanda tristement Stéfano.

— Oui, c'est bien elle ! s'écria *Don Juan*, les yeux fixés sur la figure de cette pauvre Catha ; morte ou vivante, Héro n'a point manqué au rendez-vous de Léandre !

FIN

TABLE

LÉON GOZLAN

La Folle du logis, 1 vol. de 320 pages........................... 1 fr.
L'Amour des lèvres et l'Amour du coeur.......................... 1 fr.

JULES SANDEAU

Un Héritage, 2 vol. de 300 pages.................................. 1 fr.

PHILARÈTE CHASLES

Souvenirs d'un Médecin, 1 vol. de 320 pages..................... 1 fr.
Le Vieux Médecin (pour faire suite aux *Souvenirs d'un Médecin*), 1 vol. 1 fr.

ALEXANDRE DUMAS FILS

Diane de Lys, 1 vol... 1 fr.
Le Roman d'une Femme, 1 vol. de 400 pages....................... 1 fr.
La Dame aux perles, 1 vol. de 400 pages......................... 1 fr.
Trois Hommes forts, 1 vol. de 320 pages......................... 1 fr.
Le Docteur Servans, 1 vol. de 300 pages......................... 1 fr.
Le Régent Mustel, 1 vol. de 350 pages........................... 1 fr.

CHAMPFLEURY

Les Bourgeois de Molinchart, 1 vol. de 320 pages................ 1 fr.
Les Amoureux de Sainte-Périne, 1 vol............................ 1 fr.

AMÉDÉE ACHARD

La Robe de Nessus, 1 vol. de 320 pages.......................... 1 fr.
Belle-Rose, 1 vol. de 560 pages................................. 1 fr.
Les Petits-Fils de Lovelace, 1 vol. de 400 pages................ 1 fr.
La Chasse royale, 2 vol... 2 fr.
Les Rêveurs de Paris, 1 vol..................................... 1 fr.

LÉOUZON LE DUC

L'Empereur Alexandre II, avec portrait, 1 vol................... 1 fr.

JULES GÉRARD (le tueur de lions)

La Chasse au Lion, ornée de 12 magnifiques grav. par G. Doré, 1 v. 1 fr.

MÉRY

Les Damnés de l'Inde, 1 vol. de 470 pages....................... 1 fr.

CH. MARCOTTE DE QUIVIÈRES

Deux Ans en Afrique, 1 vol. de 320 pages........................ 1 fr.

MAXIME DU CAMP

Mémoires d'un Suicidé, 1 vol. de 320 pages........................ 1 fr.
Les Six Aventures, 1 vol. de 360 pages........................ 1 fr.
Le Salon de 1857, 1 vol.. 1 fr.

HIPPOLYTE CASTILLE

Histoires de Ménage, 1 vol. de 300 pages........................ 1 fr.

AURÉLIEN SCHOLL

Les Esprits malades, 1 vol.. 1 fr.

Mme MOLINOS-LAFITTE

L'Éducation du foyer, 1 vol.. 1 fr.

HENRY MONNIER

Mémoires de Monsieur Joseph Prudhomme, 2 vol.......... le vol. 1 fr.

ÉDOUARD DELESSERT

Voyage aux Villes maudites, 1 vol. de 288 pages................ 1 fr.

L. LAURENT-PICHAT

La Païenne, 1 vol.. 1 fr.

MOLIÈRE (Œuvres complètes)

Nouvelle édition par Philarète Chasles, 5 vol............ le vol. 1 fr.

Mme ROGER DE BEAUVOIR

Confidences de Mlle Mars, 1 vol. de 320 pages.................. 1 fr.
Sous le masque, 1 vol. de 350 pages........................ 1 fr.

Mme MANOEL DE GRANDFORT

L'Autre Monde, 1 vol. de 320 pages.. 1 fr.

LE DOCTEUR FÉLIX MAYNARD

Voyages et Aventures au Chili, 1 vol... 1 fr.

DE SAINT-FÉLIX

Mademoiselle Rosalinde.. 1 fr.
Le Gant de Diane, 1 vol.. 1 fr.

CHARLES MONSELET

Monsieur de Cupidon, 1 vol. de 360 pages.................................... 1 fr.

Mme LAFARGE (née Marie Capelle)

Heures de prison, 1 vol. de 320 pages... 1 fr.

ARNOULD FREMY

Les Maitresses parisiennes (première partie), 1 vol. de 320 pages. 1 fr.
Les Maitresses parisiennes (deuxième partie), 1 vol................. 1 fr.
Les Confessions d'un Bohémien, 1 vol. de 363 pages .... 1 fr.

MISS EDGEWORTH

Demain, 1 vol... 1 fr.

CH. DE BOIGNE

Petits Mémoires de l'Opéra, 1 vol. de 360 pages........................ 1 fr.

STENDHAL (BEYLE)

Chroniques et Nouvelles, 1 vol. de 320 pages.............................. 1 fr.

PAUL FÉVAL

La Reine des Épées, 1 vol. de 360 pages..................................... 1 fr.
Blancfleur, 1 vol. de 360 pages.. 1 fr.
Le Capitaine Simon, 1 vol.. 1 fr.
Le Berceau de Paris, 1 vol. .... 1 fr.
Les Fanfarons du roi, 1 vol .... 1 fr.
Vizia Pauli, 1 vol .... 1 fr.

